

PARMI les missions confiées à la Congrégation des missions étrangères, celle de Siam est une des plus intéressantes. Le roi, quoiqu'il n'aime guère les chrétiens, ne les inquiète nullement, et les Siamois ne témoignent pas une répugnance très grande pour le christianisme. Les Chinois que le commerce attire à Siam se convertissent facilement tous les ans on en baptise un assez grand nombre, comme on le verra dans les lettres que nous allons insérer ; mais là, comme ailleurs, ce sont les ouvriers évangéliques qui manquent. Le Vicaire apostolique, Mgr. Florent, évêque de Sozopolis, vieillard infirme, n'a avec lui, dans le royaume de Siam, que deux Prêtres européens il est vrai qu'il y en a trois autres dans l'île de Pinang, qui dépend aussi du vicariat de Siam, quoiqu'elle appartienne aux Anglais ; mais ces missionnaires sont chargés en même temps du collège chinois et de la chrétienté de l'île ils ne peuvent suffire à tant de soins. : Mgr. l'Evêque de Sozopolis, pénétré de reconnaissance pour tous les secours que l'Association de la Propagation de la Foi procure aux missions, nous a adressé une lettre dans laquelle il exprime toute sa gratitude.

Les Associés ont lu avec un vif intérêt, dans le dernier Numéro, la lettre qui leur a été écrite par les Evêques des Etats Unis d'Amérique, réunis en concile à Baltimore. Aujourd'hui, c'est encore un Evêque, un Apôtre qui, du fond de l'Asie, vient les remercier des secours qu'ils lui ont envoyés, et leur en demander la continuation. Nous insérerons d'abord quelques lettres de M. Bruguière. Ce missionnaire, qui a été professeur de théologie au séminaire de Carcassonne, a écrit à ses anciens élèves, pour ranimer dans leurs cœurs le feu du zèle apostolique qu'il y avait allumé pendant qu'il était au milieu d'eux.

Lettre de M. Bruguière, missionnaire apostolique, à sa famille.

Batavia, le ***

Vous apprendrez avec plaisir mon heureuse arrivée à Batavia : nous avons mouillé devant cette ville, le samedi 1^{er} juillet 1826, à sept heures du soir, ce qui revient à peu près à l'heure de midi à Raissac.

La ville de Batavia est la possession la plus considérable de toutes celles que les Hollandais ont formées dans l'île de Java. On y compte environ cent quarante mille habitans de diverses nations. On y trouve des Malais à moitié civilisés ; leur teint est semblable à la couleur de cuivre rouge. Ils n'ont presque pas de barbe ; mais pour compenser ce petit défaut, ils ont une superbe chevelure qu'ils conservent avec le plus grand soin. Ils la ceignent avec un mouchoir noué autour de leur tête, en forme de turban. Ils ont le visage décharné, aplati et presque carré ; le blanc des yeux rembruni, le nez épaté, la bouche ouverte, les lèvres proéminentes en dehors, des dents extrêmement noires, ce qu'ils doivent à l'habitude qu'ils ont contractée de mâcher une certaine feuille appelée bétel, dans laquelle on enveloppe un peu de chaux. Ils sont presque tout nus, et n'ont aucune espèce de chaussure. Un grand nombre porte, tous les jours, suspendu à leur ceinture, un poignard empoisonné. Si l'on avait le malheur d'être blessé, même légèrement, de cette arme, on mourrait infailliblement. Ces poignards sont trempés dans le suc d'un arbre vénéneux, dont les exhalaisons sont si malignes, qu'elles font mourir tous les arbres d'alentour. Ces peuples malheureusement sont presque tous mahométans. On trouve encore à Batavia un grand nombre de Chinois : ils ont les traits du visage un peu plus réguliers que ceux des Malais. Ils portent un chapeau qui a presque la forme d'un entonnoir, et qui se termine par une pointe fort aiguë. Ils ont par-dessous ce chapeau une calotte de soie noire comme les prêtres, Leurs têtes sont presque entièrement rasées : ils n'ont qu'une touffe de

cheveux dont ils font une tresse, avec laquelle ils se ceignent quelquefois le front ; mais le plus souvent ils laissent flotter cette tresse au gré du vent : elle atteint ordinairement jusqu'au bas de leurs jambes.

Les Européens qui habitent ici sont en général protestants ; il y a aussi des catholiques, dont quelques-uns sont français. Je suis logé chez un catholique Belge, qui s'est fait un plaisir de me recevoir chez lui, ainsi que mon confrère, sans exiger aucune pension ; ce qui n'est pas un petit service dans une ville où l'on ne trouve guère à se loger qu'au prix de 28 francs par jour, La ville est placée à l'entrée d'une plaine immense, couverte d'un gazon toujours vert, et d'une quantité prodigieuse d'arbres tous inconnus en Europe. Ces arbres ne perdent jamais leur feuillage, et il y en a qui produisent le poivre, d'autres la cannelle, le girofle, la muscade, le café, l'orange, le citron, le limon, le coco. Il y a des cannes à sucre ; elles ressemblent à nos roseaux ; mais elles sont un peu plus grosses et leurs nœuds sont plus rapprochés.

Toutes les rues de Batavia sont très larges et droites ; elles sont bordées d'arbres et de canaux. Les eaux croupissantes de ces canaux, continuellement exposées à l'action d'un soleil brûlant, contribuent, par leurs exhalaisons morbifiques, à faire de Batavia une colonie très dangereuse. On l'appelle ordinairement le cimetière des Européens. Ici on est obligé, sous peine de mort, de ne pas sortir, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre du soir, autrement qu'en voiture. Il ne faut ni manger ni boire avec excès, même de l'eau, ni se mettre en colère, ni se faire la plus petite égratignure au doigt, ni avoir un tempérament trop robuste, ou trop faible, ni rester tout le jour dans l'intérieur de la ville. Négliger quelque-une des précautions sanitaires en usage dans le pays, c'est s'exposer à périr. Si l'on va dire la Messe après six heures du matin, il faut prendre un carrosse ; les personnes qui vont l'entendre en font autant on courrait un grand danger si l'on allait à l'église à pieds après huit heures du matin. Dès que le soleil est levé, on voit toute la plaine, et surtout les marais, couverts d'un nombre infini de petits papillons brillants comme de petites étoiles ; on dirait que tous les arbres dont la plaine est couverte vont être consumés par un incendie. Quand on est nouvellement arrivé dans cette île, on la prendrait pour le paradis terrestre ; mais quand on la connaît mieux, on la compare au monde, où tous ceux qui se laissent séduire par ses apparences trompeuses, sont victimes de sa perversité. Cependant l'amour de l'or engage plusieurs Européens à passer par-dessus toutes ces craintes.

Il n'y a ici aucun fruit d'Europe. Les chevaux sont très petits ; mais en revanche les serpents, les lions et les tigres sont énormes. Tout bien considéré, notre Languedoc vaut infiniment mieux. Je pense quitter Batavia ces jours-ci pour me rendre à Macao. Adieu, mes chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur. Mon affection s'étend plus loin que l'espace qui nous sépare.

BRUGUIÈRE, missionn. apostol.

Lettre du même, à M. de Gualy, vicaire général de Carcassonne.

MONSIEUR,

JE profite du séjour que je suis obligé de faire à Batavia, pour avoir le plaisir de m'entretenir un moment avec vous. Je vous demanderai d'abord des nouvelles des jeunes séminaristes de Carcassonne, qui avaient montré tant de zèle pour les missions. Ont-ils persévéré ? je crains bien que le plus grand nombre n'ait oublié ses promesses ; mais enfin, s'il y en a encore quelques-uns, je vous prie de les voir, et de leur dire de ma part tout ce que la charité pourra vous inspirer de plus fort pour la gloire de Dieu et le salut des infidèles : on ne saurait, en effet, ne pas être attendri, en voyant ce que je vois ici de mes propres yeux. Je suis dans une île qui renferme cinq millions de Malais, tous mahométans sans exception. Il n'y a que le très petit nombre de femmes mariées à des Européens, qui suivent la religion de leurs maris. Voilà cependant environ deux cents ans que les Portugais, et les Hollandais après eux,

ont formé des établissements dans cette île, et on ne voit encore aucune trace de leur zèle. On vient ici pour s'enrichir et pour jouir des douceurs de la vie ; jamais on ne parle de religion aux insulaires, pas même aux esclaves, qu'il serait cependant si facile d'instruire. On montre la même indifférence pour les Chinois, dont on compte cinquante mille dans la seule ville de Batavia ; ils sont tous idolâtres. On ne pourrait donner pour prétexte la résistance de ces peuples aux vérités de la foi, puisque ailleurs ils se convertissent. Tel est encore l'état des habitans de Sumatra, de Bornéo, de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, et de presque tout le grand Archipel d'Asie. On ne trouve de chrétiens que dans les possessions portugaises et dans les îles Philippines, qui sont au pouvoir des Espagnols. » Il existe un royaume au nord est de la Chine, appelé Corée. Le christianisme pénétra dans ce pays par le zèle d'un jeune Coréen, qui s'était converti à Pékin, au commencement de ce siècle. Etant retourné chez lui, il devint l'apôtre de ses compatriotes, dont il convertit un grand nombre : son zèle lui mérita le martyre. Les néophytes se trouvant dépourvus des secours de la Religion, s'adressèrent à l'Evêque de Pékin pour lui demander un Prêtre. Le Prélat leur en envoya un qui travailla avec succès à la conversion de ces peuples ; mais il fut arrêté et martyrisé peu d'années après son arrivée. Depuis ce temps-là, les Coréens convertis à la foi ont envoyé régulièrement toutes les années une députation à Pékin pour demander un Prêtre, mais toujours inutilement ; l'Evêque s'est toujours vu dans l'impossibilité de satisfaire à leurs demandes : ils ont écrit à Rome, en 1817, pour le même objet. Ils ont écrit de nouveau cette année-ci. Le procureur de la Propagande, que j'ai vu à Macao, m'en a parlé. Il désirerait que quelque Prêtre français, plein de zèle et de courage, se dévouât à une si sainte entreprise. L'Ecclésiastique qui aura cette vocation peut être assuré qu'il aura le bonheur de souffrir beaucoup pour la gloire de Dieu : il opérera bien des conversions ; et en peu d'années il obtiendra la couronne du martyre. Plusieurs fois j'ai désiré d'aller au secours de ces peuples mais ne faut-il pas rester au poste qui m'a, été confié ? et l'abandonner pour aller ailleurs, ne serait-ce pas montrer de l'inconstance ? Cependant, si la sacrée Congrégation s'adressait à nous autres missionnaires, comme elle s'adresse aux Prêtres européens, je partirais à l'heure même.

Les protestants qui habitent ici, n'ont pas plus que ceux d'Europe des principes sur lesquels ils puissent baser leur foi. Je connais un ministre luthérien qui ne veut pas entendre parler de Luther ; sa femme est calviniste, mais elle condamne Calvin. Autrefois ils accordaient, comme par grâce, l'entrée du ciel aux catholiques. Aujourd'hui, devenus plus généreux, ils y introduisent les mahométans et les idolâtres : c'est du moins ce que m'ont dit ceux qui veulent bien avouer ce qu'ils pensent. On prêche la morale ; mais pour les dogmes de la foi, on n'en tient nul compte. Chacun a droit de composer son symbole selon qu'il lui plaît d'interpréter la Bible. J'ai voulu me procurer leur catéchisme ; mais ils n'en ont pas d'imprimé, d'après ce que m'a dit le Curé catholique. Ils admettent ou retranchent dans leurs explications de l'Ecriture ce que bon leur semble. Je connais un luthérien qui va entendre la Messe quand son ministre est malade, et un calviniste qui va continuellement au temple des luthériens. Il n'est donc pas étonnant qu'ils négligent les indigènes. Il n'y a que les catholiques qui aient seul et le droit et le zèle d'engendrer des enfants à Jésus Christ. Priez donc le Père de famille d'envoyer des ouvriers, pour recueillir une si abondante moisson. Priez le Dieu des miséricordes d'enlever l'iniquité du cœur de ces pauvres infidèles, afin qu'ils ouvrent les yeux à la lumière de l'Evangile. J'aurais désiré plusieurs fois savoir assez le malais pour lier conversation avec eux ; mais j'ai trop peu étudié cette langue pour pouvoir la parler, et personne ne voudrait me servir d'interprète. Ce peuple a une religion fautive, et l'observe. Pourquoi ne serait-il pas capable et d'embrasser et d'observer une religion vraie ? J'en dis autant des Chinois, qui sont singulièrement superstitieux. La porte de leurs maisons est toute couverte d'une espèce de papier jaunâtre, où sont tracés des signes de superstitions : ils ont presque tous dans leurs boutiques la figure de Confucius et d'un mauvais génie. Quelque pauvres qu'ils puissent être, ils font brûler devant, ces idoles, de petites bougies. L'un d'entre eux avait mis à côté de sa pagode, l'image de Notre Dame de Marseille,

tenant l'enfant Jésus entre ses bras ; il l'honorait du même culte. J'en fus scandalisé, et je lui fis proposer de me la vendre ; mais il ne voulut pas y consentir, et me fit répondre par mon interprète, que c'était la Mère de Dieu ; qu'on lui en avait fait cadeau, qu'il ne pouvait céder cette image à quel prix que ce fût. J'aurais voulu entrer en conversation avec lui et l'instruire ; mais j'avais un protestant pour truchement et des déistes pour auditeurs, en sorte que je fus obligé de renoncer à le convertir. Envoyez-nous donc des missionnaires, mais des missionnaires qui soient dignes de ce nom ; c'est à dire des Prêtres qui joignent l'humilité et l'amour de la prière à la charité et au zèle pour le salut des âmes.

Je suis, etc.

BRUGUIÈRE, missionn. apostol.

Lettre du même, aux Séminaristes du grand séminaire de Carcassonne.

Poulopinang, 6 février 1827

MESSIEURS.

JE devais aller dans la mission de Cochinchine, mais la divine Providence a changé ma destination des besoins urgents et la mort d'un de nos confrères m'ont obligé de me rendre dans la mission de Siam. Je suis parvenu heureusement, depuis près de quatre semaines, dans une des chrétientés de ce vicariat apostolique qui comprend plusieurs royaumes : la presqu'île de Malaca et toutes les provinces qui sont au nord, sont dans son district. Dans tous ces vastes pays il n'y a aucun Prêtre européen. A Bangkok seulement il y a le Vicaire apostolique de cette mission, prélat vieux et infirme, sans coadjuteur, que je trouverai peut-être au tombeau à mon arrivée. Je me hâte de partir pour aller le joindre. Je me propose de traverser toute la presqu'île, soit pour abrégier mon chemin, soit pour avoir une connaissance plus exacte des dispositions des peuples qui se trouvent dans l'intérieur des terres. Ces peuples sont tous païens ou mahométans ; tous les Prêtres à qui j'en ai parlé, m'ont assuré qu'ils ne sont pas éloignés du royaume de Dieu ; ils paraissent n'attendre qu'un missionnaire charitable qui leur en montre le chemin. Venez donc, messieurs, recueillir une si abondante moisson. Venez tous, mais vous principalement qui m'avez donné de si grandes espérances lorsque j'ai quitté la France ; craignez d'attirer sur vous la sentence prononcée contre le serviteur infidèle, en résistant plus long temps à la voix de Dieu qui vous appelle. Que répondrez-vous au juste Juge, lorsque ces infortunés vous accuseront, devant son tribunal, d'être en quelque sorte la cause de leur réprobation, puisque vous aurez refusé de faire briller à leurs yeux la lumière de l'Évangile ? Craignez que votre résistance à la grâce ne répande l'amertume sur le reste de vos jours, et que le triste souvenir de vous être rendus infidèles à une vocation si noble et si méritoire, ne soit pour vous une source de chagrins et de remords. Pour moi, si je pouvais avoir quelques regrets, ce serait d'avoir attendu si longtemps à me rendre là où le Seigneur me voulait : mais j'ai la consolation de pouvoir me dire à moi-même, que les obstacles ne viennent point de mon côté ; et dès lors qu'un respectable et saint Prélat, que j'ai encore l'honneur d'appeler mon Evêque m'a permis de suivre ma vocation, je l'ai aussitôt suivie. Je sais qu'il est bien pénible d'affliger des parents que l'on respecte et que l'on aime. Jésus Christ parlant aux premiers missionnaires, ne les a-t-il pas menacés de les rejeter, s'ils aimaient leurs parents plus que lui-même ? Ne vaut-il pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ? "

Me trouvant sur le point d'entrer dans des pays qui me sont tout à fait inconnus, ignorant ce à quoi la Providence me destine, je m'empresse de vous parler peut-être pour la dernière fois je vous lègue mon héritage et je vous charge de continuer le bien que j'aurai commencé, mais que la brièveté du temps et mon peu de mérite ne me permettront pas d'achever.

Je le fais au nom de Dieu qui vous appelle, et en vertu de la parole que vous m'avez donnée avant notre séparation. » Ne soyez pas effrayés par les difficultés ; elles ne sont pas aussi grandes qu'on se l'imagine en Europe. Le climat est dur, mais il n'est pas insupportable. En peu de mois on sait assez d'une langue, quelque difficile qu'elle soit, pour se faire entendre. Il y a de l'emploi pour ceux qui ont un tempérament faible et pour ceux qui ont un tempérament robuste ; pour ceux qui aiment la vie uniforme et tranquille, et pour ceux dont le zèle est plus actif. Nous avons des collègues à diriger, des chrétientés déjà existantes à gouverner, et d'autres à former par la conversion des infidèles. On trouve dans les missions, des lieux où il fait froid, plusieurs où il fait chaud, et quelques-uns dont le climat est tempéré. Ce serait se tromper que de juger de la température d'un lieu, seulement par la latitude. Il y a même des terres rapprochées de la ligne, qui sont très saines et très favorables aux Européens : tel est Syncapour, qui n'est qu'à trente lieues de l'équateur. Je le sais par expérience et par le rapport unanime des voyageurs. Il est vrai que la chaleur du climat, ou les exhalaisons malsaines, tuent quelquefois les missionnaires ; mais n'y a-t-il pas en Europe d'accidents qui abrègent les jours de plusieurs de ses habitants ? Après tout, une telle mort est précieuse aux yeux de Dieu. Par tous les endroits où j'ai passé, j'ai trouvé, je ne dis pas seulement des Européens, mais aussi des Européennes qui, passant par-dessus toutes considérations, ont méprisé les périls d'une longue traversée, et la rigueur d'un climat meurtrier, pour des intérêts purement temporels. Ces personnes, toutes faibles qu'elles sont, n'ont point trouvé de contradicteurs ; mais un Prêtre a-t-il le dessein d'aller dans un pays éloigné pour procurer la gloire de Dieu et travailler au salut des âmes ? mille voix s'élèvent aussitôt pour s'opposer à son pieux projet on l'accuse de témérité, on raisonne sur les missions comme si on les connaissait ; on parle de la température d'un lieu comme si on y avait été ; et l'on intercesseurs des peuples dont ils ont été autrefois les apôtres. Heureux, Messieurs, si le père de famille, exauçant leurs prières, vous choisissait pour être les successeurs de leur zèle et de leurs succès ! mais plus heureux encore, si vous êtes fidèles à la grâce de votre vocation ! Quoi ! tandis que l'hérésie, réunissant toutes ses forces, envoie des prédicants dans toutes les parties du monde ; tandis que les zéloteurs protestants font les plus grands sacrifices pour fournir abondamment aux besoins de leurs missionnaires nous catholiques, nous, les vrais enfants de l'Eglise, qui seule a reçu l'ordre d'enseigner et de baptiser toutes les nations, nous seuls resterions oisifs, et contemplerions d'un œil sec ces malheureux passer d'une erreur dans une autre, lorsqu'il nous est si facile de leur faire voir la vérité ! Car, à la honte de l'hérésie, partout où il y a des missionnaires catholiques, les efforts des sectaires sont absolument nuls. Je termine ici ma lettre ; le temps ne me permet pas d'en dire davantage. Adieu donc Messieurs ; je désire de tout mon cœur vous revoir encore une fois dans ce monde. Dieu veuille que mes désirs soient accomplis !

Je suis, etc. BRUGUIÈRE, missionn. apostol

<https://play.google.com/books/reader?id=zZEAAAAAcAAJ&pg=GBS.PA150&hl=en>

Nous rappellerons ici ce que nous avons dit en parlant de la mission des Malabares : les peuples qui habitent dans l'étendue du vicariat apostolique de Siam se convertiraient facilement au christianisme ; mais les Prêtres manquent outre l'Evêque et son Coadjuteur, il n'y a dans cette mission que six Prêtres français, dont deux sont chargés du séminaire chinois de Pinang. Le gouvernement siamois, quoiqu'il éprouve peu de sympathie pour notre sainte Religion, ne s'oppose point à l'exercice du culte, non plus qu'à l'introduction des missionnaires. Dans d'autres royaumes qui dépendent de ce vicariat apostolique, on demande des Prêtres avec instance. Il serait urgent de profiter de ces dispositions favorables ; qui sait jusques à quand elles dureront ? ne pourrions-nous donc jamais dire que la moisson est abondante, sans être dans la triste nécessité d'ajouter que les ouvriers sont en trop petit nombre pour la recueillir ! Le Vicaire apostolique de Siam, Mgr Florent, évêque de Sozopolis, demandait depuis longtemps un coadjuteur : le souverain Pontife, sur la proposition des Directeurs du séminaire des Missions étrangères, a nommé à cette dignité M. Bruguière, qui a été sacré évêque de Capse. Les Associés liront avec intérêt une notice, rédigée par ce Missionnaire, sur l'histoire naturelle de Siam et sur la religion et les mœurs des Siamois. Comme cette notice est très-longue, nous n'en donnerons aujourd'hui que la première moitié ; nous réserverons la seconde pour le Numéro suivant.

Lettre de M. Bruguière, Missionnaire apostolique Siam, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Bang-Kok, 19 mai 1829

MESSIEURS.

La mission de Siam est sans contredit la plus étendue de toutes celles qui sont confiées à nos soins. Syncapour vient d'être placé sous la juridiction de notre Vicaire apostolique par le St-Siège ; l'île de Nias et Padang en dépendront aussi probablement dans la suite. Padang est un lieu situé sur la côte occidentale de la grande île de Sumatra, à trois degrés et demi de latitude méridionale. Monseigneur d'Halicarnasse presse depuis longtemps Mgr de Sozopolis d'envoyer un missionnaire à Achem dans l'île de Sumatra ; Sa Grandeur n'attend qu'une occasion favorable pour réaliser ce projet. Le seul Prêtre, barnabite Italien, qui reste parmi les Birmans et les Pegouans dans le vaste royaume d'Ava, lui a écrit pour le supplier de se charger de cette mission, après avoir obtenu l'autorisation du St-Siège. Je presse Sa Grandeur d'accepter cette nouvelle charge. Ainsi le vicariat apostolique de Siam comprend ou comprendra l'étendue immense de pays qui se trouve entre le Gange à l'occident, et les frontières du Tong-King et de la Cochinchine à l'orient ; et en descendant du nord au midi, depuis les frontières de la Chine jusqu'à Syncapour, ce qui comprend un espace d'environ vingt-deux degrés de latitude. M. Boucho doit bientôt partir pour l'île de Nias et pour Padang ; lorsqu'il aura un missionnaire disponible, il l'enverra à Sumatra. Nous vous demandons, avec de nouvelles instances, des sujets pour les envoyer dans les missions que nous sommes disposés à ouvrir.

Il n'en est pas de la mission de Siam comme de plusieurs autres ; ailleurs, on trouve des chrétientés assez rapprochées que le même missionnaire peut soigner ; ici elles sont la plupart séparées les unes des autres par des chaînes de montagnes, de vastes forêts, des marais et des déserts très-difficiles à traverser ; en sorte qu'il faudrait des missionnaires dispersés dans les divers endroits où les chrétiens se trouvent réunis en plus grand nombre. D'un autre côté,

nous avons la plus grande peine à former de bons catéchistes parmi les Siamois, peuple indolent, léger, et qui n'aime pas à s'occuper de choses sérieuses ; de manière que nous sommes obligés de faire presque tout par nous-mêmes. Les Prêtres du pays nous offrent à la vérité des ressources ; mais, comme ils ont besoin d'une longue épreuve avant d'être promus au sacerdoce, on ne les ordonne guère avant l'âge de quarante ans : ils deviennent donc bientôt vieux et infirmes. Nous avons maintenant à notre petit séminaire vingt-un élèves qui, la plupart, montrent beaucoup d'aptitude ; ils font leurs études avec succès, mais la constance n'est pas la vertu des Siamois la plupart d'entre eux ne persévèrent pas et se retirent au moment où on s'y attendait le moins. Je dois cependant avouer que je m'étais trop laissé prévenir, tant contre les chrétiens que contre les Prêtres indigènes. Quant aux premiers, on en trouvé beaucoup de bons ; et pour ce qui regarde les Prêtres Siamois, je puis déclarer qu'à quelques exceptions près, ce sont des ecclésiastiques zélés, fervents et d'une conduite irréprochable ; ils valent, sous tous les rapports, de bons Prêtres européens ; mais ils sont en petit nombre, et, comme je l'ai déjà observé, bientôt vieux et hors de service.

Parmi nos chrétiens de Bang-Kok, nous en comptons environ cinq cent cinquante qui ont été amenés du Camboge ; ce sont les meilleurs chrétiens de Bang-Kok. On compte à Chantabon un nombre à peu près égal de chrétiens, Cochinchinois d'origine, qui sont les plus fervents de la mission ; il y a aussi des chrétiens à Merguy et à Tavay. Le Père Jean Pascal, indigène, qui en prend soin, nous écrit qu'ils écoutent ses instructions avec attention et profit. Depuis la guerre des Birmans, en 1809, il n'y a plus de chrétiens à l'île de Jonkselam ; ceux qui échappèrent alors à la mort se retirèrent à Punga, sur la côte de la presqu'île de Malaca. Ils y sont encore au nombre d'environ quatre-vingts on m'a dit que plusieurs avaient apostasié ; nous attribuons ce malheur au défaut de secours spirituels et au manque d'instruction. Il n'y a plus de chrétiens à Quéda ; ceux qui s'y trouvaient se sont retirés à Pulo-Pinang, où M. Boucho compte seize cents chrétiens, et le nombre augmente tous les jours. Les chrétiens de cette île sont exposés à de grandes épreuves de la part des missionnaires protestants, qui emploient toutes sortes de moyens pour les faire apostasier et les gagner à leur parti heureusement leurs efforts ne sont accompagnés d'aucun succès. Il n'en est pas de même sur l'article des mœurs plusieurs Européens ou descendants d'Européens ne cessent de tendre des pièges à l'innocence, et ils n'ont que trop souvent de funestes succès ; cependant les chutes et les scandales sont bien moins fréquents qu'autrefois.

Il faut penser à envoyer un missionnaire à Syncapour, pour répondre aux vues du St-Siège qui vient de livrer cette île à nos soins. C'est bien le cas de dire : *Multiplicasti gentem, sed non magnificasti lætitiã*. Il y a dans cette île une petite chrétienté naissante composée de toutes sortes de nations. Le gouvernement de la compagnie des Indes y a fait ériger une chapelle, et je crois aussi une petite maison pour le Prêtre desservant. Elle a été desservie jusqu'ici par un Lazariste portugais c'est un digne ecclésiastique que je connais ; il a été envoyé par l'Archevêque de Goa, qui le rappellera sans doute dès qu'il saura que le Saint-Siège a chargé notre Vicaire apostolique de prendre soin de cette chrétienté.

Je reviens à nos Siamois : ce peuple témoigne un éloignement tout particulier pour le christianisme et cette opposition se fait encore plus remarquer parmi les femmes de cette nation que parmi les hommes ; on doit attribuer ce mal à la corruption des mœurs de ce peuple à son indolence, à sa légèreté, à son inconstance, et surtout à sa foi aux talapoins. Cependant les vrais Siamois ne forment pas la majorité de la population du pays ; le plus grand nombre des habitants est un composé de Chinois, Cochinchinois, Cambogiens, Laotiens, Péguans, Malais, etc. C'est parmi ceux-là qu'on peut espérer de faire des prosélytes. Nous avons déjà plusieurs néophytes chinois, et leur nombre augmenterait si nous pouvions avoir un missionnaire qui sût parler leur langue ; mais où le trouver ?

Nous craignons bien que la guerre, qui est sur le point d'éclater entre Siam et la Cochinchine, ne soit funeste aux intérêts de la Religion, d'autant plus qu'un grand nombre de

nos chrétiens sont soldats, Dieu veuille qu'on ne voie pas se renouveler à Bang-Kok les horreurs qui eurent lieu à Juthia, le siècle dernier, dans la guerre des Birmans !

Les habitants du royaume de Laos paraissent mieux disposés à embrasser le christianisme que les Siamois. L'entrée de ce pays n'est pas aisée, elle n'est pas cependant impossible. Cette contrée a été presque entièrement ravagée par la guerre. L'ancien gouverneur est mort en prison. Le roi de Siam en a nommé un autre qui demande un missionnaire. Il a même offert de donner une pagode pour en faire une église, et de défrayer le Prêtre qui voudrait le suivre au Laos. Monseigneur désire beaucoup d'y envoyer un missionnaire. Sur une montagne de cette province on trouve encore une église, un grand Christ et des livres écrits en caractères européens. Un de nos chrétiens, qui a visité l'église, dit avoir vu de vieilles femmes qui venaient arracher les herbes dont elle était remplie. Les gentils, à qui il demanda ce que c'était que cet édifice, lui répondirent que c'était la pagode des Pharans (église des chrétiens), dont le village était à quelque distance de là ; il n'a pas vu ce village. Ce récit est entièrement conforme à celui que nous avait fait un autre chrétien longtemps auparavant. Celui qui m'a donné tous ces détails est un vieux Cochinchinois, fervent chrétien. Il m'a tracé la route pour aller dans ce pays, et m'a donné les noms de tous les lieux qu'il faut traverser pour y arriver. Il m'a même crayonné une espèce de carte géographique. Je l'ai confrontée avec une carte imprimée que j'ai trouvé par hasard ici ; j'ai reconnu avec plaisir qu'elles s'accordaient assez. Il paraît qu'autrefois les premiers missionnaires français avaient planté la vraie Foi dans ce pays-là, mais que les révolutions dont le royaume de Siam a été le théâtre pendant tant d'années, ayant interrompu les communications avec le Laos, ces malheureux chrétiens ont été abandonnés.

Le roi de Ligor a encore dernièrement manifesté le désir d'avoir des chrétiens dans son pays. S'il a tant tardé à se déclarer sur ce sujet, c'est qu'il craignait de donner ombrage au roi de Siam dont il est feudataire. Je suis persuadé qu'il recevrait à présent un Prêtre avec plaisir, et qu'il lui laisserait faire ce qu'il voudrait. Il n'aime pas les talapoins dont il connaît bien les impostures. Un missionnaire pourrait faire beaucoup de bien à Ligor,

Le roi d'Achem aime aussi les chrétiens. Il en a plusieurs à son service. Mgr d'Halicarnasse, d'un côté, et feu M. Eyot, de l'autre, ont souvent pressé notre Vicaire apostolique d'y envoyer un missionnaire. Il est disposé à se rendre à leurs vœux lorsqu'il en aura le pouvoir.

Voilà donc bien des endroits où il faudrait envoyer des missionnaires ; mais où les prendre ? Nous avons besoin d'un puissant renfort pour nous tirer de l'embarras où nous sommes ; envoyez-nous donc des missionnaires, mais envoyez-nous-en de saints plutôt que de savants.

Pour ce qui me concerne, je voudrais bien pouvoir aller évangéliser ces pauvres peuples ; mais il est inutile d'en parler à Monseigneur qui resterait seul ici, et son état d'infirmité ne me permet guère de le quitter, au moins avant que j'aie un remplaçant. Je suis maintenant chargé du soin de notre collège, où j'ai à faire deux classes de théologie par jour, quatre classes de latin, et deux conférences sur l'Écriture-Sainte, par semaine ; je suis obligé en outre d'exercer les fonctions curiales auprès de notre troupeau à Bang-Kok. Je vous dis tout ceci pour vous faire sentir le besoin où nous sommes de collaborateurs. Si j'avais au moins un remplaçant, je pourrais suivre mon goût en allant prêcher aux idolâtres.

Je suis, etc.

BRUGUIÈRE, Missionnaire apostolique.

Lettre de Mgr Bruguière, Evêque de Capse, à M. Bousquet, vicaire-général d'Aire.
J. M. J.
Bang-Kok, 1829. 9

Monsieur et Cher Ami,

Vous me demandez quelques notions sur le pays où je me trouve maintenant, sur les mœurs, les usages, la religion des habitants, etc. Vous exigez de moi un travail immense. Cependant, afin de vous prouver qu'il n'est rien que je ne sois disposé à entreprendre pour vous faire plaisir je vais mettre la main à l'œuvre. Je tâcherai d'abréger autant qu'il me sera possible, sans omettre rien d'essentiel. Mon intention est de ne rien dire d'incertain ou de douteux ; il est très-possible, toutefois, qu'il m'échappe quelques inexactitudes ; mais elles seront bien involontaires : je suis témoin oculaire du plus grand nombre des faits que contient cette relation. Peut-être trouverez-vous peu d'ordre dans ma narration ; veuillez me pardonner cette négligence. J'ai écrit à différentes reprises et dans les seuls moments de loisir : or, il est fort rare que j'en aie.

Le vicariat apostolique qui forme notre Mission renferme toutes les provinces du royaume de Siam. L'Evêque a même sous sa juridiction plusieurs états voisins ; il y en verra certainement des Missionnaires quand la France en fournira un plus grand nombre.

Le royaume de Siam s'étend depuis le cinquième, jusqu'au dix-huitième degré de latitude septentrionale. Sa largeur est fort inégale ; il est très-étroit dans la partie du midi, et assez large dans celle du nord. Il est borné au sud par différents peuples malais peu considérables, au nord par quelques peuplades peu connues, dont le territoire se prolonge jusqu'à la Chine ; à l'est par le Camboge, la Cochinchine (Le royaume de Siam n'est point contigu avec la Cochinchine ; il en est séparé, au midi, par la mer et par le Camboge, et au nord, par le Laos. C'est à tort que Mgr de Capse compte le royaume de Laos comme faisant partie du royaume de Siam. Le Laos est très-étendu ; ce pays est fort peu connu ; il est partagé en plusieurs petits royaumes ; sur la fin du siècle dernier on en comptait sept : y en a-t-il un qui soit supérieur à tous les autres ? C'est ce qu'on ne sait point. Le roi de Cochinchine et du Tongking exerce un droit de suzeraineté sur une partie de ce pays, celle qui confine avec ses états : sans doute le roi de Siam veut aussi exercer les mêmes droits sur la partie du Laos qui touche son territoire. M. de la Bissachère comprenait le Laos dans ce qu'il appelait l'empire d'Annam. Mgr Bruguière en fait une partie du royaume de Siam ; ni l'un ni l'autre n'est dans le vrai, au moins pleinement ; le fait est que, jusqu'à nos temps, on a toujours distingué le Laos du royaume de Siam et du royaume dit d'Annam, qui comprend maintenant le Tong-king et la Cochinchine. Il y a cependant une portion de Laos qui est comprise dans la nomenclature des provinces du Tongking qui fut faite, dans le quinzième siècle, par le roi du Tongking, Lê Thành Tông, quatrième de la dynastie Lê. Les petits rois de Quéda, de Ligor et autres sont en quelque sorte plutôt de simples gouverneurs que de vrais souverains. Le roi de Laos ne doit pas être dans une aussi grande dépendance du roi de Siam que ces petits rois.) et la mer ; à l'ouest par la mer et par les royaumes de Pégu et d'Ava. Bang-Kok est aujourd'hui la ville capitale de cet empire, depuis que Juthia a été brûlée par les Birmans, il y a environ quatre-vingts ans. Bang-Kok est située à l'extrémité du golfe de Siam, à peu près au centre du royaume, c'est-à-dire, au treizième degré et demi de latitude septentrionale, et au quatre-vingt-dixième degré de longitude orientale (méridien de Paris). Je dois vous faire observer que dans la description du royaume de Siam telle que je viens de l'indiquer, se trouvent compris bien des petits royaumes qui ont un nom particulier dans les cartes géographiques. Mais ils relèvent tous de Siam ; tels sont les royaumes de Quéda, de Ligor, de Laos, etc.

Le climat est bien chaud à Siam ; mais il l'est beaucoup moins que de l'autre côté du Gange. (Toutes les fois que je parlerai de la presque île au-delà du Gange, j'entendrai la presque île

que les Européens appellent presqu'île en deçà du Gange ou Indostan ; cela est relatif aux différents pays où l'on se trouve.) Par une égale latitude depuis l'équateur, jusqu'au huitième degré, soit au nord, soit au sud, la chaleur est excessive et constante ; on ne ressent jamais ni le froid de l'hiver, ni la douce température du printemps ; le soleil comme un poêle ardent embrase l'atmosphère. On a de la peine à respirer dans certains moments. Le relâchement des nerfs et des organes, une sueur abondante et continuelle, réduisent le corps à un tel état de faiblesse, qu'on n'a pas le courage de faire le moindre mouvement. On commence à respirer lorsque le soleil se rapproche du zénith ; alors le ciel se couvre d'épais nuages qui forment pendant plusieurs mois comme un immense parasol ; des pluies abondantes rafraîchissent l'atmosphère et font renaître les forces du corps. Ces nuages accompagnent toujours le soleil du nord au sud, jusque vers le vingtième degré de latitude. Au commencement et quelquefois à la fin de la saison des pluies, le ciel paraît en feu ; on entend pendant plusieurs heures sans interruption des éclats de tonnerre effrayants ; la foudre tombe souvent, ensuite l'air devient plus calme. Ce ne sont plus que des tonnerres sourds et qui ne sont point à craindre. Dans toutes les contrées qui sont entre les deux tropiques, les rivières se débordent périodiquement au moins une fois l'année. Celle de Bang-Kok offre un phénomène singulier. Elle ne déborde qu'un mois après que les pluies ont cessé. A mesure que la rivière croît, l'eau devient limpide, et elle redevient bourbeuse lorsque la rivière décroît, c'est-à-dire, lorsque les pluies ont cessé ; il n'est pas facile de découvrir la cause de ce phénomène (Mgr Bruguière généralise trop ce qu'il dit des pluies, des tonnerres, des inondations, et autres phénomènes météorologiques qui ont lieu dans les contrées situées entre les tropiques. Il y a de très-grandes diversités : la saison des pluies n'est point partout la même ; les tonnerres ne sont point partout également fréquents ; les fleuves qui se débordent régulièrement ne sont pour la plupart que ceux qui sont d'un long cours, et qui prennent leur source dans les montagnes de la Chine ou du Thibet ; ces fleuves reçoivent, avant de se jeter dans la mer, un grand nombre de rivières : leurs débordements sont causés, moins par les pluies abondantes qui tombent dans les lieux voisins de leurs embouchures que par celles qui tombent dans les montagnes d'où ils descendent, et d'où coulent les rivières qui se réunissent à eux ; c'est ce qui explique pourquoi les inondations arrivent quelque temps après les grandes pluies : quelquefois même ces fleuves se débordent, quoiqu'il ait tombé peu de pluie dans les régions qu'ils couvrent de leurs eaux. Les fleuves dont la source est moins éloignée de la mer, causent aussi quelquefois des inondations, mais moins fréquemment et moins régulièrement. Le grand fleuve du Tongking se déborde presque tous les ans, et rompt les digues construites pour le retenir dans son lit, et alors il inonde toute la province du midi : il est cependant des années où ce désastre n'arrive pas.)

A l'extrémité du golfe de Siam les marées sont en sens inverse de celles de l'Europe. Tous les ans les grandes marées ont lieu au mois de novembre, et les plus faibles au mois de mai. Tous les mois les plus hautes marées n'ont pas lieu, comme en France, le premier et le treizième de la lune, mais le cinquième et le dix-neuvième ; enfin, dans les marées qui ont lieu tous les jours n'est point lorsque la lune passe au méridien que la marée est à son plus haut période, mais environ cinq heures après. Vers le temps de la nouvelle et de la pleine lune, la marée monte pendant près de douze heures et descend pendant autant de temps. La seconde marée est presque imperceptible pendant les autres jours de la lune. La marée monte et descend deux fois dans les vingt-quatre heures, de même qu'en France. Vous pouvez écrire à Messieurs les membres du bureau des longitudes, pour leur demander l'explication de ce phénomène (L'on remarque dans le fond du golfe du Tongking à peu près les mêmes particularités par rapport aux flux et reflux de la mer, que dans le golfe de Siam ; les plus hautes marées y ont aussi lieu au mois de novembre ; c'est également le cinquième et le dix-neuvième de chaque lune que la marée est la plus haute ; mais il y a une différence remarquable entre les marées du golfe du Tongking et celles du golfe de Siam : c'est que dans le premier la marée ne monte ordinairement qu'une fois dans vingt-quatre heures ; elle monte pendant six ou sept heures, et descend pendant

tout le reste du jour : deux fois seulement dans chaque lune ; un peu avant la nouvelle et la pleine lune, il y a deux flux par jour ; d'où il résulte que les jours où l'eau monte et descend deux fois dans les vingt-quatre heures dans le golfe de Siam, elle ne monte et ne descend qu'une fois dans le golfe du Tongking ; et que vice-versa les jours où, par extraordinaire, le flux et le reflux ne se fait sentir qu'une fois dans le golfe de Siam, il se fait sentir deux fois dans le golfe du Tongking.). Le royaume de Siam est un pays plat. On trouve partout de vastes plaines, des forêts immenses, des marais. Il y a peu de rivières considérables. Quelques collines ou quelques montagnes escarpées interrompent de loin en loin cet aspect monotone. Ces collines ne sont guère qu'une masse de rochers recouverts d'une légère couche de terre. Dans les lieux élevés, la végétation est très-vigoureuse ; mais elle est faible et presque nulle dans les endroits marécageux, Les arbres ne sont jamais dépouillés de leurs feuilles. A mesure que les anciennes tombent, il en naît de nouvelles. Il y a cependant deux espèces d'arbres qui sont entièrement effeuillés pendant l'espace de deux ou trois mois ; ce sont le cassier et une espèce de cotonnier différente de celle qui produit le coton en Europe. Enfin, j'ai vu un arbre qui perd toutes ses feuilles à la fois, et au même moment il en pousse d'autres. C'est un arbre de haute futaie ; il produit au bout des branches de petits bouquets de fleurs jaunes fort odoriférantes. Les femmes malaises en composent une espèce d'huile ou d'essence dont elles oignent leurs cheveux.

Les forêts abondent en bois de construction. On trouve des arbres d'une hauteur prodigieuse. Quoique ces arbres soient très-gros, leur grosseur ne répond pas à leur hauteur. On rencontre assez souvent dans ces bois des troncs pourris, restes des anciens arbres que le temps a renversés, auprès desquels croissent de nouveaux jets qui doivent les remplacer. Il y a peu d'arbres qui produisent du fruit bon à manger. Les fruits que l'on trouve sont ordinairement acerbés et quelquefois dangereux. Quand on voyage au milieu de ces forêts, il faut porter des provisions avec soi. Il n'est pas prudent de porter de l'argent, on court risque d'être assassiné. Ces bois sont remplis de gibier ; il y a beaucoup d'oiseaux inconnus en Europe ; leur chant est désagréable, aucun de ces oiseaux n'a la voix mélodieuse du rossignol et de la fauvette. On n'entend partout que des cris aigus, lugubres et monotones. Les espèces d'oiseaux les plus remarquables sont les paons, les cacatouas, les perroquets de toutes les couleurs. Il y a aussi un petit oiseau de la grosseur du pouce. Son plumage est charmant, il est moitié rouge, moitié blanc, avec quelques nuances de vert. C'est, si je ne me trompe, l'oiseau que les Européens appellent colibri. On trouve encore dans ces bois des coqs et des poules sauvages, dont le chant, la forme et le plumage ressemblent parfaitement aux coqs domestiques. Je les ai souvent entendus chanter au milieu des forêts. Pour prendre le mâle, on place en un endroit écarté un coq domestique, et on tend un filet tout auprès. Le coq sauvage accourt aussitôt pour se battre contre ce nouveau venu. Le chasseur qui s'est caché dans les broussailles tire le filet, et le coq est pris. J'ai vu des cygnes noirs ; mais je ne crois pas qu'ils soient originaires de Siam. Parmi les oiseaux remarquables par leur grosseur, on distingue celui que les Siamois appellent Noc-Ariam : lorsqu'il marche, sa tête s'élève au moins d'un pied et demi au-dessus d'un homme d'une taille ordinaire ; il est gros à proportion ; ses plumes sont d'un gris cendré ; quelquefois il a le cou et le haut du dos rouges. Sa tête est aussi grosse que celle d'un homme ; son bec, qui a près de deux pieds de long, a la forme d'un cône. Il vole quelquefois si haut qu'il est impossible de le voir ; mais son cri aigre et perçant annonce sa présence, lors même que la hauteur de son vol le déroberait à la vue ; cet oiseau ne se nourrit que de graines et d'herbes, Ses œufs sont semblables à ceux de l'autruche ; il est fort commun à Siam, Il vient quelquefois voler autour de notre séminaire.

J'ai vu un oiseau de proie appelé Noccasoun, qui a un talent particulier pour pourvoir à ses besoins : lorsque sa chasse n'a pas été heureuse, il attaque le vautour de prend à la gorge et le force de partager avec lui la proie qu'il avait déjà dévorée. Ce singulier combat se renouvelle souvent à Bang-Kok dans le lieu où l'on dépèce les morts, Je vous dirai plus bas ce que j'entends par dépécer un mort.

Les quadrupèdes les plus curieux qui peuplent les forêts de Siam, sont : 1° le singe ; il y en a de toutes les formes et de toutes les grandeurs ; il y en a un qui a la facilité de se dresser sur ses pieds de derrière et de marcher à peu près comme un homme ; mais il a les jarrets comme paralysés, en sorte qu'il traîne ses jambes et se relève difficilement lorsqu'il est tombé par terre, C'est probablement le singe que Buffon appelle Orang-Outang ; en effet, les Malais appellent Orang-Outang les hommes qui habitent les bois.

Du côté du Tongking on trouve, dit-on, un singe qui est fort dangereux ; s'il rencontre un homme au milieu des bois, il le prend par les bras, se met à rire de toutes ses forces pendant assez longtemps, et finit par étrangler l'infortuné voyageur. Quand on est obligé de traverser ces forêts, on prend avec soi deux morceaux de bambou (le bambou est une espèce de roseau très-haut et très-il a des branches ; il est bon à manger quand il est tendre. Les Indiens font un grand usage du bambou : leurs maisons, leurs meubles, leurs sièges sont de bambou ; ils en font des voiles, des boîtes, etc.) ; quand le singe paraît, on met ses deux bras dans ces bambous ; le singe, à son ordinaire, saisit les bras du voyageur, ou plutôt le bambou qui les couvre ; celui-ci retire doucement ses bras sans que le singe s'en aperçoive, et le perce d'un coup de poignard. La chose n'est pas difficile, parce que cet animal ferme les yeux quand il rit. Il y a ici une autre espèce de singe que l'on peut appeler Cul-de-jatte ; il ne peut presque pas faire un pas, tant ses jambes sont faibles ; mais ce défaut est éminemment compensé par la facilité qu'il a de sauter d'un arbre à un autre, et de se soutenir continuellement suspendu par les pattes de devant. Je crois en avoir vu un à Java.

Depuis quelques années il a paru à Siam un animal entièrement inconnu autrefois : c'est un quadrupède de la grosseur d'un taureau ; sa tête ressemble à celle du singe ; il a une grosse et longue queue ; son cou et le haut des épaules sont rouges, le reste du corps est noir. Un de nos chrétiens en tua un, il y a quelques années, Quand il paraît dans un endroit, tous les autres animaux féroces abandonnent le pays pendant tout le temps qu'il est dans le voisinage. Son cri, qui ressemble au rugissement du lion, fait trembler le tigre. On annonce dans ce moment-ci qu'il vient d'en paraître un aux environs de Chantobon. On croit que cet animal est originaire de la Chine.

On trouve encore dans ces bois la gazelle, le bouc et le taureau sauvages, le buffle, l'ours. Il y deux espèces d'ours celui de la première espèce ressemble à l'ours que l'on trouve en France ; mais il est plus noir : cet animal est timide ; il fuit à la vue de l'homme : l'ours de la seconde espèce est très-féroce, il est de la grosseur d'un veau, son poil est roussâtre. Voltaire ne voulait pas croire qu'il y eût des ours dans la Palestine ; qu'aurait-il dit s'il en avait rencontré dans les forêts de Siam ? fait-il moins chaud ici qu'à Jérusalem ? Il y a aussi des sangliers, des rhinocéros et des licornes. Le rhinocéros est après l'éléphant le plus gros et le plus fort de tous les quadrupèdes ; sa tête est semblable à celle du cochon, elle est armée de deux cornes, dont l'une est placée presque à l'extrémité de son nez ; il en a une beaucoup plus petite que l'autre. La licorne, s'il en faut juger par la tête que des chasseurs apportèrent à Pinang, il y a quelque temps, est beaucoup plus grosse qu'un bœuf elle diffère du rhinocéros par sa forme et par la manière dont sa corne est placée ; elle est sur le front et se dirige en haut. Cet animal court toujours en ligne droite, la roideur de son cou et de tout son corps ne lui permet guère de se tourner par côté ; il peut même difficilement s'arrêter quand il a pris l'élan ; il renverse avec sa corne ou coupe avec les dents les arbres de médiocre grosseur qui gênent son passage. Ainsi la licorne n'est pas un animal fabuleux, comme certains philosophes l'avaient insinué pour contredire l'Écriture-Sainte : c'est un animal réel et d'une espèce différente de tous les autres. On compose d'excellents remèdes avec ses cornes ses dents, son sang et son cœur, objets qui se vendent très-cher.

De tous les quadrupèdes que l'on trouve dans ces bois, l'éléphant est sans contredit le plus curieux et le plus utile. Siam est la contrée des Indes qui en a le plus grand nombre. L'éléphant d'Asie est beaucoup plus gros et plus fort que celui d'Afrique ; il a depuis neuf

jusqu'à treize pieds de hauteur ; ses dents ont ordinairement cinq pieds de long sur quinze pouces de circonférence ; j'en ai mesuré qui avaient plus de six pieds en longueur ; elles sont creuses à leurs racines et se terminent en pointe. C'est un animal très-dangereux quand il erre seul au milieu du désert ; il fait cruellement mourir l'infortuné voyageur qu'il peut atteindre : tantôt il l'élève en l'air avec sa trompe, le jette ensuite à terre avec violence, et le perce avec ses dents ; tantôt il l'écrase sous ses pieds ; quelquefois il creuse une fosse dans le sable et l'enterre tout vivant. Il n'est pas toujours sûr, pour éviter sa fureur, de grimper sur un arbre ; si l'arbre n'est pas trop gros, il l'abat : on dit que si l'arbre est trop gros, il appelle d'autres éléphants ; ceux-ci accourent à sa voix. Lorsqu'ils sont réunis en nombre suffisant, ils arrosent le pied de l'arbre, et à l'aide de leurs trompes ils en arrachent les racines et le renversent.

Réduit à l'état de domesticité, l'éléphant ne ressemble plus à lui-même : il est doux, docile, intelligent ; il obéit à la voix de son conducteur, il accourt quand il l'appelle, il lui donne avec sa trompe ce que celui-ci lui demande ; quand il est fatigué, il frappe la terre avec sa trompe, et en tire un son semblable à celui du cor pour avertir son cornac qu'il est enfin temps de prendre du repos. Nous en avons deux actuellement à Bang-Kok, dont l'un va très-souvent au bazar pour quêter du fruit ; quand il a rempli sa trompe, il s'en retourne et partage avec son conducteur le produit de sa quête : l'autre se place à la porte du palais du roi on apporté un grand vase rempli de riz, et une cuiller ; l'éléphant la prend avec sa trompe et donne du riz à tous les talapains qui passent. On ne saurait concevoir jusqu'à quel point l'éléphant porte l'affection pour son maître, si l'on n'en avait des preuves incontestables. Lorsque son conducteur s'endort au milieu des bois, l'éléphant s'approche de lui pour le garder, il chasse les insectes qui pourraient l'incommoder ; s'il dort encore lorsqu'il est déjà nuit, il le place légèrement sur ses dents et l'apporte dans sa cabane. On m'a assuré qu'à l'approche d'un éléphant sauvage, il prend son conducteur qui est assis, sur son cou, le ceint avec sa trompe, le place sous sa gueule et combat avec ses défenses. L'affection qu'il a pour son conducteur le porte à le mettre ainsi en sûreté avant d'attaquer son adversaire.

Dans les voyages, l'éléphant mange peu pendant le jour, mais il emploie toute la nuit à remplir son large estomac ; il se nourrit de foin, de feuilles d'arbres, de grains de riz ; il aime beaucoup les cannes à sucre et surtout les liqueurs spiritueuses ; mais il faut bien se garder de lui en faire boire : il en faut très-peu pour l'enivrer ; dans l'ivresse il ne reconnaît plus de maître. Il dort peu, il se couche un peu par côté, à moins que son conducteur ne l'ait attaché par les deux pieds de derrière à un arbre. L'éléphant aime beaucoup l'eau, il se plaît dans les endroits marécageux, il marche volontiers par un temps pluvieux ; quand il trouve de l'eau, il s'arrose à l'aide de sa trompe ; s'il n'en trouve pas, il en tire du fond de son estomac ; il jette de la terre par-dessus, et s'essuie lui-même avec un bouchon de foin, ou avec une branche d'arbre qui lui sert en même temps d'é mouchoir pour chasser les insectes qui l'incommodent. Il se couche ventre à terre pour recevoir sa charge ou le voyageur qui doit le monter ; il en fait de même lorsqu'il rencontre des bourniers profonds, il se traîne sur le ventre et sur les genoux ; le poids de son corps se trouvant réparti sur une base plus large, il enfonce moins s'il rencontre une rivière, il sonde d'abord avec sa trompe la profondeur de l'eau ; tant qu'il trouve du fond il marche, quand il n'en trouve plus, il plonge et nage entre deux eaux ; il revient ensuite à la surface pour respirer, plonge encore, et ainsi de suite jusqu'à l'autre bord. L'éléphant est la seule monture dont on puisse se servir dans de longs voyages ; au milieu d'un pays marécageux, où l'on ne trouve ni chemin ni sentier, il faut avoir toujours la hache à la main pour s'ouvrir un passage ; l'éléphant aide avec sa trompe et ses pieds, il abat ou il écuise les branches et les arbres de moyenne grosseur. On est obligé de temps en temps de pousser des cris pour se rallier ; le guide jette quelquefois de petites branches d'arbre sur la route qu'il a tenue, afin que ceux qui le suivent ne s'égarer pas ; enfin il y a des endroits si couverts de broussailles qu'on est obligé d'y mettre le feu. Au lieu de selle, on attache sur le dos de l'éléphant un grand panier couvert ; le voyageur se place dedans comme il peut. Il faut avoir soin de se couvrir la tête et

le visage ; sans cette précaution, on courrait risque de la vie, le soleil déchire la peau jusqu'au sang.

L'éléphant est très-fort, il porte sur son dos des pièces de canon, des hommes, etc. ; on peut le faire marcher plus de vingt-quatre heures, quand on a soin de le faire bien manger. J'en montais un que l'on fit marcher pendant plus de cinquante heures ; il n'eut, dans cet espace de temps, que six heures pour manger et se reposer ; j'avais pitié de cette pauvre bête, mais il n'était pas en mon pouvoir de lui procurer du soulagement.

Je suis persuadé que vous lirez avec plaisir ce que je vais vous rapporter de la manière de prendre et de dompter l'éléphant sauvage. Au mois de mars, on lâche dans les bois quelques éléphants femelles ; peu de temps après, on les rappelle avec une corne ; elles reviennent accompagnées d'un nombre considérable d'éléphants sauvages. On introduit les uns et les autres dans un parc environné de hautes palissades, et on ferme la porte sur eux. Des hommes placés sur une terrasse défendue, par devant, par de gros troncs d'arbres, lancent, sur l'éléphant qu'ils veulent prendre, un filet ou lacet, et le saisissent par le pied. Il n'est pas de tortures qu'ils ne lui fassent souffrir quand ils l'ont en leur pouvoir : ils l'élèvent en l'air à l'aide d'une machine, ils le frappent, lui mettent du feu sous le ventre, le font jeûner longtemps ; ils le renversent avec violence, le percent avec un fer aigu, et le forcent enfin, par la violence des tourments à recevoir un maître les éléphants domestiques aident à la manœuvre, ils entourent l'éléphant sauvage, le menacent et le forcent à marcher. C'est à quelque distance de Juthia que l'on prend le plus grand nombre d'éléphants. "

Il est bien difficile de tuer cet animal avec une arme à feu ; la balle s'aplatit sur sa peau : il est cependant quelques parties du corps où il peut être blessé mortellement : tels sont les yeux, le sommet de la tête. Il en est de même du rhinocéros et de la licorne.

S'il est dangereux de rencontrer, dans ces forêts, quelqu'un des animaux dont je viens de parler, le danger est bien plus grand si l'on rencontre le tigre : c'est sans contredit le plus féroce de tous ces animaux ; la rage et la fureur sont peintes dans ses yeux ; il égorge plutôt par plaisir que par besoin ; il ne s'abreuve que de sang : son audace égale sa cruauté ; il attaque l'éléphant avec avantage, il lui déchire la trompe, lui saute sur le dos et finit souvent par en faire sa proie. Quand l'éléphant voit venir le tigre, il met sa trompe dans sa bouche et lui présente ses défenses ; lorsque le tigre prévoit que la force ne lui réussira pas, il a recours à la ruse, Il est ingrat et insensible ; on dirait même que les bons traitements l'irritent au lieu de l'apaiser ; celui qui le soigne est quelquefois la première victime de sa cruauté. Il est doué d'une vitesse et d'une agilité singulières : le tigre ressemble au chat par la forme de son corps et par la manière dont il saisit et déchire sa proie. On distingue à Siam trois espèces de tigre : la plus grande espèce, que les habitants appellent Sua-Crong, est la plus dangereuse. Le tigre sua-crong est de la grosseur d'un veau ; sa peau est vergetée de rouge, de blanc de jaune et de noir. Le tigre de la seconde espèce s'appelle Sua-Dau : il est aussi haut qu'un gros dogue ; il n'ose pas attaquer l'homme en face, il ne peut soutenir son regard ; il attend le moment où il n'est pas aperçu : sa peau est semée de petites touffes noires et jaunes mêlées d'un peu de blanc. La troisième espèce a la peau comme le chat gris, mais il est deux fois plus gros ; il fuit toujours à la vue de l'homme ; il se nourrit de poissons, d'oiseaux, de poules ; il rôde pendant la nuit autour des basses-cours et fait main-basse sur tout ce qu'il rencontre c'est une espèce de renard ; les Siamois l'appellent Sua-Pla. Les tigres grimpent sur les arbres qui sont un peu inclinés ; ils ne peuvent pas monter sur ceux qui sont droits. Croiriez-vous que l'on retrouve encore dans le tigre et l'éléphant un reste de l'empire que Dieu avait donné autrefois à Adam sur tous les animaux ? le tigre, comme je l'ai déjà dit, ne peut point soutenir le regard de l'homme ; et lors même qu'il l'a égorgé, il lui arrache la peau du crâne et la fait tomber sur son visage, pour s'épargner la vue d'un objet si effrayant pour lui. L'éléphant voit de même avec peine un homme placé directement devant lui, même à une certaine distance ; et pour l'obliger à se ranger par côté, il tire de son estomac une gorgée d'eau dont il inonde le curieux indiscret ; quand il est

sur le point de percer un homme avec ses dents, il ferme les yeux, ce qui quelquefois donne à celui-ci la facilité de se sauver.

Il y a beaucoup d'écureuils à Siam ; il y en a un entre autres qui vole, si je puis m'exprimer ainsi, sans avoir des ailes : la peau qu'il a à côté des oreilles peut s'étendre beaucoup, ce qui lui donne la facilité de diminuer la pesanteur de son corps. Il vole en prenant son essor d'un arbre, et se dirige en décrivant une ligne diagonale, vers un autre moins élevé.

Je ne veux point terminer l'article des quadrupèdes, sans vous parler d'une espèce de rat qui est de la grosseur d'un chat ; quand il est apprivoisé on s'en sert dans les maisons pour prendre les rats plus petits que lui et détruire les insectes. Le chat, qui n'a pas la réputation de vivre en fort bonne intelligence avec les rats, ne cherche pas dispute à celui-ci : il le respecte, parce qu'il le craint. Quand nous passâmes à Quéda, le gouverneur fit présent d'un de ces rats à l'ambassadeur siamois ; mais il donna deux éléphants à l'ambassadeur anglais.

A Siam, comme dans les autres parties de l'Inde, les lézards sont très-nombreux. Les plus remarquables sont,

1° le schalin : il a de petites ailes ou membranes qu'il déploie quand il veut courir plus vite ; nous en avons trouvé quelques-uns près de Ligor ;

2° le taquée, il est assez gros, et se tient de préférence dans des lieux habités ; il établit son domicile jusque dans les lits ; il n'est pas dangereux : les Siamois l'enivrent avec du tabac et le mangent ;

3° les hias ; ils habitent les forêts, et sont gris ; ils ont environ trois pieds de long ; j'en ai vu en deçà de Thalong ;

4° les tacoums ; ils ont jusqu'à huit et même dix pieds de longueur ; ils se tiennent dans les déserts, ils ne font point de mal aux hommes : un de nos élèves en rencontra un près de la mer, il y a quelque temps ; mais à peine le lézard l'eut-il aperçu qu'il s'enfonça dans la forêt ;

5° le crocodile ; c'est une espèce de lézard amphibie qui a quel-quefois vingt-deux pieds de long ; sa voracité est proportionnée à la grandeur de sa taille ; il est fort avide de chair humaine si une petite barque rase la rivière, le crocodile appuie fortement sa tête contre le sable, et élevant son dos, il renverse la barque et dévore ceux qui étaient dedans. C'est principalement dans la rivière du Camboge que le crocodile use de ce stratagème. Ce monstre a la gueule garnie de quatre rangs de dents très-aiguës ; lorsqu'il est vieux, quatre de ses dents sortent de sa gueule, comme les défenses du sanglier ; elles ont la forme d'un quart de cercle. Il y a des crocodiles qui ont le dos roussâtre ; il y en a d'autres qui ont le dos d'un brun foncé ; le dessous du ventre est blanc. Je n'ai vu que ceux de la dernière espèce : il y en a beaucoup dans la rivière de Bang-Kok. Il y a aussi quelques requins qui remontent le fleuve à une assez grande distance.

Il y a plusieurs espèces de serpents, dont quelques-uns sont très-venimeux. Tels sont :

1° Ngu-Luam (ngu, en siamois, veut dire serpent). Il atteint quelquefois la grosseur d'une poutre médiocre, il est long à proportion. Sa peau est superbe, elle forme un dessin de différentes couleurs fort diverses. J'en ai vu un qui était encore très-jeune ; cependant il avait déjà neuf pieds sur six pouces de circonférence ; il avalait une poule avec la plus grande facilité. Son père avalait un bœuf. Pour prendre sa proie, il se cache derrière quelques troncs d'arbres ou dans les broussailles, il attache sa queue à un arbre et forme un cercle avec le reste de son corps. Le cerf, le singe et le buffle qui passent par-là sont pris comme au lacet ; le serpent les ceint de plusieurs nœuds et les étouffe ; quelquefois il les applique à l'arbre auquel il est attaché, et les étreint avec tant de violence qu'il brise et concasse tous leurs os ; il les inonde de sa salive et les engloutit ensuite. Son gosier peut se dilater d'une manière extraordinaire. Ce serpent n'a pas de venin. Il rampe difficilement ; si on l'aperçoit à temps, on peut facilement l'éviter en prenant la fuite. Le ngu-luam est probablement celui que Buffon décrit sous le nom de serpent divin.

2° Ngu-Xang, c'est-à-dire serpent éléphant. On l'appelle ainsi, parce que sa queue ressemble à la trompe d'un éléphant ; il est tanné, il est plus court que le serpent ngu-luam, mais

il est aussi gros. Il n'a pas non plus de venin. Pendant l'automne ces deux espèces de serpents viennent jusque dans le Bang-Kok. Nous en primes un l'année dernière dans le jardin.

3° Ngu-Kon-Kop. C'est un serpent de médiocre grosseur, marbré de blanc et de noir ; il a son venin à la tête et à la queue. S'il mord, il y a du remède ; s'il pique avec le dard dont sa queue est armée, il n'y a pas de remède. Celui qui en a été blessé éprouve un étourdissement subit ; il tombe, un froid mortel se répand dans tous ses membres, et il expire à l'instant. J'ai vu un de ces reptiles que nos élèves avaient tué. Ngu-kon-kop signifie serpent qui blesse avec la queue.

4 ° Ngu-Fai, c'est-à-dire, serpent de feu. Ce serpent est probablement de la même espèce que ceux que Dieu envoya dans le désert pour punir les Hébreux. En effet, il est imprégné d'un venin si actif et si brûlant, qu'il consume toutes les plantes qu'il rencontre sur son passage ; si on le touche avec un morceau de bois sec, le bois brûle et prend la couleur du charbon. Il ne produit pas le même effet sur le bois vert. Malheur à celui qui l'approche, il expire à l'instant même qu'il est mordu. Lorsque ce serpent est mort, on peut le toucher impunément.

5 ° Ngu-Sam-Lian, c'est-à-dire trois angles, parce que ce serpent a la forme triangulaire. C'est un serpent venimeux, mais il est plus dangereux la nuit que le jour. Si un homme marche dans l'obscurité, un flambeau à la main, ce reptile s'élance sur lui. Il n'y a d'autres ressources, quand on s'en aperçoit, que de jeter le flambeau loin de soi et de s'enfuir. Le serpent court aussitôt après la flamme. Un domestique de Monseigneur faillit être victime de sa fureur il y a quelques années. Il n'évita le danger qu'en lui abandonnant le feu qu'il tenait à la main.

6° Ngu-Hau ; c'est-à-dire, serpent qui aboie. C'est une vipère, de la grosseur du bras. Sa morsure est mortelle, elle cause des douleurs inexprimables. Ce serpent imite quelquefois le son d'une clochette. Quelquefois il siffle de manière à être entendu de fort loin. Peu s'en fallut, il y a quelques années, que Monseigneur ne fût mordu par une de ces vipères. Elle était placée au chevet de son lit. Le bon Dieu voulut qu'il l'aperçût lorsqu'elle était encore endormie, ce qui lui donna le moyen de la tuer. Il y a une espèce de ces vipères dont la morsure fait tomber en syncope. Le corps de celui qui a été blessé devient vert. Après trois heures le malade meurt, si l'on ne lui donne pas des secours dans la première heure qu'il a été mordu. Un Siamois fut piqué par un de ces serpents à côté de notre jardin ; mais on eut le temps d'appliquer le remède.

7 ° Ngu-Ngon-Kai, c'est-à-dire, serpent à crête de coq. Ce reptile n'est remarquable que par la malignité de son venin, et la crête ou aigrette qu'il a sur la tête. C'est peut-être le régulus dont parle le prophète Isaïe.

8 ° Ngu-Sung-Travan, c'est-à-dire, les rayons du soleil. C'est le plus beau de tous les serpents et un des plus dangereux. Il a une demi-aune de longueur. Il est d'un bleu céleste, tirant un peu sur le violet. Sa peau est couverte d'écailles. Pendant tout le temps que le soleil est sur l'horizon, il brille comme le cristal. Ses écailles dardent continuellement de petites gerbes de lumière qui ressemblent un peu aux rayons du soleil. Il perd sa clarté pendant la nuit, mais la recouvre à la lueur du flambeau ; sa morsure est mortelle. On dit cependant que certaines personnes connaissent un remède efficace quand on l'applique à l'instant même que l'on a été blessé. Ce serpent est l'image du péché ; sous les dehors les plus enchanteurs il recèle un venin mortel. Il est remarquable que celui qui a été mordu par ce reptile, meurt toujours la première fois que le soleil se lève après cet accident. Ainsi, soit qu'on eût été piqué à sept heures du matin, soit qu'on eût été piqué à minuit, on mourrait infailliblement le lendemain au lever du soleil. Ce serpent est assez commun, nous en avons derrière la chapelle du séminaire ; heureusement il n'est pas d'une grande vitesse.

9 ° Ngu-Pling, c'est-à-dire, serpent sangsue. C'est un serpent de la longueur du doigt, il a la forme et la couleur de la sangsue. On ne le trouve guère que dans les marais, où il vit

enseveli dans la fange. Celui qui a le malheur d'être mordu par ce serpent meurt presque à l'instant.

10 ° Ngu-Khiang-Khon, c'est-à-dire, serpent qui s'élanche sur l'homme. On le trouve principalement le long de certaines côtes. Il saute jusque dans les barques qui sont près du rivage ; il s'élanche sur les hommes, s'entortille à leur cou, et les tue avec son venin.

11 ° Ngu-Sing. Ce serpent n'a pas de venin. Quand il aperçoit un homme, il court à lui en tournant sur lui-même comme un cercle. S'il peut l'atteindre, il lui donne un grand coup avec sa queue et continue sa course ; cet accident singulier est arrivé, entre autres, à un de nos Prêtres.

12 ° Ngu-Samelang. C'est un serpent de mer. Il est venimeux ; sa morsure n'est pas douloureuse, mais l'effet n'en est pas moins funeste : celui qui a été mordu éprouve quelque temps après un assoupissement qui le force, pour ainsi dire, à se livrer au sommeil. Malheur à lui s'il cède à ce penchant ! une fois endormi, il ne se réveillera plus. On ne peut sauver le malade qu'en l'empêchant de dormir, fallût-il pour cela employer les moyens les plus violents. Après vingt-quatre heures, il n'y a plus de danger. On reconnaît ce serpent à la manière dont il nage : il monte sur l'eau, et descend au fond en ligne perpendiculaire et avec rapidité. Ce serpent et d'autres aussi sont en grand nombre dans ces mers, principalement dans les détroits et près des côtes. J'en ai vu moi-même, mais je ne sais de quelle espèce ils étaient. Bien des personnes m'ont parlé d'un serpent qui a des ailes ; mais je n'ai pas voulu en faire mention ici, parce qu'aucun de ceux qui m'en ont parlé, ne l'a vu. Si le fait est vrai, le dragon dont les anciens ont donné tant de fois la description n'est donc pas un animal fabuleux ; il me semble que la Bible vengée parle de ce serpent ailé.

Les Birmans sont à Bang-Kok ce que les Psyles étaient autrefois en Egypte. Ils paraissent en public avec des serpents à leurs mains ou entortillés à leur cou : Ils les font battre entre eux, ils se font mordre, ils les mettent dans leur bouche, ils vont les prendre jusque dans leur trou avec leurs mains mêmes. Ils connaissent plusieurs herbes dont le suc arrête l'effet du venin. Il est vrai qu'ils sont quelquefois la victime de leur témérité. Souvent le venin a plus de force que l'herbe n'a de vertu, et le médecin meurt malgré toute sa science. C'est pendant l'inondation qu'on en voit un plus grand nombre ; il y en a qui montent sur les arbres. C'est un spectacle affreux que la vue d'un arbre hérissé de serpents. Cela arrive rarement, parce qu'il y a presque toujours des endroits qui ne sont pas inondés. On m'a rapporté bien d'autres faits touchant les serpents, mais ils ne m'ont pas paru suffisamment prouvés, c'est pour cela que je n'en parle pas. Ces faits peuvent être vrais, mais ils ne sont pas certains. Les Birmans et quelques Siamois mangent les serpents ; pour les rendre gros et plus gras, ils mettent du limon dans le trou où se trouve le reptile. Le serpent n'aime pas l'odeur du limon, il se retire autant qu'il peut au fond de la caverne, il se rétrécit, mais il gagne en grosseur ce qu'il perd en longueur. Après quelques jours ils ouvrent la caverne, et tuent le serpent.

Je placerai ici tout ce qu'il y a de plus remarquable parmi les insectes venimeux ou non venimeux.

On distingue dans toute cette partie de l'Inde deux espèces de scorpions, les noirs et les jaunes. Les scorpions noirs sont absolument comme ceux que vous avez en France ; ils parviennent quelquefois à la longueur de quatre à cinq pouces. Alors leur piqûre est incurable, le malade meurt dans les vingt-quatre heures, au milieu des plus cruelles douleurs. Les scorpions jaunes sont longs ; ils ont plusieurs pattes ; ils ont depuis quatre jusqu'à dix pouces de longueur, les plus gros sont dans les forêts près des montagnes. Leur piqûre produit le même effet que celle des scorpions noirs ; si elle n'est pas mortelle, la douleur cesse au bout de vingt-quatre heures.

Il y a aussi trois espèces de sangsues,

1 ° celles de mer. Elles sont de la grosseur de la jambe. Les Siamois les mangent. Ils disent que c'est un mets délicieux. On en vend tous les jours au bazar de Bang-Kok. La deuxième espèce est la sangsue d'eau douce. Elle ne diffère de la vôtre que parce qu'elle est

quelquefois de la grosseur de trois doigts, et qu'elle a jusqu'à un pied de long. La dernière espèce vit dans la terre, elle n'a pas besoin d'eau ; elle est petite.

Parmi les insectes qui n'ont pas de venin, on peut remarquer, 1° l'abeille ; il y en a de quatre espèces : la grande espèce est semblable au frelon. La deuxième espèce ne diffère en rien de l'abeille commune ; elle est très-répan due, on ne se donne pas la peine de l'élever ; elle place ses rayons dans les creux de vieux arbres, quelquefois elle les suspend aux branches ; son miel est excellent. La troisième espèce est un peu plus grosse qu'un moucheron ; à Pinang, on recueille son miel pour en faire du vinaigre. La plus petite espèce ressemble à un petit moucheron ; le miel qu'elle produit est en si petite quantité qu'on ne se donne pas la peine de le recueillir.

2° L'inghoi. C'est un petit papillon luisant. Les inghois ressemblent à de petites étoiles volantes répandues en grand nombre au milieu des bois ; ils produisent un effet charmant par une nuit obscure. On dirait qu'il jaillit de chaque branche d'arbre des étincelles électriques.

3° Les moustiques. Elles sont très-communes à Bang-Kok et fort incommodes, leur piqûre cause une démangeaison très-cuisante. C'est vers la fin de la saison des pluies qu'elles sont en plus grande quantité. On ne peut guère s'en préserver qu'en se plongeant dans une épaisse fumée.

4° La fourmi. A Siam aucun insecte n'est aussi incommode, aussi multiplié et aussi diversifié que la fourmi. Il y a des fourmis blanches, il y en a de noires, de rouges, de grises ; les unes volent, les autres rampent. Il y en a de petites, de médiocres, quelques-unes sont de la grosseur du pouce. Elles se trouvent partout, sur la terre, sur les arbres ; on les mange, on les boit ; elles sont avec nous dans notre chambre. Elles nous accompagnent partout, même à l'autel ; elles gâtent tous les comestibles, percent le bois, dévorent les livres. On place les bibliothèques dans l'eau, pour les préserver de leur voracité ; encore faut-il avoir soin que le vase qui contient l'eau soit fort large ; sans cette précaution, on ne conserverait pas les livres longtemps. Elles se forment en peloton, et à l'aide de cette espèce de pont, elles parviennent à l'autre bord. Les Talapoins construisent leurs bibliothèques au milieu d'un étang ; ils sont obligés de mettre à la voile pour aller étudier.

Je n'ai vu à Siam aucun arbre connu en Europe. J'en excepte l'oranger et le grenadier. Je ne vous parlerai que de ceux dont vous savez le nom.

1° Le palmier. On en distingue plusieurs espèces, telles que le dattier, le cocotier le sagou, l'aréquier et celui que les Siamois appellent Ton-Tan. Tous ces arbres ont cela de commun que leur tige est nue, droite, haute et fort élastique, elle est surmontée d'un superbe panache composé de plusieurs feuilles ou branches qui retombent en demi-cercle, comme les plumes d'un chapeau, dont elles ont la forme. Le dattier ou le palmier proprement dit produit une grappe oblongue qui renferme les dattes ; elles sont pâteuses, jaunes et quelquefois noirâtres. Ce fruit est délicieux, il a un goût sucré, mais il est chaud.

2° Le cocotier (il paraît démontré qu'il y a des cocotiers dans le fond de la mer sur les côtes de Siam) : la hauteur moyenne de cet arbre est de quarante-cinq pieds ; j'en ai vu cependant qui avaient près de cent pieds, en y comprenant les feuilles qui ont depuis douze jusqu'à vingt pieds de longueur sur trois et demi de largeur ; son fruit a la forme d'une noix, il est deux fois plus gros que la tête d'un homme ; il contient une eau légèrement sucrée et très-fraîche. La paroi intérieure de la noix est couverte d'une substance blanche, dure et peu saine ; elle a un peu le goût de l'amande ; on en exprime une liqueur qui a la couleur et le goût du lait ; on en fait aussi de l'huile la noix est enveloppée dans une écorce épaisse et élastique qui ressemble à la filasse ; lorsque le fruit est mûr, quelle que soit la hauteur de l'arbre, la coque ne se casse jamais en tombant. Le cocotier a presque toujours des fruits et des fleurs en même temps ; il y a des cocotiers qui produisent une noix qui est à peine de la grosseur du pouce ; mais il y en a d'autres dont le fruit est de la grosseur d'un boisseau.

3° Le sagou. On ne mange pas le fruit de cet arbre, mais le bois ; on coupe le tronc en petits morceaux on le fait bouillir et on forme de sa substance de petits grains que vous appelez sagou.

4 ° L'aréquier produit un fruit semblable à une grosse noix, il n'est bon qu'à être mâché par les Indiens.

5° Le ton-tan n'a rien de remarquable ; c'est sur les feuilles de cet arbre que les Talapoins écrivent leurs livres de religion,

6° Le tamarin : c'est un arbre touffu ; il est aussi haut qu'un grand orme ; ses feuilles sont d'un vert noir, de la longueur et de la largeur du doigt ; elles sont découpées comme celles de la sensitive ; ses fleurs sont petites, d'un jaune clair ; son fruit a la forme d'une grosse gousse de pois ; cette gousse renferme de petites baies couvertes d'une espèce de pâte jaune, gluante et acide ; on en fait des confitures fort saines et qui ont le goût du raisiné.

7° Le muscadier sa feuille est à peu près comme celle du cerisier, mais elle est plus pâle, plus épaisse et moins pointue ; ses branches, au nombre de quatre à cinq, poussent à égale distance du tronc et forment un cercle ; au-dessus des premières branches il se forme un nouveau cercle, et ainsi de suite jusqu'au nombre de cinq à six étages qui vont toujours diminuant en grandeur ; son fruit ressemble à une petite pêche verte ; la noix muscade est au milieu de la pulpe.

8 ° Le giroflier les Indiens vous envoient l'embryon de sa fleur après que les feuilles sont tombées ; c'est ce que vous appelez clou de girofle.

9 ° Le cacaoyer sa feuille est d'un vert pâle, et unie ; elle forme un losange de deux pouces de long sur cinq quarts de pouce de large. Il produit une gousse de la longueur du doigt, ayant la forme de deux cônes réunis par leur base. Cette gousse contient des baies jaunes, plates, semblables à un gros haricot. L'amande dont on fait le chocolat est renfermée dans cette baie. Le fruit est attaché immédiatement au tronc et aux grosses branches ; cet arbre a une forme pyramidale, le tronc est d'une couleur blanchâtre,

10° Le cafier : sa feuille est assez semblable à celle du laurier ordinaire, mais elle est moins épaisse ; sa fleur est petite, blanche et d'une odeur suave ; il produit un petit fruit vert qui devient rouge lorsqu'il mûrit. Ce fruit ou cette substance charnue contient deux petites fèves, c'est-à-dire, le café.

11° Le thé. C'est un arbuste de sept à huit pieds de hauteur, son tronc est entièrement couvert ; il a la forme d'un cône posé sur sa base, il ressemble au prunellier par la forme de ses feuilles et par les pointes dont il est hérissé ; sa fleur est blanche et odoriférante, elle a un peu de rapport avec celle du pommier ; il produit une baie un peu plus grosse qu'un pois ; on cueille les feuilles, on les fait rissoler, c'est ce que vous appelez le thé.

12 ° Le cannellier : il est semblable au laurier sauce ; la cannelle n'est autre chose que la seconde écorce de cet arbuste ; il n'y a point que je sache de cannellier dans le royaume de Siam, mais j'ai pensé que vous seriez bien aise de le connaître.

13 ° Le poivrier : c'est une espèce de lierre que l'on soutient avec des échelas ; il produit une grappe de la longueur du doigt, les grains sont attachés à cette grappe, ces petits grains ne sont autre chose que le poivre ; le poivre blanc est celui qui a été écosé ; le noir n'a pas été écosé.

14 ° La vigne : on trouve à Bang-Kok et aux environs une espèce de vigne sauvage ; le cep et les sarments sont hérissés d'une sorte de poil violet ; les feuilles sont un peu rudes au toucher ; le raisin qu'elle produit ne parvient jamais à une parfaite maturité ; il est acerbe ; on peut cependant en faire du vin, si on le fait fermenter avec du sucre ; de ce mélange il résulte une liqueur qui a le goût du vin de Chypre. Il y a certains endroits où il n'est pas nécessaire de mêler du sucre avec le moût : le raisin donne un vin passablement bon, et qui peut être conservé au moins dix ans ; Monseigneur en a fait l'expérience. Les Siamois négligent la culture de cette vigne, qui produirait de bon raisin si elle était soignée et plantée dans une exposition favorable.

On ne peut pas la multiplier par bouture, le sarment se dessèche aussitôt qu'il est coupé ; mais on peut semer des pépins ; le cep qui en provient donne du fruit au bout de trois ans. Cette vigne produit partout un grand nombre de grappes ; mais il y a des endroits où sa fécondité tient du prodige. Il y a une île près d'une de nos chrétientés (je me sers de ce mot, parce que je n'en trouve pas de plus propre pour exprimer une réunion de chrétiens qui forment comme une paroisse), qui abonde en ceps de vigne sauvage. Quelques-uns de ces ceps portent jusqu'à trente grappes, dont une seule donne quelquefois douze, quinze et même dix-huit bouteilles de vin ; le grain est un peu moins gros qu'une prune ; le pépin est aussi large que la fève du cafier, mais il a moins d'épaisseur ; un seul homme peut difficilement porter une grappe à quelque distance ; je tiens tous ces détails de Monseigneur lui-même. Il m'en a parlé plusieurs fois, il a vu le fruit, moi j'ai vu les pépins, M. de Vaussel, le naturaliste, en a porté en France ; après cela peut-on être surpris de ce que l'Esprit-Saint nous rapporte touchant la fertilité de la Palestine ?

15 ° Le cotonnier : ses branches et ses feuilles qui sont en petit nombre ressemblent à celles du lilas ; il produit une petite fleur blanche qui a la forme d'une clochette ; le coton et la graine sont renfermés dans une enveloppe membraneuse de la grosseur du pouce ; elle s'ouvre d'elle-même quand le coton est mûr ; pour séparer les graines du coton, on se sert d'une petite machine composée de deux cylindres placés horizontalement ; on les fait tourner l'un sur l'autre au moyen d'une manivelle, le coton tombe d'un côté et les graines de l'autre ; on bat ensuite le coton avec une verge pour le bien mêler ; on emploie aussi pour cela la corde d'un arc c'est ce que vous appelez le coton en rame. Il y a une autre espèce de cotonnier ; mais le coton qu'il produit est trop court pour en faire de la toile. 16° Le cassier : c'est un arbre qui est tout à fait semblable à l'acacia ; mais il n'a point d'épines ; sa fleur est petite, jaune, odoriférante. Vous savez sans doute que son fruit est de la grosseur du doigt et long d'un pied ; il y en a qui est beaucoup plus gros, il est noir ; on l'emploie en médecine. Les orangers sont très-communs, il y en a une espèce qui produit des oranges aussi grosses qu'un melon ; les Français l'appellent pamplemousse.

Quelques-uns des arbres dont je vous ai parlé ne se trouvent qu'à Pinang ; mais comme cette île fait partie de notre mission, et qu'elle a été démembrée du royaume de Siam j'ai cru ne devoir faire aucune distinction. On trouve dans les forêts de Siam un arbre dont le bois est odoriférant ; il est fort recherché par les personnes constituées en dignité ; c'est, si je ne me trompe, l'arbre que les Européens appellent bois d'Aigle. Il y a une autre espèce d'arbre odoriférant qui est très-cher ; les Siamois l'appellent Calam-Pae : on n'en trouve que dans une forêt qui appartient au roi de Cochinchine. Ce prince la fait garder soigneusement ; il n'y a guère que les rois et les grands mandarins qui puissent s'en procurer. On attribue à cet arbre plusieurs qualités merveilleuses ; il y en a une, entre autres, qui paraît trop extraordinaire pour être vraie ; vous ne trouverez pas mauvais sans doute que je la passe sous silence.

Les arbres fruitiers sont en plus grand nombre qu'en Europe, les espèces sont plus multipliées ; mais les fruits qu'ils portent, à l'exception de quatre ou cinq espèces, sont inférieurs en bonté aux nôtres. En général, ils ont un goût acerbe ou insipide. Quelques-uns exhalent une odeur fétide ; mais on a l'avantage d'avoir des fruits frais tous les jours.

Parmi les plantes qui méritent quelque attention sont,

1 ° le bananier ou figuier de l'Inde ses feuilles ont environ huit pieds de long sur près de deux pieds de large ; son fruit est oblong, un peu recourbé ; il a le goût de la figue ; ce fruit est sain, mais il est froid.

2° La canne à sucre. Cette plante ressemble au roseau mais ses nœuds ou anneaux sont plus rapprochés ; elle est de couleur blanchâtre ou violette ; elle a le goût et la consistance de la tige du maïs à quelque chose près. La manière dont les Siamois font le sucre est très-simple. Ils placent perpendiculairement deux grands arbres qui s'engrènent réciproquement ; à l'un de ces deux arbres on encastre horizontalement un autre arbre au moyen duquel on fait tourner toute la machine. On place les cannes entre ces deux arbres, l'eau qui en découle tombe dans

un pressoir, de là on la met dans une chaudière, après que l'eau a bouilli quelque temps le sucre est entièrement formé.

3° Le béthel. Cette plante dont on fait un si grand usage dans les Indes, est une espèce de lierre d'un vert pâle. Les Indiens en mâchent continuellement la feuille, après l'avoir enduite d'une légère couche de chaux. (Les Indiens mangent la chaux et mettent du sucre dans le mortier.) Ils ajoutent assez souvent un morceau d'arec et une pincée de tabac à fumer. Rien de plus dégoûtant que de voir ces peuples ruminant sans interruption. Il découle de leur bouche une salive couleur de sang qui fait bondir le cœur, mais il faut bien se donner de garde de le faire paraître. Cette étrange composition ronge la langue et noircit les dents. On voit tous les matins à Bang-Kok de petites barques remplies de chaux et de béthel ; les poissardes siamoises invitent les passants à acheter cette marchandise, à peu près comme, dans certaines villes de France, les limonadiers ambulants invitent les voyageurs à se rafraîchir ; pour les y engager plus efficacement, elles leur donnent elles-mêmes l'exemple.

4° Le borapet. Cette plante croît dans les airs, si je puis ainsi parler. Elle reste suspendue aux arbres sans y adhérer et sans les embrasser étroitement comme le lierre et les autres plantes de cette nature. Ses racines sont ordinairement élevées de terre à la hauteur de quatre pieds, J'en ai vu de plusieurs espèces. Je ne crois pas qu'il y en ait en Europe. Les Siamois attribuent à cette herbe une grande vertu.

Les plantes potagères et les légumes connus en Europe ne prospèrent pas sous la zone torride. La tige de l'ognon est comme un fil. Le chou-fleur est de la grosseur d'une pomme. On trouve de petits melons blancs dont la peau est lisse, ils sont assez bons. Du reste, ces peuples ne manquent pas d'autres légumes qui vous sont entièrement inconnus. Ils en ont un, entre autres, dont les fleurs sont au sommet de la tige et la graine est cachée sous terre.

Les Siamois n'ont d'autres plantes céréales que le riz. Ils le sèment à sillons dans de petits champs carrés et fermés par une digue. On y introduit l'eau qui doit y séjourner jusqu'à la moisson ; si l'eau manque pendant quelque temps, la plante périt, ou ne produit pas. A l'époque de l'inondation, les champs qui sont à côté de Bang-Kok sont entièrement inondés pendant un assez long espace de temps ; mais le riz s'élève toujours au-dessus de l'eau, il suit la crue de la rivière ; si l'eau croît subitement d'un mètre, le riz croît d'autant dans l'espace de douze heures. Le riz a beaucoup de rapport avec l'avoine soit par la couleur, soit par la forme de ses feuilles et de son épi. Pour séparer le grain de la balle, on place l'épi dans un mortier et on le bat à coups redoublés avec un gros pilon de bois. Le riz est la nourriture ordinaire des hommes et des animaux. Rien de plus simple que la manière dont les Indiens le préparent. Ils mettent le riz avec un peu d'eau dans un vase de fer ou de terre, ils placent la marmite sur le feu ; dès que le grain est un peu gonflé ils le retirent et le mangent aussitôt sans autre assaisonnement. Le riz ainsi préparé n'est ni bon, ni mauvais, il n'a aucun goût. Il y a plusieurs espèces de riz. Il y en a de blanc, il y en a de noir, il y en a que l'on sème et que l'on récolte en trois mois.

On trouve encore à Siam une espèce de millet qui est assez bon. Les Siamois cultivent aussi le maïs ou blé de Turquie ; mais ils n'en retirent aucune utilité ; ils font tout simplement griller le grain lorsqu'il est encore en épi, et le mangent en guise de pain. Le blé ne prospère pas ; si l'on en sème, les fourmis en mangent une partie et les charançons rongent le reste. Monseigneur a essayé d'en faire semer au milieu d'une mare d'eau des atteintes de cet insecte vorace ; pour le mettre hors mais il n'a pas été plus heureux ; un litre a produit cinq épis, en sorte ; qu'il a fallu y renoncer. Il n'y a que le riz que ces insectes épargnent.

Les Siamois d'une condition médiocre ne font pas grand cas des fleurs ; mais les grands propriétaires, les mandarins et les princes en décorent les galeries qui sont devant leurs maisons. Les espèces sont en petit nombre ; peu de plantes produisent des fleurs d'une agréable odeur ; plusieurs sont inodores ; mais en compensation un grand nombre d'arbres,

principalement ceux qui produisent les épiceries, exhalent un parfum que l'on respire quelquefois en mer à la distance de plus d'une lieue.

Après vous avoir parlé de tant d'arbres et de plantes utiles, il est bien juste que je vous dise un mot de celles qui sont nuisibles. Ne perdez pas patience l'article ne sera pas long ; je ne parlerai que de deux plantes vénéneuses.

1° Le Mai-Sac : c'est un arbre dont les feuilles empoisonnent l'eau de tous les ruisseaux où elles tombent. Il faut donc se donner de garde de se rafraîchir indistinctement à toutes les sources que l'on trouve. Quant aux rivières, le volume d'eau qu'elles contiennent et qui se renouvelle continuellement rend nul l'effet du poison.

2° Le Rangtang : c'est une herbe vénéneuse que l'on trouve dans les forêts de Siam principalement dans la partie occidentale ; sa feuille est un peu plus grande que celle de la vigne ; elle est bordée d'une lisière rouge couleur de feu : c'est dans cette espèce de bordure que réside le venin ; si on la touche, on ressent à l'instant une cuisson insupportable. Le premier mouvement est d'aller se jeter dans l'eau pour éteindre le feu dévorant dont on est consumé ; mais au lieu du soulagement qu'on en attendait, on y trouve la mort. Il n'y a d'autre remède pour guérir le malade que de le placer sur une claie et de faire du feu par-dessous. Quand on a coupé cette bande rouge, on mange sans danger l'intérieur de la feuille. Lorsque les éléphants aperçoivent cette plante, ils l'arrachent avec beaucoup de précaution et la jettent bien loin d'eux ; ils savent qu'il y va de leur vie. Le roi fait exposer publiquement quelques-unes de ces feuilles à Bang-Kok, afin que tout le monde puisse les connaître et éviter le danger. Un de nos prêtres a vu cette plante.

Nous avons un arbre, dans notre jardin, appelé Mai-Tourang ; il porte un fruit qui produit un effet singulier ; si l'on exprime quelques gouttes du suc qu'il contient sur la peau, on est obligé de se gratter plusieurs jours de suite sans interruption ; l'eau ne fait qu'augmenter la démangeaison ; il n'y a que la boue appliquée sur l'endroit où l'on éprouve cette cuisson, qui puisse apporter quelque soulagement.

Siam est un pays très-fertile, mais mal peuplé et encore plus mal cultivé il y a dix fois moins d'habitants qu'en France, sur une égale étendue de territoire. S'il faut juger de la population par le nombre des personnes nées dans l'espace de dix ans, comparé avec le nombre des personnes mortes dans le même espace de temps, comparaison que j'ai faite moi-même dans une de nos chrétientés, il paraît qu'elle diminue d'un neuvième toutes les années ainsi dans moins d'un siècle Siam ne serait plus qu'un désert, si la multitude d'étrangers que le commerce y attire, et dont un bon nombre fixe son domicile dans le pays ne comblait le déficit. En effet, il y a peut-être autant de Chinois que de vrais Siamois. Les principales causes de cette effrayante diminution de population, sont : 1° la polygamie ; les riches particuliers ont plusieurs femmes ; le dernier roi en avait mille ; 2° la multitude des Talapoins ; on peut porter le nombre de ces célibataires volontaires à la quatrième partie des hommes qui habitent Bang-Kok et la banlieue ; 3° la malpropreté des habitants ; ils construisent leurs maisons sur un tas de boue ; ils vivent au milieu des cochons, dont les ordures accumulées exhalent une odeur infecte : ils ne savent ni construire de nouveaux canaux pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales, ni dégager ceux qui existent déjà de cette quantité de boue, de feuilles et d'herbes qui s'y entassent insensiblement. Un Européen est choqué d'une pareille négligence, eux seuls ne s'en aperçoivent pas ; ils sont étonnés des observations qu'on leur fait sur les dangers de cette excessive malpropreté. En général, les peuples de l'Asie méridionale ne sont guère propres, s'il est permis d'en juger par les individus que j'ai vus. Cette négligence, jointe à l'influence du climat et aux aliments malsains dont les Siamois font grand usage, procure un grand nombre de maladies, telles que le choléra-morbus, la dysenterie, les fièvres pernicieuses, les fièvres intermittentes, les dartres, les ulcères, la colique et tant d'autres qu'il serait trop long de rapporter. Je n'entends jamais parler que de morts et de malades. Les Siamois sont surtout sujets à une sorte de maladie qu'ils appellent être pris du vent. On voit des personnes qui, paraissant

jouir d'une santé parfaite, tombent tout à coup en syncope ; on a bien de la peine à les faire revenir ; si le malade ne meurt pas dans les vingt-quatre heures, il est bientôt rétabli. J'ai été appelé plusieurs fois, pendant la nuit, pour donner l'Extrême-Onction à des personnes atteintes de cette singulière maladie : le lendemain matin, je les trouvais assises à côté d'un grand plat de riz et de viande, mangeant de bon appétit.

C'est à toutes ces causes réunies que l'on peut attribuer la faiblesse de leur tempérament ; ils ont beaucoup moins de forces que les Européens ; le moindre exercice les fatigue : les autres Indiens ne sont guère plus robustes que les Siamois. Les médecins chinois savent reconnaître un Européen entre cent Asiatiques, au seul mouvement de l'artère ; ils n'ont besoin que de lui tâter le pouls.

Quelque fertile que soit le royaume de Siam les habitants n'en sont pas plus riches ; tout le numéraire et tout le commerce est entre les mains du roi, des princes des mandarins et des Chinois ; car dans ce pays-ci la noblesse ne déroge pas en faisant le commerce : le roi et les princes ont leurs vaisseaux, leurs magasins, leurs marchandises ; quelques-uns même ont le droit de faire le monopole. Les principaux objets d'exportation sont l'or en feuilles, le sucre, le sel le coton en rame, quelques soieries, l'indigo, le poivre en petite quantité, le riz les dents d'éléphants, de rhinocéros et de licorne, les bois de teinture ; ils ont une espèce de bois qui donne un beau rouge amaranthe.

Les objets d'importation sont les toiles de coton teintes, des vases de porcelaine et de faïence, la quincaillerie, quelques armes à feu ; mais il ne faut pas que ces différents objets soient trop précieux ; ils ne trouveraient pas d'acheteurs. Il n'y a que la monnaie d'argent qui ait cours à Siam : les pièces de monnaie du pays sont presque rondes, elles ont la forme d'un bouton ; les plus fortes ne valent que trois francs on en donne deux pour une piastre. Cet argent est pur, quand il n'a pas passé par la main des faux monnayeurs. Pour les choses de peu de valeur les Siamois donnent en échange de petits coquillages. Les vivres sont ici à un prix fort modique ; mais rien n'est à si bon marché que les bœufs : on en donne quelquefois un pour un franc ; ils ont un peu renchéri depuis quelque temps, à cause du grand nombre de vaisseaux qui sont venus à Bang-Kok.

Il est temps que je vous parle des Siamois, après avoir tant parlé de Siam : les habitants de ce pays ne s'appellent pas Siamois, mais Thaï, c'est-à-dire, peuple libre par excellence. S'il fut jamais de nom mal appliqué, c'est celui-là tous les Siamois naissent et meurent esclaves du prince et des grands mandarins ; après avoir travaillé tout le jour à des ouvrages publics, ils reçoivent un peu de mauvais riz et quelquefois des coups de bâton ; mais enfin ils sont contents de leur sort, ils trouvent que tout est parfait chez eux.

L'origine de ces peuples n'est pas bien difficile à connaître selon une tradition généralement répandue parmi eux, les Siamois descendent d'une colonie de Birmans qui allèrent s'établir à Ligor ; de Ligor ces nouveaux colons se répandirent le long de la mer en remontant vers le nord, et fondèrent Juthia, ancienne capitale du royaume de Siam. En effet, le physique, la religion, les mœurs et le costume, à quelque chose près, sont les mêmes chez les Birmans et chez les Siamois ; mais la langue est différente. Quoique ces deux peuples aient une origine commune ils n'en sont pas plus liés d'amitié ; il existe entre eux une grande antipathie. Les Birmans ont souvent ravagé les terres des Siamois dans le siècle dernier, ils ont emmené en captivité le roi et toute sa famille. Nos chrétiens souffrent beaucoup de toutes ces guerres et de toutes ces révolutions dans ces temps malheureux les Missionnaires sont leur seule ressource et leur unique consolation ; ils doivent réunir ceux qui ont fui au milieu des bois, et les conduire en un lieu sûr : il faut racheter les esclaves et souvent se racheter soi-même, procurer du riz à tous lors même qu'on n'en a pas pour soi et qu'on est privé de tout secours et de toute ressource de la part des hommes ; c'est dans ces circonstances malheureuses que se vérifie cet oracle de Jésus-Christ : Si le Père céleste nourrit les petits oiseaux, à plus forte raison vous nourrira-t-il vous-mêmes. Je pourrais vous citer des faits qui prouvent combien la divine providence prend

soin de ceux qui sont à Dieu ; mais ce n'est point à un Prêtre, et à un Prêtre tel que vous, qu'il faut fournir des preuves de la bonté de Dieu à l'égard des hommes. & Avant de parler des mœurs et des usages des Siamois, j'ai jugé convenable de vous donner une idée de leur religion ; mais je dois vous exhorter d'avance à avoir du courage ; car il faut en avoir pour soutenir la lecture de toutes les absurdités et de toutes les extravagances que je vais décrire.

Les Talapoins, qui sont comme les prêtres et les docteurs de la religion, ne sont pas d'accord sur bien des points ; le plus grand nombre d'entre eux ne sait plus lire les anciens livres de religion, en sorte que chacun s'arroge le droit d'ajouter, de retrancher certains articles ; ils forgent des fables qu'ils débitent en public ; ils exigent qu'on les croie sur leur parole ; mais ils trouvent des contradicteurs parmi leurs confrères, ce qui excite parmi eux des disputes et même des rixes : cela fait rire les assistants à leurs dépens. Ils n'en conservent pas moins leur autorité et leur empire non-seulement sur le peuple, mais encore sur les princes. Je me bornerai donc à vous rapporter les articles de leur croyance qui sont généralement admis par les Siamois ; je vous donnerai d'abord un sommaire de leur doctrine, j'expliquerai ensuite chaque article en particulier

1 ° Il y a plusieurs dieux ; leur multitude est innombrable ; plusieurs sont mariés ; ils ont des enfants ; les autres ne sont pas mariés. Les idoles sont les images de la divinité ; les chrétiens appellent pagodes et les idoles et les temples qui les renferment.

2° Il y en a un parmi eux qui est éternel et qui existe nécessairement ; mais il n'est pas le plus grand des dieux ; un autre qu'ils appellent Phra-Phu-Thi-Chau, a plus de pouvoir, quoiqu'il ait été créé ; le premier s'appelle Phra-Hin.

3° Le ciel et la terre sont éternels ; ils existent nécessairement, et cependant Phra-Phu-Thi-Chau qui n'est pas éternel, qui a été créé, qui est né et mort sur la terre, a créé le ciel et la terre.

4 ° Il y a des anges ; ils sont incréés.

5 ° Tous les hommes tirent leur origine d'un seul homme et d'une seule femme.

6° L'âme est immortelle (ils n'ont aucune idée de la spiritualité).

7 ° Il y a un ciel et un enfer ; le ciel est au-dessus de nos têtes ; l'enfer est sous nos pieds ; il y a du feu, mais il n'est pas éternel.

8° Il y a des démons, mais on ne sait pas d'où ils viennent ; ces démons ont un chef qui est dans le fond de l'enfer, les autres sont ses satellites ; il y en a qui sont sur la terre : ils tourmentent les réprouvés.

9° Il y a un Dieu qui écrit les actions des hommes, bonnes ou autres ; il s'appelle Phra-Phum.

10 ° Les âmes des morts subissent, un jugement particulier.

11 ° Les hommes pourront facilement éviter l'enfer il n'en sera pas ainsi des femmes ; elles ne pourront surmonter cette difficulté qu'en faisant de grandes aumônes aux Talapoins. Il faut convenir que si leur salut dépend de cette condition, elles seront toutes sauvées.

12 ° Tous les animaux sont nos frères ; ils ont été hommes, et ils le redeviendront encore les arbres sont animés.

13 ° Il y a eu jadis un déluge à Siam ; le dieu Phra-Phu-Thi-Chau a placé l'arc-en-ciel dans les nuées, pour rassurer les hommes contre la crainte d'un nouveau déluge.

14 ° Il y aura une résurrection générale : ce monde finira ; Phra-Sian, qui est déjà venu, descendra une seconde fois sur la terre ; il rendra les hommes éternellement heureux. (Phra veut dire Dieu ; ainsi Phra-Sian, le dieu Sian ou le Messie.)

La morale des Siamois se réduit à ces deux points-ci : Faites l'aumône aux Talapoins ; ne tuez aucun animal : Plus un homme mange, plus il a de mérite devant Dieu.

Je ne vous parle pas de toutes les abominations qu'ils racontent de leurs dieux : je ne les connais pas moi-même ; je sais seulement qu'un honnête homme ne peut écouter toutes ces histoires licencieuses sans éprouver un vif sentiment d'indignation, et sans imposer silence à

l'impudent narrateur ; telle est cependant la matière des discours que les Talapoins font sur les places publiques à un nombreux auditoire, composé de personnes de tout âge et de tout sexe. C'est absolument le même fonds de religion que chez les Grecs et les Romains ; c'est le même code d'immoralité dans tous les temps et dans tous les lieux, Le démon est toujours semblable à lui-même : mais venons aux détails.

De toute éternité il a existé un dieu qui s'appelle Phra-Hin ; ce dieu avait une poule ; il lui prit un jour envie d'essayer sa puissance : il ramassa une partie des ordures que sa poule avait faites, en forma deux petites poupées qu'il anima : c'est de ce premier homme et de cette première femme que le genre humain tire son origine. [Le déluge arriva peu de temps après. Les anges qui existent de toute éternité se chargèrent de gouverner le ciel et la terre : ils ne sont point dieux ; ils ont une nature plus parfaite et ont beaucoup plus de pouvoir que les hommes ; ils gouvernent tout, et il ne paraît pas que personne leur ait confié cette administration. Le ciel est divisé en douze étages, de forme concave ; ces douze cieus sont soutenus par une haute montagne qui s'appelle Khau-Soumeng ; les anges sont distribués dans ces douze cieus ; les uns sont blancs, les autres rouges ; il y en a aussi de verts ; je ne crois pas qu'il y en ait d'une autre couleur : ils sont en général d'une taille colossale. Les corbeaux et les vautours sont des anges, parce qu'ils mangent de la chair humaine ; d'autres prétendent que tous les anges sont blancs et fort beaux choisissez entre ces deux opinions. Il y a au milieu du ciel un grand bassin ; les anges vont s'y baigner : quand ils sont en trop grand nombre, le bassin ne peut plus contenir l'eau, elle se répand par les bords et produit la pluie. Les éclairs ont deux causes la première cause est une vieille femme qui, pour se moquer de nous, agite un miroir dans les airs ; les anges sont la seconde cause : quelquefois ils tirent du feu avec leur briquet ; le feu qui en jaillit cause l'éclair. Le tonnerre est produit par un horrible géant qui s'est logé dans le firmament ; il a des dents semblables aux défenses d'un sanglier ; quand il gronde sa femme, il le fait d'un ton si haut qu'il fait trembler la terre, ce n'est là que le tonnerre ; mais il ne se contente pas toujours de gronder, il la poursuit quelquefois la hache à la main ; si, dans l'accès de sa fureur, il laisse tomber sa hache, elle produit la foudre.

Phra-Athit et Phra-Chan : c'est le soleil et la lune. Ces deux dieux ont été des hommes ; ils étaient frères ; pendant qu'ils étaient sur la terre, ils faisaient l'aumône aux Talapoins l'aîné leur donnait tous les jours une grande somme en or ; le second leur donnait de l'argent : ils avaient un frère cadet qui faisait aussi l'aumône aux Talapoins, mais il ne leur donnait que du riz dans un vase fort noir. Après leur mort, ils sont devenus dieux ; le premier est le soleil, le second est la lune ; le troisième n'a pas été aussi heureux ; en punition de son avarice, il a été métamorphosé en un monstre excessivement noir ; il n'a que des bras, des ongles et des oreilles ; il s'appelle Phra-Rahu. Ce châtement ne l'a pas rendu meilleur ; jaloux du bonheur de ses frères, il cherche depuis longtemps l'occasion de les tuer ; il leur livre de fréquents combats telle est la cause des éclipses. Les Siamois, qui ne sont pas bien aises de voir dévorer leur soleil et leur lune, font un vacarme épouvantable pour faire lâcher prise à Phra-Rahu. Pendant tout le temps que dure l'éclipse, on n'entend que cris et que hurlements ; on bat la caisse ; on frappe à coups redoublés sur de grands bassins de bronze ; on tire des coups de fusil ; le roi fait tirer le canon de la forteresse ; le désordre est à son comble ; il serait plus facile de faire cesser l'éclipse que de les guérir de ce préjugé ; ils en veulent beaucoup aux chrétiens, parce qu'ils restent tranquilles : vous autres Pharans, disent-ils, vous n'aimez pas des astres qui vous rendent de si grands services, puisque vous ne vous mettez point en peine de les secourir dans un si pressant danger. Ils disent que ce n'est point la terre qui marche, mais le soleil : à son lever, il monte sur un éléphant ; arrivé au plus haut de l'horizon, c'est-à-dire à midi il change de monture et s'assied sur un buffle ou sur un cheval, car il me semble que j'ai entendu l'un et l'autre il descend donc monté sur un de ces animaux ; à six heures du soir il va se cacher derrière la montagne Khau-Soumeng dont je vous ai déjà parlé : il n'est pas nécessaire qu'il passe par-dessous la terre, parce qu'il n'y a point d'habitants, et il ne peut pas même y en avoir ; ils ne pourraient pas se soutenir

sur leurs pieds. Il y a des étoiles qui sont des divinités ; les étoiles fixes sont enchâssées au firmament. Les docteurs siamois ne sont pas d'accord sur la cause de cette obscurité que l'on aperçoit dans la lune ; les uns disent que c'est un grand arbre ; d'autres que c'est une vieille femme qui pèle du riz ; quelques-uns plus instruits disent que c'est un homme occupé à faire une corbeille.

La terre, l'air, la mer, les rivières sont autant de dieux : la terre est plate, un gros buffle la soutient avec ses nez, afin qu'elle ne tombe point dans le vide ; mais comme on a oublié de donner un point d'appui au buffle, la terre n'est pas plus solide. Le flux et le reflux de la mer est causé par un énorme cancre ; quand il sort de sa caverne, l'eau monte ; quand il y rentre, la marée descend. Ce n'est pas seulement le simple peuple qui croit toutes ces absurdités ; il y en a bien d'autres qui se disent instruits et qui les croient ; aussi il ne serait pas toujours prudent de vouloir les détromper. Soutenir sérieusement à un Siamois qui n'a jamais eu de communication avec des Européens qu'on a passé par-dessous la terre et qu'on n'a trouvé ni buffle, ni éléphant ; que le soleil n'est point un homme, encore moins un dieu ; qu'il est un million de fois plus gros que la terre ; qu'on peut se préserver de la foudre ; qu'on peut voyager dans les airs, sans être oiseau, etc. ; c'est prendre une peine plus qu'inutile ; le moindre désagrément qu'on pourrait éprouver, ce serait d'être traité d'imposteur. Un ambassadeur anglais et d'autres personnes dirent au roi de Siam que les Européens avaient trouvé le moyen de monter dans les airs, de naviguer sans voiles et sans rames, au moyen de la vapeur de l'eau, qu'ils avaient inventé des fusils à vent : le roi leur répondit qu'il ne les croyait pas.

Les dieux dont je viens de vous parler, sont les dieux visibles restent les dieux invisibles. Le plus célèbre et le plus grand est Phra-Phu-Thi-Chau ou Phra-Chau ; il naquit, je ne sais en quel siècle, car il a un père et une mère. Tant qu'il resta homme, il commit toutes sortes de crimes ; il s'appelait Songmana-Caudom, c'est-à-dire, voleur de bœufs enfin rougissant de sa conduite, il lui prit envie de devenir dieu ; à cet effet, il s'habilla de jaune et se fit religieux ou solitaire ; il eut bientôt jusqu'à cinq cents disciples. Fatigué d'habiter toujours la même pagode, il se mit à voyager ; de l'île de Ceylan, où il était alors, il vint d'un seul pas sur une montagne qui est au-dessus de Juthia (il y a entre ces deux contrées une distance de cinq cents lieues) ; il fut surpris par la pluie ; il se réfugia dans une grotte qui existe encore aujourd'hui ; il y laissa l'empreinte de son corps ; il institua les Talapoins. Ayant été quêter, il mangea une si grande quantité de porc que son estomac creva, et le dieu fut étouffé par une hémorragie avant d'avoir changé de robe, ce qui, aux yeux des Talapoins, est un signe certain de réprobation. Ils ajoutent que leur dieu voulut revenir dans l'île de Ceylan avant de mourir ; il laissa à ses disciples son habit jaune ; celui qui prend cet habit devient dieu, et redevient homme dès qu'il le quitta. Dès que Phra-Phu-Thi-Chau fut mort il fut anéanti ; et cependant il fut dieu et l'est encore ; il est même le plus puissant de tous les dieux ; et Phra-Hin qui existe par lui-même de toute éternité, qui a créé le père et la mère de Phra-Phu-Thi-Chau, a été obligé de lui céder la place. Phra-Phu-Thi-Chau qui n'est pas éternel a créé le ciel et la terre qui sont éternels : quand il vint au monde, la terre existait, et cependant il l'a créée. Phra-Phu-Thi-Chau est en enfer, puisqu'il est mort avec sa robe jaune ; il n'est pas en enfer, puisqu'il est dieu ; il n'est même nulle part, puisqu'il est anéanti. Toutefois les Talapoins ont son corps ; ce corps fut d'abord déposé dans un cercueil ; un indiscret ayant osé s'approcher un peu trop près de la bière, le dieu déjà mort et anéanti eut assez de force pour le tuer d'un coup de pied. Croirez-vous que les Talapoins conviennent de toutes ces contradictions ? le fait est cependant certain. Un roi siamois fut si choqué de cet article de leur croyance, qu'il le fit effacer de leur livre de religion ; mais il ne paraît pas qu'ils se soient fort mis en peine de se conformer aux ordres du prince. Quand ils se sentent pressés par les chrétiens, ils changent de batterie. Phra-Phu-Thi-Chau, disent-ils, est né avant que le ciel ou la terre existassent : où étaient donc son père et sa mère, leur demande-t-on, et où était-il lui-même, puisqu'il n'avait rien où il pût se placer ? car selon leurs principes rien ne peut exister dans l'espace sans un point d'appui ; alors ils ne savent que

répondre : Cela est ainsi dans nos livres, ou bien ils se mettent à rire et passent aussitôt à une autre question. Ceux qui ont un peu d'instruction sentent le faible de leur religion ; ils se font un devoir de ne point entrer en dispute avec les chrétiens. Ne disputez point avec les Pharans, c'est-à-dire chrétiens, disent-ils ; car ils vous feront tant d'objections, ils vous demanderont tant de fois le pourquoi et le comment, que vous serez bientôt réduit à garder le silence.

Tout ce qui a appartenu à Phra-Phu-Thi-Chau est un objet de vénération pour les Siamois de temps en temps le roi de Siam envoie à Ceylan un vaisseau richement orné, pour rapporter quelques reliques de ce prétendu dieu : il n'y a pas encore trois ans que le dernier voyage a eu lieu. La caverne où il se retira, la fontaine qui en découle, l'empreinte de son pied, sont devenus un objet de pèlerinage pour les Siamois : le vestige de ce pied a environ cinq pieds en longueur ; il est parsemé de pierres précieuses et couvert d'un drap de grand prix ; on a planté tout autour de petites baguettes de fer, dans lesquelles les pèlerins enfilent les bagues et les anneaux d'or qu'ils offrent au dieu. Le roi a placé des gardes afin que personne n'enlève ces offrandes. Sur une autre montagne voisine de celle-ci, on montre aux curieux le lit et quelques petits meubles qui appartenaient au dieu Phra-Phu-Thi-Chau : on sait d'ailleurs à quoi s'en tenir sur ces prétendus objets de vénération. Longtemps après la mort de ce dieu, un imposteur grava sur la pierre toutes ces empreintes et du pied et du corps de Phra-Phu-Thi-Chau, et publia cette merveille dans le pays ; les Siamois qui sont si superstitieux crurent tout sans examen. Les Talapains du voisinage en profitèrent pour se procurer d'abondantes aumônes ; ils publièrent alors qu'ils avaient le corps du dieu ; ils donnèrent aux pèlerins des dents de singes qu'ils firent passer pour être les dents de Phra-Phu-Thi-Chau on dit qu'ils en distribuent encore aujourd'hui. Il n'est pas difficile aux Talapains de tromper les Siamois ; ils sont crus sur leur parole. Ils égorgèrent dans une occasion un enfant pour lui enlever ses bijoux ; ils placèrent ensuite le corps auprès d'une idole dont ils ensanglantèrent la bouche avec le sang de cet infortuné ; ils allèrent trouver le roi pour accuser l'idole d'avoir dévoré cet enfant, Le roi les crut sans examen (les dieux ne peuvent pas mentir) ; l'idole fut condamnée à avoir la bouche fermée avec un cadenas et à porter le nom infâme de mangeur d'hommes. La fourberie fut enfin découverte et les Talapains furent punis de mort ; le pauvre dieu n'en conserva pas moins son nom et son cadenas.

Les deux frères de Phra-Phu-Thi-Chau lui succédèrent l'un après l'autre dans la dignité de chef des Talapains ; je suis persuadé qu'il vous tarde de connaître ces singuliers personnages ; je vais vous satisfaire (je suis obligé de me servir des termes employés dans l'Eglise catholique pour désigner la dignité et les différents grades des Talapains ; j'en suis bien fâché, mais je ne puis autrement exprimer ma pensée). Les Talapains forment une espèce d'ordre religieux et hiérarchique ; ils ont un général, des provinciaux, des prieurs, de simples religieux, des novices et des postulants ou disciples, et enfin des savants et des docteurs. D'après leurs statuts, le simple Talapain doit obéir en tout au chef de la pagode. Vers quatre heures du matin, ils donnent le signal pour avertir les Siamois de leur préparer du riz ; vers six heures, ils vont demander l'aumône ; les dévots Siamois et surtout les femmes attendent dans une posture respectueuse le passage des Talapains ; elles leur donnent du riz, des fruits, de la viande, des gâteaux, quelquefois de l'argent : ils doivent tout recevoir, sans rien dire, sans remercier et même sans saluer ; il paraît qu'ils sont fidèles à leur règlement en ce point. Rentré dans la pagode, le Talapain quêteur va se prosterner aux pieds du supérieur, et lui fait sa confession. Les péchés des Talapains sont d'une espèce particulière : par exemple, avoir regardé par côté, avoir porté ses regards devant soi au-delà de cinq coudées, avoir rendu un salut, avoir par mégarde tué quelque insecte la confession faite, le supérieur inflige une pénitence convenable. Ils enseignent cependant que tuer un animal quelconque, même par mégarde, sans qu'il y ait de sa faute, est un péché irrémissible ; mais la contradiction n'est pas ce qui les embarrasse.

Quand tous les Talapains sont revenus de la quête le supérieur de la pagode fait entrer toute la communauté dans le réfectoire ; si le produit de la quête a été considérable, on se gorge

de viande ; ils mangent encore à midi ; le reste du jour est consacré au jeu et au sommeil. De midi au lendemain matin, les Talapoins ne peuvent plus rien manger ; mais les mauvaises langues les accusent d'avoir dérogé à ce point, comme à bien d'autres, de la règle primitive. Vers six heures du soir, on bat la caisse pour les réunir ; on annonce tous les exercices au son du tambour dans l'intervalle de six à neuf heures du soir, ils récitent une formule de prière qui dure une grande heure et que presque aucun d'eux ne comprend. On prétend que ce n'est pas une véritable prière, mais un récit des actions fabuleuses de leurs dieux, dont quelques-unes ne sont rien moins qu'édifiantes : dans quelques pagodes, les Talapoins prient tous les matins l'espace d'un quart d'heure : on dit que cet usage n'est pas ancien, ils ont voulu en cela imiter les chrétiens. Les Talapoins sont habillés de jaune ; ils se rasant la tête et les sourcils deux fois le mois : savoir le premier et le quinzième jour de la lune. D'après leurs règles, ils ne devraient point porter de robe de soie ; ils devraient coucher sur une planche ; lorsqu'ils sortent, ils ne devraient parler à personne, avoir un éventail devant les yeux qui ne leur permet de voir qu'à la distance de cinq coudées ; un laïque armé d'un gros bâton devrait toujours être à côté d'eux pour les frapper rudement, s'ils manquaient à quelque point de leur règle ; mais le roi, qui se dit chef suprême de la religion, les a dispensés de toutes ces observances et les Talapoins n'ont pas cru devoir réclamer contre cette innovation ; le laïque correcteur ne les accompagne plus que lorsqu'ils entrent dans le palais du roi. Les Talapoins peuvent être regardés comme les prêtres ou les ministres de la religion siamoise : ils donnent au peuple une espèce d'eau lustrale à laquelle ils attribuent une grande vertu ; il faut que les nouveaux mariés se présentent devant eux pour être aspergés avec cette eau ; ils ont plusieurs rites qu'ils ont imités des chrétiens ; ils ont un carême, une pâque, un cierge pascal, un chapelet, des reliques, de l'eau bénite comme nous. Ils écrivent les noms de leurs dieux sur un morceau de papier qu'ils enveloppent dans un linge ; ils attachent de petites bandelettes ; ils donnent ces prétendues reliques aux Siamois qui doivent les porter toujours sur eux : c'est, disent-ils, un préservatif contre toutes sortes de maux ou de fâcheux accidents ; ils ont aussi une ordination.

L'admission des laïques à la profession de Talapoin a lieu à l'entrée de leur carême, c'est-à-dire, dans leur neuvième mois, qui répond à notre mois de juillet. Un peu avant cette époque, le prince fait porter en pompe, à certaines pagodes, de l'arec, du béthel, pour les Talapoins, un morceau de bois pour leur nettoyer les dents et des fleurs de nymphæa pour les nouveaux profès. Le jour fixé pour la réception est ordinairement le quinzième de la lune ; on place le récipiendaire dans une barque, avec un ancien Talapoin : les parents l'accompagnent et les curieux aussi ; le cortège se dirige vers la pagode au son des instruments : on chante des chansons licencieuses en l'honneur des dieux ; mais dans une langue que, heureusement, les assistants n'entendent pas. Dès son arrivée à la pagode, le récipiendaire est introduit dans la salle des cérémonies ; le supérieur vient s'asseoir sur une natte ou un tapis, à peu près comme les tailleurs ; d'une main il tient un éventail dont il couvre un peu son visage, de l'autre il tient un maillet de bois doré. Le récipiendaire se prosterne devant lui, ayant à ses côtés ses parents, dont l'un porte une marmite vide ; un second, un éventail ; et un troisième, une pièce de toile jaune : les assistants se placent à peu près de même, en faisant un demi-cercle. Après les premières questions d'usage, le supérieur dit au postulant : Quelle a été votre conduite dans le monde ? êtes-vous marié ? êtes-vous débiteur ? vos créanciers consentent-ils à votre entrée dans la pagode ? et vos parents, etc. ? Il finit par l'engager à rejeter loin de lui cet habit profane (il est habillé de blanc), et à se revêtir de l'habit jaune qui va le rendre dieu à l'instant on déshabille le récipiendaire, on l'affuble de l'habit jaune, on lui met un éventail et une marmite dans les mains, dès lors il s'appelle Phra (Dieu) : on l'adore, et de plus il a le droit de demander l'aumône. Les Talapoins ne saluent personne, pas même les princes ; mais les simples particuliers doivent les saluer ou plutôt les adorer, car ils les appellent dieux. La manière de les saluer consiste à joindre les mains et les porter au front les plus pressés se tournent par côté et portent leur main derrière l'oreille ; le plus grand nombre ne fait rien. Ces étranges divinités ne

sont pas inamovibles ; c'est la robe qui les rend dieux ; s'ils la quittent ou si on la leur enlève de force, ils redeviennent hommes. Un Talapoin qui a fait profession doit rester au moins trois mois dans la pagode ; après cet intervalle de temps, il peut abandonner son état et le reprendre à volonté pour avancer en grade, un Talapoin doit reprendre l'habit séculier et rentrer une seconde fois dans la pagode. Les Talapoins ne peuvent faire profession qu'à l'âge de vingt ans ; avant ce temps ils ne sont que postulants. Le provincial, qui a parmi eux là même autorité que les Evêques dans l'Eglise catholique, a deux assistants ; il exerce sa juridiction sur un certain nombre de pagodes. On dit que lorsqu'il est mort, le conseil s'assemble ; un laïque nommé par le roi le préside, il recueille les suffrages et choisit qui bon lui semble pour remplir la place vacante. Le général, qui est en même temps le chef de tous les Talapoins, a juridiction sur toutes les pagodes du royaume de Siam ; il a quatre assistants à sa mort, le roi choisit son successeur parmi les quatre assistants.

Les Talapoins habitent les pagodes ; ils sont logés dans une maison contiguë au temple ; les pagodes des grands dignitaires sont distinguées des autres par de grandes colonnes qui sont élevées en face du temple (je vous expliquerai plus bas ce que désignent ces colonnes).

Les Talapoins sont les dépositaires de la religion parmi les Siamois et les Birmans ; ils parlent Bali quand ils l'entendent ; c'est le latin des Siamois : cette langue est composée en grande partie de mots malabares et cambodgiens ; elle a aussi quelques termes malais et siamois. Les livres qui traitent de la religion sont écrits en cette langue ; ces livres ont une forme singulière, ce sont de légères tranches de branches ou de feuilles de palmier que les Siamois appellent Ton-tan ; elles ont huit à dix pouces de long sur un pouce et demi de large : ils gravent sur ces feuilles certains caractères qu'ils noircissent pour les rendre plus lisibles ; ces livres et ces caractères ressemblent beaucoup à ceux de la langue sanscrite, si toutefois ce ne sont pas les mêmes.

Les Talapoins, comme je l'ai déjà dit ont un carême ; mais ce n'est pas pour eux un temps de mortification ; ce carême commence en juillet et finit en novembre ; ils prêchent dans leurs pagodes et ailleurs pendant tout ce temps-là ; ils invitent les Siamois, au son du tambour, à venir les entendre. A l'heure fixée, un jeune Talapoin paraît, portant un grand vase qui contient le livre de la religion enveloppé d'une étoffe précieuse ; le prédicateur le suit en silence et monte sur une chaire placée hors de la pagode ; les assistants humblement prosternés écoutent avec avidité des récits d'une absurdité révoltante, mêlés d'anecdotes obscènes inventées souvent par les Talapoins eux-mêmes : à la fin du sermon ils ont soin d'avertir les assistants que celui qui donnera au prédicateur tel mets, assaisonné de telle manière, acquerra beaucoup de mérite ; celui qui donnera tel ragoût en aura beaucoup moins ; c'est toujours le ragoût que le prédicateur n'aime pas. Le Talapoin, après avoir fini son discours, emporte avec lui des corbeilles remplies de viande, de fruits, de gâteaux, de cierges auxquels sont attachées plusieurs pièces d'argent. Les gens riches invitent les Talapoins à venir prêcher dans leurs maisons, et leur font les mêmes offrandes. Pendant tout le temps que dure leur carême, ils peuvent prêcher tous les jours et manger partout où on les invite ; le reste de l'année ils ne prêchent que le huitième et le quinzième de la lune. Leur Pâque, qu'ils appellent Passa, tombe presque toujours dans le mois de novembre : à cette époque, le roi, accompagné de toute sa famille et des grands seigneurs de la cour, va visiter les principales pagodes et offrir des robes neuves aux Talapoins : c'est vraiment un spectacle magnifique que cette réunion de barques richement décorées et pavisées de drapeaux, dont les unes sont dorées, les autres sont peintes de différentes couleurs ; les cris des rameurs se mêlent au son des instruments ; les gardes du corps et les soldats qui accompagnent le prince, semblent glisser sur la surface de l'eau avec une vitesse que l'œil a peine à suivre. Mais de quelle douleur ne se sent-on pas le cœur pénétré, quand on pense que cette pompe fastueuse est destinée à honorer le démon et ses ministres ! L'éléphant blanc, le singe, le cheval, le rat blanc, sont invités à la cérémonie : on dirait que c'est la fête des animaux blancs. Le peuple à son tour va visiter les pagodes ; ce ne sont partout que des processions, des

cris, un tumulte épouvantable ; on chante, on rit, arrivé à la pagode, on ne se met guère en peine des dieux ; on n'est pas venu là pour les prier, ni pour offrir des sacrifices ; tout le temps se passe à manger, à boire, et ce sont de vraies orgies qui durent pendant des nuits entières : c'est ainsi qu'ils sanctifient, pendant un mois, leur fête de Pâque. Quoique les Siamois fassent profession de croire qu'il n'est pas permis de prendre du poisson, ils tombent cependant tous les jours dans ce prétendu crime : pour apaiser le dieu qui préside au fleuve, qui est fort irrité de tous ces meurtres journaliers et de bien d'autres griefs dont les Siamois se rendent coupables à son égard, tel que celui de jeter des ordures dans la rivière, de frapper l'eau en ramant, etc., pour l'apaiser, dis-je, ils lui font des offrandes ; ils lui donnent des fruits, des œufs, du riz, de l'arec, du bétel, des bougies ; ils l'invitent à oublier son chagrin et à manger de bon appétit les mets qu'on lui offre cette dernière cérémonie a lieu en même temps que la précédente. Les Talapoins se montrent à l'extérieur rigides observateurs de l'article de leur religion qui défend de tuer les animaux. Il n'est pas permis de prendre du poisson près de leurs pagodes. ; ils chassent à coups de pierres les pêcheurs qu'ils peuvent rencontrer. Leurs maisons sont des hospices généraux où l'on reçoit toutes sortes d'animaux : les singes, les cochons, les poules, les corbeaux, les pigeons y sont en grand nombre. On dit que cela les expose à de grandes tentations, et plus d'une fois ils ont violé le droit de l'hospitalité au point d'égorger leurs hôtes et même de les manger. Outre les animaux que les Siamois placent dans leurs pagodes, pour les préserver de la mort, les Talapoins en nourrissent encore d'autres, par charité, disent-ils, envers leurs parents qui sont devenus chiens, chats, singes, oiseaux. Malheureusement ces animaux ne se montrent pas toujours reconnaissants ; plus d'une fois ils ont dévoré leurs pères nourriciers on prit à Siam, il y a quelque temps, un énorme tigre ; la pauvre bête courait risque de la vie, à cause de ses méfaits connus dans le voisinage ; les Talapoins vinrent en corps demander grâce pour lui ; le gouverneur, obsédé par leurs instances réitérées, accorda, quoiqu'à regret la vie au tigre ; mais le féroce animal ne se montra pas reconnaissant envers ses libérateurs : le premier usage qu'il fit de sa liberté fut d'emporter un Talapoin qu'il alla dévorer dans la forêt voisine.

Les Talapoins n'exercent aucun acte de juridiction sur les Siamois, à moins qu'ils n'y soient invités par le roi ou par les particuliers : ils bénissent les maisons, si on les en prie ; ils vont visiter les malades pour leur apprendre, disent-ils, le chemin du ciel. Quand ils entrent dans la maison, on les adore et on leur lave les pieds : tous ceux qui se chargent de cette fonction font une œuvre très-méritoire. Après cela, on apporte dans la chambre du malade l'idole que chaque famille a toujours dans sa maison ; le Talapoin fait avec cette statue grand nombre de cérémonies superstitieuses ; il force le moribond à crier avec lui à plusieurs reprises : Hora-
Hang ! Hora-
Hang ! c'est le nom d'un de leurs dieux.

Si le Talapoin est invité à une cérémonie funèbre il se place dans la même barque que le corps du défunt ; il lit un livre pendant le trajet : quand on est arrivé au lieu destiné pour brûler les morts, le Talapoin retire le plus doucement qu'il peut le drap dont le cercueil est enveloppé ; il craint que le mort ne s'en aperçoive et qu'il ne le fasse mourir. Le Talapoin reçoit pour son honoraire le linceul et bien d'autres rétributions encore.

Toutes les années, pendant le mois de l'inondation le roi envoie une députation de Talapoins pour commander aux eaux de se retirer : ceux-ci, en hommes prudents, choisissent le moment où les eaux commencent à diminuer. Ils ne furent pas aussi heureux lorsqu'ils allèrent au port de Bang-Kok pour conjurer le choléra-morbus ; ils périrent tous, et plusieurs moururent pendant qu'ils faisaient leurs diaboliques cérémonies.

Voici ce qu'ils enseignent touchant leur état : être Talapoin est une œuvre méritoire, l'être longtemps est une œuvre encore plus méritoire ; être Talapoin jusqu'à la mort est un grand péché ; si l'on meurt avec la robe jaune, quand même on n'aurait pas le temps de l'ôter, on est infailliblement damné : cette robe va en enfer où elle est suspendue à une grosse barre de fer qui se casse sept fois le jour, tant est grande la quantité de robes jaunes qui y sont suspendues.

Rien n'égale la folle vénération des Siamois pour cette espèce de religieux ; ils les méprisent et ils les adorent : il arrive même qu'après la mort d'un Talapoin, ils se disputent le corps comme personne ne veut céder, ils placent une barque au milieu de la rivière, dans laquelle ils déposent le cadavre ; ils attachent deux autres barques à la première ; chaque parti rame dans un sens opposé, celui dont la corde se rompt est vaincu ; l'autre emporte le corps en triomphe et va le brûler.

Le roi lui-même leur est entièrement dévoué, quoiqu'il soit forcé de convenir que la conduite de ses dieux est fort scandaleuse (ce sont ses propres expressions). Il en nourrit tous les jours trois cent cinquante ; il leur donne tout ce qu'il peut trouver de plus exquis, tandis que ses soldats meurent de faim, si je puis m'exprimer ainsi. Quand on lui fait présent de quelques fruits, ou de quelques confitures, il ne les mange pas ; mais il les envoie aux Talapoins, il les leur donne de ses propres mains. Aucune espèce de mets n'est défendue aux Talapoins ; ils mangent de la viande, pourvu qu'ils n'aient pas eux-mêmes tué l'animal, quoiqu'il passe en proverbe parmi eux que celui qui tue fait le péché, et que celui qui mange en subira la peine. Ils enseignent que leur mérite et celui de ceux qui font l'aumône, augmente en proportion de la quantité d'aliments que le Talapoin prend ; aussi se gorgent-ils de viande pour acquérir ce prétendu mérite : on voit les chefs des pagodes, après avoir dévoré un boisseau de riz, des fruits, de la chair de porc, se faire comprimer le ventre par leurs disciples, pour pouvoir manger encore davantage. Un homme raisonnable ne pourrait jamais croire qu'une si brutale glotonnerie pût être mise au rang des premières vertus, s'il ne le voyait de ses propres yeux : ce qui est plus inconcevable encore, c'est l'aveuglement de ces infidèles qui ne donnent d'autre preuve de la divinité de leurs Talapoins que leur insatiable voracité. Comment, me répondait un Siamois à qui je faisais sentir le ridicule de sa religion, comment nos Talapoins ne seraient-ils pas dieux, puisqu'ils mangent tant ?

Nous n'avons pas seulement des Talapoins, nous avons encore des Talapoines. L'article qui les concerne sera fort court, et surtout moins ennuyeux : ce sont de vieilles femmes veuves, pour la plupart, qui, ne sachant que devenir se retirent dans un couvent qu'elles appellent Haran. Elles sont habillées de blanc ; elles doivent réciter une espèce de chapelet ; mais ce n'est pas pénible on peut parler avec sa voisine, s'amuser même, pourvu que les grains du chapelet glissent dans les doigts. Elles ne sont pas déesses, elles ont cependant le droit de demander l'aumône ; mais elles ne jouissent pas, à beaucoup près, de la même considération que leurs frères les Talapoins. Le peuple les appelle Xi, c'est-à-dire, personnes de la pagode ; leurs maisons sont près des temples, mais hors de leur enceinte ; elles sont en petit nombre ; quand elles prient, elles sont obligées de se tourner le dos.

Après Pra-Phu-Thi-Chau, le Dieu qui a le plus de réputation est Phra-Sian, ce qui signifie Dieu Messie : ce dieu naquit près de Juthia, dans un bourg dont on désigne le nom ; il n'a point de père sa mère est morte depuis bien des siècles. Dans sa jeunesse, Phra-Sian était fort indocile sa mère lui défendait d'aller à la pêche, mais il avait toujours la ligne à la main ; elle l'exhortait à se faire Talapoin, mais le dieu s'y refusait constamment ; enfin, Phra-Sian changea tout à coup en bien, il abandonna le péché et se fit Talapoin. Quoiqu'il n'eût jamais étudié, il sut, comme par inspiration, parler Bali ; il devint si savant dans la religion que jamais aucun docteur n'a pu lui être comparé ; après sa mort, il devint dieu. Les Talapoins ses confrères lui érigèrent une statue d'or ; mais la tête ne put jamais s'unir au tronc les Talapoins étaient fort embarrassés, lorsqu'à leur grand étonnement la tête même du dieu, dont le corps n'était pas encore brûlé, vint se placer sur la statue : les Siamois prétendent posséder encore aujourd'hui cette statue, Phra-Sian doit renaître encore pour rendre l'univers heureux ; l'époque n'est pas fixée. Les Talapoins enseignent que des signes extraordinaires, dans le ciel et sur la terre, feront connaître aux hommes que son second avènement est proche ; ils disent que le monde, tel qu'il est aujourd'hui, doit finir avant cette fatale catastrophe, il y aura de grandes guerres ; les hommes s'égorgeront mutuellement ; leur taille diminuera sensiblement ; ils ne seront tous que

des pygmées de la hauteur d'une poupée ; ils auront besoin d'un croc et peut-être d'une échelle pour cueillir les légumes de leurs jardins. Avant la fin du monde il y aura deux soleils, ensuite trois et successivement jusqu'à sept ; ces soleils causeront sept calamités générales. Quand le second soleil paraîtra, les rivières tariront ; les fleuves et probablement les mers seront mis à sec plus tard ; les plantes et les arbres sécheront successivement ; quand la terre sera tout à fait dépouillée de gazon et de plantes, les animaux mourront ; les hommes ne mourront qu'après les animaux ; enfin, lorsque le dernier soleil paraîtra, tout l'univers sera réduit en cendres. Alors Phra-Sian descendra des cieux il fera ressusciter tous les hommes ; la terre sera transformée en un jardin délicieux ; il n'y aura plus de calamités dans le monde, plus de chagrins, plus de maladies, plus d'enfer ; les hommes seront immortels ; ils jouiront d'une paix, d'une joie, d'une félicité éternelles, uniquement occupés à contempler la face auguste de Phra-Sian. Pour hâter la venue de ce dieu libérateur, il faut faire d'abondantes aumônes aux Talapoins.

Phra-Thumalai est un dieu qui a le pouvoir de retirer les âmes de l'enfer : quand il y descend, le feu de l'abîme s'éteint. Les réprouvés lui adressent continuellement leurs prières.

Phra-That-Xulamuni : ce dieu réside au-dessus des douze cieux habités par les anges ; il est d'une taille colossale, il ressemble à une colonne, il est de couleur verte. Tous les hommes qui meurent dans l'état de justice se présentent devant lui pour lui rendre leurs adorations ; ils en sont bien reçus, s'ils ajoutent au mérite de leurs bonnes œuvres une fleur de nymphæa. Après avoir passé quelque temps dans le ciel, ces âmes bienheureuses obtiendront la permission de revenir sur la terre : elles renaîtront grands seigneurs, princes, rois, et même Talapoins. Ce sera encore à recommencer ; ainsi celui qui aura été au ciel pourra tomber en enfer, et réciproquement.

Phra-Vet-Somdon était d'abord oiseau ; il devint ensuite serpent, fourmi, et successivement il fut métamorphosé en toutes sortes d'animaux ; enfin il devint homme et grand seigneur. Dégoûté de ses richesses, il voulut être ermite ou solitaire ; il donna tout son bien aux pauvres, il mourut et fut mis au nombre des dieux. Les Siamois racontent de ce dieu des horreurs contre la pureté. Les Talapoins aiment beaucoup à parler, dans leurs discours, des anecdotes abominables de Phra-Vet-Somdon parce qu'ils sont assurés d'avoir un grand nombre d'auditeurs.

Phra-Phum : ce dieu est le plus occupé ; il est obligé de consigner dans un grand livre toutes les actions des hommes, bonnes ou mauvaises. Les Siamois charitables construisent, devant leurs maisons, de petites chapelles pour mettre Phra-Phum à couvert des injures de l'air. Je termine ici le catalogue des divinités siamoises ; je serais infini si je voulais donner une notice sur chacun de ces dieux.

Le prince des démons s'appelle Phaja-Jom ; il est tout à la fois roi des enfers et juge des âmes des morts ; il tient ses assises quatre fois le mois, savoir : le premier le huitième, le quinzième et le vingt-unième de la lune. Phra-Phum apporte son livre ; d'après le contenu, le coupable est plus ou moins puni. L'exécution de la sentence appartient de droit aux Jom-Phra-Ban : ce sont des géants affreux ; leur visage est hideux ; de leur bouche sortent des dents longues et aiguës comme celles du sanglier. Leur fonction est de garder les portes de l'enfer, d'aller sur la terre prendre les âmes des morts et de tourmenter les réprouvés. Voici un abrégé du code pénal de Phaja-Jom ; tous les réprouvés sont jetés dans un grand étang de feu et de soufre. Cette peine est commune à tous les damnés ; mais il y en a de particulières, selon les différentes espèces de crimes ; par exemple, l'âme de celui qui a pêché à la ligne est accrochée par la gorge avec un grand hameçon et suspendue comme un poisson, On coupe la tête et on fend le ventre de l'âme de celui qui a tué un cochon ; ou ouvre, à l'aide de deux crocs, la bouche de l'âme du Talapoïn qui a mangé aux heures défendues, et on lui fait avaler du cuivre fondu. Pour certains crimes, l'âme est empalée à un arbre vert ; cet arbre croît, végète, et l'âme coupable reste toujours dans le même état jusqu'à ce que l'arbre meure et tombe en vétusté. Observez, je vous prie, que cet arbre est planté au milieu de l'enfer, et qu'il végète par

conséquent au milieu des feux et des flammes de ce lieu de supplices. Celui qui vole dans un temple ou qui dépose des ordures tout auprès, sera transformé en un monstre dont le ventre sera aussi large que le royaume de Siam ; sa bouche sera aussi étroite que le trou d'une aiguille. Celui qui s'endort dans une pagode sera changé en crapaud ; celui enfin qui sommeille pendant qu'un Talapoin prêche, sera changé en gros ver. Après avoir souffert ces tourments pendant plusieurs siècles, les âmes des réprouvés entreront dans le corps d'un animal ; quand cet animal mourra, l'âme passera dans le corps d'un animal d'une espèce différente, et successivement jusqu'à l'éléphant et au singe ; enfin l'âme deviendra homme une seconde fois. Nous avons une femme à Bang-Kok qui dit publiquement, comme Pythagore, qu'elle se rappelle avoir subi trois métamorphoses avant de renaître dans l'espèce humaine.

C'est de cette fausse persuasion que les animaux sont nos frères, que vient la défense de les tuer. Les dévots Siamois achètent du poisson encore vivant et le jettent dans la rivière ; ils offrent, comme j'ai déjà dit plus haut, des cochons et autres animaux pour être nourris dans les pagodes jusqu'à ce qu'ils meurent d'une mort naturelle. Ainsi les Siamois font des dépenses pour conserver la vie à un animal, ils lui donnent un hospice ; et il ne leur est jamais venu dans l'esprit de fonder un hôpital pour le soulagement de leurs frères malades : les bêtes sont leur prochain. Tel est l'homme lorsqu'il est privé de la lumière de la vraie Religion !

Pour prouver jusqu'à quel point est criminel celui qui tue un animal, même par mégarde, leurs docteurs racontent l'histoire suivante. Jadis il exista un solitaire très-dévoûé aux Talapoins ; il leur fit de si abondantes aumônes, que de l'eau seulement dont il s'était servi pour laver le riz qu'il donnait aux Talapoins, il se forma une rivière assez profonde pour recevoir des vaisseaux de haut bord. Un jour, en lavant sa barbe, il tua par mégarde un petit poisson qui se trouvait dans l'eau ; il crut n'avoir rien à craindre d'un accident involontaire, il se trompa, le malheureux solitaire mourut, et tomba dans l'enfer. Il fut étrangement surpris de se voir si cruellement frustré de ses espérances : Quoi ! disait-il, peut-on sans injustice refuser un peu de riz à celui qui pendant sa vie en a donné une si grande quantité aux Talapoins ? Il est vrai, lui répondit-on, que vous avez fait un grand nombre de bonnes œuvres ; mais vous en avez perdu tout le mérite en tuant par mégarde un petit poisson. Voyez-vous, ajouta-t-on pour le consoler, voyez-vous cette haute montagne dont le sommet se perd dans les nues : tous les cent mille ans deux anges viendront en balayer légèrement le sommet, avec un linge fort fin ; lorsque par l'effet de cette opération la montagne sera mise de niveau avec la plaine vous sortirez d'ici. Malgré ce formidable arrêt, les Siamois n'en sont pas plus réservés ils tuent et mangent les animaux comme les autres nations. Je voyageais avec un Siamois qui me soutenait opiniâtement que les hommes et les animaux étaient frères : il ne faisait pas difficulté cependant d'égorger, sans miséricorde les poules qui tombaient sous sa main ; je lui faisais observer qu'il n'était pas d'accord avec lui-même. Car enfin, lui disais-je, s'il est vrai, d'après vos principes, que cette poule soit votre sœur, vous commettez un crime horrible en égorgeant et mangeant un de vos parents ! Bon, bon, répondit-il, la bonne foi m'excuse je suis exempt de crime jusqu'à ce qu'elle m'exhibe un certificat de parenté.

Quoique la défense de tuer les animaux soit générale, les Siamois n'ont pas une égale estime et une égale affection pour tous ; ils ont en horreur le chien, je ne sais pourquoi ; on se déshonorerait devant un Siamois, si l'on caressait un chien, Les Missionnaires nouvellement arrivés à Siam doivent s'observer beaucoup à cet égard, de crainte de choquer les infidèles ; au contraire, ils aiment beaucoup le chat parce qu'il étrangle les rats qui rongent les livres des Talapoins ; les corbeaux et les vautours sont au rang des anges ; le lièvre passe ici pour avoir beaucoup d'esprit et beaucoup d'astuce ; on lui attribue tous les tours d'adresse que les anciens et les modernes mettent sur le compte du renard. Mais rien n'égale la vénération que les Siamois ont pour l'éléphant blanc le roi doit en avoir un au moins, c'est comme un palladium au sort duquel est attachée la vie du prince et la prospérité de l'empire ; si l'éléphant meurt, le roi perd tout le mérite qu'il avait acquis en le nourrissant, il doit même mourir dans le courant de l'année

qui suit la mort de l'éléphant. Cette appréhension est cause qu'on prend un soin extraordinaire de sa santé. L'éléphant blanc a le titre de Chauphaja : ce titre répond à la grandesse de première classe des Espagnols ; il prend rang immédiatement après les princes du sang. On serait sévèrement puni si on l'appelait par son propre nom ; il habite une espèce de palais, il a une cour nombreuse, des officiers, des gardes, des valets de chambre ; il porte sur sa tête une espèce de diadème ; ses dents sont garnies de plusieurs anneaux d'or ; il est servi en vaisselle d'or, ou de vermeil ; on le nourrit de cannes à sucre et d'autres fruits délicieux. Lorsqu'il va au bain, un nombreux cortège l'accompagne ; un des gardes frappe en cadence sur un bassin de cuivre, un autre étend sur sa tête le grand parasol rouge, honneur réservé aux grands dignitaires ; ses officiers ne peuvent se retirer d'auprès de lui qu'après l'avoir salué profondément. Lorsqu'il est malade, un des médecins de la cour doit le traiter ; les Talapoins viennent lui rendre visite ; ils récitent plusieurs prières pour obtenir sa guérison ; ils l'arrosent de leur eau lustrale. Malgré tant de bons offices, l'éléphant blanc est souvent de mauvaise humeur, et plus d'une fois il aurait tué tous les Talapoins, si ceux-ci n'avaient soin de se tenir à une distance qui les met hors d'atteinte des dents et de la trompe de sa seigneurie. Celui que nous avons dans ce moment est fort indocile, on a été obligé de lui couper les dents. Tous les soirs il y a grand concert chez l'éléphant : il est réglé par l'étiquette que son excellence ne doit s'endormir qu'au son des instruments.

Lorsque l'éléphant blanc meurt, le roi et la cour sont dans la plus grande affliction : on rend à son corps des honneurs funèbres dignes du rang qu'il a occupé pendant sa vie. On ajoute que l'éléphant blanc donne quelquefois des audiences publiques, qu'on lui fait des présents ; s'il les accepte, c'est une marque infaillible que celui qui fait ce don a beaucoup de mérite ; s'il les dédaigne c'est une preuve qu'il n'est pas agréable au ciel. Je n'ose pas vous garantir la certitude de ce dernier fait. Celui qui peut prendre un de ces animaux est exempt, lui et toute sa postérité, de tout impôt et de toute corvée. Il est bien difficile d'assigner la cause d'une vénération si extravagante pour cet animal. Je crois avoir vu quelque part que les anciens rois de Siam se disaient fils d'un éléphant blanc ; certains Siamois, pensant différemment, disent que l'âme du roi défunt entre dans le corps d'un éléphant : cette seconde opinion n'est pas fort opposée à la première ; d'autres enfin avouent qu'ils n'en savent rien je me range de leur côté, en attendant de plus amples informations.

Le singe blanc jouit, à quelque chose près, des mêmes privilèges que l'éléphant : il est Phaja, il a bouche en cour, il a des officiers à son service ; mais il est obligé de céder le pas à Phaja l'éléphant. Les Siamois disent que le singe est un homme qui n'est pas fort beau, à la vérité ; mais qu'importe, il n'en est pas moins notre frère ; s'il ne parle point, c'est par prudence, il craint que le roi ne le fasse travailler à son service sans lui donner aucun salaire. Il paraît cependant qu'il a parlé autrefois, puisqu'il fut envoyé en qualité de généralissime pour combattre, si je ne me trompe, une armée de géants. D'un coup de pied il fendit une montagne en deux ; on dit qu'il termina cette guerre avec honneur ; je ne sais si c'est son antique bravoure qui lui a mérité la bienveillance du roi de Siam.

Les Siamois ont plus de respect pour les animaux blancs que pour ceux qui ont une autre couleur ; on m'a dit que lorsqu'un Talapoin rencontre un coq blanc, il le salue ; mais il ne rend pas le même honneur à un prince : je n'ai jamais vu cela. Il est encore défendu aux Siamois sous peine de damnation, de casser un œuf. Ils disent que les œufs sont animés ; s'ils veulent en manger, ils les font casser par un autre ce sont ordinairement les Malais et les Chinois qui leur rendent ce service. Les arbres, les plantes, ont aussi une âme, d'après les Siamois ; ce qui les met dans la cruelle alternative de mourir de faim ou d'être damnés ; ils ont une prédilection marquée pour le peuplier, ils le placent devant leurs pagodes ; ceux qu'on apporte de Ceylan jouissent d'une plus grande considération. Quand un Talapoin veut abattre un arbre, il envoie un de ses disciples pour donner les premiers coups de hache, c'est-à-dire pour le tuer, et quand l'arbre est tué, les Talapoins terminent eux-mêmes l'opération.

C'est de ce culte et de cette considération pour les animaux et les plantes, que vient l'usage où sont les Siamois de prendre leurs noms : l'un s'appelle chien, l'autre s'appelle chat ; nous avons le prince éléphant, le prince tigre, le seigneur grenadier ; nous avons eu la princesse du pied du cheval d'or et bien d'autres noms qui ne valent guère plus.

Ma digression sur la métempsycose siamoise m'avait fait perdre de vue Phaja-Jom et ses satellites. Lorsqu'un homme est à l'agonie, Jom-Phraban, émissaire de l'enfer, monte sur le toit, afin de s'emparer de l'âme à son passage ; d'un autre côté, les trois dogues qui avaient appartenu à un réprouvé, viennent pour la secourir ; ces chiens s'appellent Phuto, Tamo, Sangko. S'ils ne se croient pas assez forts, ils appellent un ange ; alors s'engage une lutte terrible, et le sort de l'âme dépend du résultat du combat : celui qui est victorieux emporte l'âme avec lui. Quelques Siamois prétendent que c'est Phra-Sian qui prend cette âme (et lui fait faire le tour du monde ; il la fait ensuite passer sur un pont jeté sur l'abîme. A peine l'âme paraît-elle qu'un gros dogue s'élançe pour la dévorer ; si l'âme montre de l'intrépidité son salut est assuré, elle monte au ciel à l'instant même ; au contraire si l'effroi la saisit, elle perd l'équilibre et tombe dans l'enfer. Tous les Siamois n'admettent pas cette dernière circonstance ; il paraît qu'ils ont emprunté cet article de leur croyance aux mahométans.

Indépendamment des démons qui sont dans l'enfer les Siamois reconnaissent une autre espèce de diables répandus dans les airs, ils les appellent Phi ; ce sont, disent-ils, les démons qui font du mal aux hommes et qui apparaissent quelquefois sous des figures horribles. Ils mettent sur le compte de ces malins esprits toutes les calamités qui arrivent dans le monde. Une mère perd elle son enfant, c'est Phi qui a fait ce mauvais coup ; un malade est-il dans un état désespéré, c'est Phi qui en est la cause. Pour l'apaiser, ils l'invoquent et lui font des offrandes qu'ils suspendent dans des lieux déserts ; ils ne croient pas que ces esprits soient des dieux, mais ils disent qu'ils sont très-puissants et qu'il est bon de les ménager ; ils leur offrent souvent des gâteaux, des noix de coco, du riz, du bétel ; ils sont persuadés que ces dieux aériens viennent en respirer l'odeur. J'ai trouvé en voyageant quelques-unes de ces offrandes suspendues aux branches des arbres, je demandais à mon guide ce que c'était que ces corbeilles : C'est, me répondait-il avec simplicité, un don que l'on a fait à Phi. Les Siamois pensent que les maladies contagieuses, comme la peste, le choléra-morbus, sont des êtres réels, que ce sont des démons ; ils les conjurent et les chassent de la ville ; quelques-uns les poursuivent avec un poignard à la main ; ils appellent cela tuer la peste. On trouve parmi les Siamois un bon nombre d'hommes assez pervers pour prier les démons de faire du mal à leurs ennemis. Toute espèce de superstition est connue à Siam ; les sortilèges, les enchantements, les maléfices, les philtres, les évocations des morts en un mot tous les affreux secrets de la magie noire sont mis en usage quand on ne trouve pas d'autres moyens pour parvenir à ses fins, et tout cela se fait avec le secours de ces démons qu'ils appellent Phi. Ces opérations diaboliques produisent des effets si extraordinaires, qu'il est impossible de les expliquer naturellement ; les apparitions du démon ont lieu si fréquemment et d'une manière si publique, qu'il y aurait de la mauvaise foi si l'on s'obstinait à le nier ; il faudrait pour cela accuser d'imposture MM. les vicaires apostoliques et MM. les missionnaires qui témoignent non seulement avoir vu de leurs propres yeux les effets des opérations du démon, mais encore les avoir examinés avec toute l'attention dont un homme instruit et prudent peut être capable. De ce que ces prestiges ont lieu rarement en Europe, il ne faut pas conclure qu'il doit en être de même en Asie l'Europe est un pays entièrement chrétien, au lieu que la plus grande partie de l'Asie est encore sous l'empire du démon.

Quoi qu'il en soit, il doit toujours y avoir de la proportion entre la cause et l'effet : or un seul signe de croix, quelques gouttes d'eau bénite, la seule présence d'un chrétien qui passe par hasard, rend tous les effets de l'enchanteur inutiles, suffit pour faire fuir tous les spectres et rendre nulle toute la science des magiciens. Dieu a-t-il institué le signe de la croix pour empêcher qu'une cause naturelle et nécessaire produise l'effet auquel elle est destinée par le

Créateur ? Ce sont, dit-on, des secrets de la physique mais peut-on croire de bonne foi qu'un Siamois soit plus profond physicien que tous les membres des académies européennes ? non sans doute. Mais en voilà assez sur cette matière ; je crains même d'en avoir trop dit ; vous autres Français vous ne craignez rien.

Les Siamois sont persuadés que ces démons ne sont pas autre chose que l'âme de ceux qui n'ont point été brûlés. Ils distinguent deux sortes de Phi. Les uns, qu'ils appellent Phi-Suk, c'est-à-dire, diables cuits, sont les âmes de ceux dont les corps ont été brûlés. Ces âmes ne font point de mal, elles ne sont pas même sur la terre. Les autres, qu'ils appellent Phi-Dep, c'est-à-dire diables crus, sont les âmes de ceux dont les corps n'ont pas été brûlés. Les corps que, d'après leurs lois, on ne peut pas brûler sont les corps des femmes enceintes, ceux des personnes mortes de mort violente, ou d'une attaque d'apoplexie foudroyante et par quelque autre accident semblable. Tous ces corps sont déposés dans une petite maison découverte qu'ils appellent Paxa. C'est le lieu où se rendent les sorciers pour faire leurs opérations diaboliques. Les Siamois ont des temples et des idoles (les chrétiens appellent pagodes les temples et les idoles des païens) qui sont, di-sent-ils, l'image de leurs dieux. Ils pensent que ces statues dès lors qu'elles sont inaugurées dans les temples, deviennent de vraies divinités ; ils ne leur font pas de sacrifices proprement dits, ils leur font seulement des offrandes de fleurs et de bougies quatre fois le mois, le 1^{er}, le 8^o, le 14^o, et le 21^o de la lune. Quelquefois le peuple s'assemble dans le temple pour jouer des instruments. Dans les grandes calamités, ils portent en procession quelques-unes de leurs idoles les plus célèbres. Quand ils ont besoin de pluie, ils exposent leurs pagodes au soleil. Si la pluie est trop abondante, ils découvrent le toit du temple. Ils s'imaginent que l'idole incommodée par la pluie rendra la sérénité au ciel. Plusieurs de ces idoles n'ont d'autre nom que celui de la matière dont elles sont composées. Ainsi ils diront le dieu or, le dieu verre etc. est dans telle pagode ; de quelque part que vienne une statue, elle sera bien reçue à Siam, on fera bientôt son apothéose. Les Européens qui viennent dans ces pays doivent éviter de donner aux Siamois quelque figure que ce soit, s'ils ne veulent pas contribuer à leurs superstitions ; nos chrétiens sont là-dessus d'une réserve qui pourrait servir d'exemple à bien des Français. Non-seulement ils ne donnent jamais aux infidèles aucune gravure, mais ils refusent même courageusement la commission que le roi leur donne de lui acheter des statues, lorsqu'ils vont dans le Bengale ; le prince a beau se fâcher, menacer, ils restent fermes dans le refus. Ce qui a fait dire au roi plus d'une fois, que de tous ses sujets les chrétiens étaient les seuls qui sussent dire non.

On apporta il y a quelques années, du royaume de Laos, une statue de verre ; cette idole est en grande considération à la cour. L'année dernière, on en apporta une autre qui est d'or ; celle-ci a aujourd'hui autant de crédit que celle de verre. On a cru s'apercevoir que le dieu de verre avait conçu des sentiments de jalousie contre son rival. On a craint avec raison que le dépit ne lui fit prendre quelque résolution désespérée, et qu'il n'allât même se mettre à la tête des Laotiens, ses anciens compatriotes, qui se sont révoltés. Notre roi, en bon politique, a voulu prévenir ce malheur. Il a donc fait enchaîner le pauvre dieu et lui a donné des gardes.

Les temples des Siamois n'ont rien de remarquable : ce sont des bâtiments carrés et oblongs assez bas ; leur toit forme un angle très-aigu qui est ordinairement orné de feuilles ou de figures bizarres d'or. Les idoles sont placées dans le fond du temple ; elles sont assises sur une espèce de gradin ; devant elles est un appui qui a la forme d'un autel ; elles sont dorées et affublées d'un bonnet haut et qui se termine en pointe. Phra-Phu-Thi-Chau est placé au milieu ; il est ordinairement d'une taille colossale. Une de ces idoles a plus de quarante pieds, on a eu soin de la représenter couchée par terre. Toutes ces statues ont une forme hideuse et quelquefois horrible ; il y en a qui ont la tête d'un oiseau, d'un serpent ; quelques-unes ont la forme d'un homme dans la partie supérieure du corps, et ressemblent à un animal par la partie inférieure.

Devant les pagodes un peu considérables, il y a une petite cour fermée par une enceinte de maçonnerie. Dans la partie du mur qui est en face du temple, on construit des colonnes de

briques terminées par une flèche dorée. Les colonnes les plus élevées s'appellent Phra-Chaïdi. C'est un de leurs dieux qui fit le sacrifice de sa vie pour conserver celle de son père. Les moins élevées sont percées de plusieurs trous ; elles s'appellent Phra-Chaïraï, ce sont les quatre frères de Phra-Chaïdi. Ils ne voulurent pas sauver leur père, et en punition de leur inhumanité ils furent transformés, après leur mort, en dieux furieux. Dans l'accès de leur rage, ils se firent percer le corps de plusieurs trous, remplirent ces trous de coton, avalèrent une grande quantité d'huile et se firent brûler. Phra-Chaïdi signifie le dieu qui a bon cœur, et Phra-Chaïrai, le dieu cruel. Quand les Siamois veulent construire une pagode, ils placent dans les fondements douze pierres principales qu'ils appellent les douze fils merveilleux. En face de la pagode, mais à une certaine distance, ils élèvent une colonne de bois. Sur cette colonne ils arborent un drapeau ; quelquefois ils placent deux statues armées et habillées à l'européenne, comme pour garder ce drapeau. Je termine enfin cet article si ennuyeux. Tel est l'aveuglement d'un peuple qui a néanmoins assez de pénétration et de jugement ; tel est l'homme abandonné aux seules lumières de sa raison et asservi à l'empire de ses passions ; tels nous serions nous-mêmes, si Dieu n'eût éclairé nos ancêtres, et s'il ne leur eût donné les grâces nécessaires pour embrasser la vérité après l'avoir connue. Quand on entend les Siamois débiter tant d'extravagances qu'ils croient comme autant de vérités incontestables, on ne peut s'empêcher de rire de pitié ; mais quand on considère que leur obstination dans l'erreur doit causer leur perte éternelle, on est forcé de verser des larmes sur leur étrange aveuglement. Priez le Père des miséricordes d'éclairer leur esprit et d'enlever l'iniquité de leurs cœurs, afin qu'ils reconnaissent et qu'ils adorent Dieu leur créateur et celui qu'il a envoyé, son Fils rédempteur du monde.

Au milieu de tant de folies, il est facile d'entrevoir plusieurs dogmes de la Religion chrétienne, tels que la création du monde, celle du premier homme et de la première femme, l'existence des anges et des démons, l'immortalité de l'âme, le déluge, le ciel, l'enfer, l'incarnation du Verbe, son second avènement, la virginité de sa sainte Mère, les signes et les calamités qui doivent précéder son second avènement, la fin du monde, la résurrection, le jugement, la félicité éternelle.

Ils ont bien des rites de l'Eglise romaine. La hiérarchie des Talapoins est absolument la même que celle de l'Eglise catholique. Les Siamois croient que leur religion vient de l'île de Ceylan ; mais aucun de ceux que j'ai interrogés n'a pu m'assigner l'époque où elle a commencé parmi eux. Leur religion est absolument la même que celle des Birmans et des Pégouans. Elle était primitivement la même que celle des bonzes chinois sectateurs de Fo. Encore aujourd'hui elles ont beaucoup de rapport entre elles. Il est incontestable que tous ces peuples ont tiré ce système de religion des anciens habitants de la presqu'île au-delà du Gange ; mais l'ont-ils tous reçue immédiatement des Indiens, ou bien les Chinois ou les Birmans l'ont-ils communiquée aux Siamois ? Je l'ignore. Le Tongking et la Cochinchine étaient autrefois des provinces de la Chine. Il est probable qu'il en était de même de Siam. Les rois de Siam sont encore obligés d'envoyer, tous les trois ans, un ambassadeur et des présents à l'empereur de Chine : dans cette hypothèse, n'auraient-ils pas reçu leur religion de leurs anciens maîtres ? Je laisse à d'autres plus instruits que moi à décider une question qui est fort indifférente.

Les Portugais sont les premiers qui ont prêché l'Evangile à Siam cette mission fut quelque temps après confiée aux missionnaires français ; ils l'ont toujours conservée depuis ce temps-là. C'est à Siam que nos premiers Vicaires apostoliques ont commencé à exercer leur juridiction ; c'est à Siam que fut fondé le premier séminaire général pour la plus grande partie des missions orientales en deçà du Gange. Ce séminaire n'existe plus ; les guerres des Birmans et la distance des lieux ont engagé MM. les Vicaires apostoliques à établir des séminaires particuliers dans leurs provinces respectives. Depuis quelques années on en a fondé un autre à Pulo-Pinang (l'île du prince de Galles) ; mais il n'y a que de jeunes Ecclésiastiques chinois, de la province du Su-Tchuen. Ils sont obligés de faire plus de huit cents lieues par terre ou par mer pour se rendre à leur séminaire, et autant pour revenir dans leur pays.

Quoique la mission de Siam ait beaucoup moins de chrétiens que les florissantes missions de la Chine, du Tongking et de la Cochinchine, cependant le saint ministère ne s'y exerce point sans succès. Siam n'est pas sans doute une terre fertile, mais ce n'est pas non plus une terre entièrement frappée de stérilité ; Dieu y a ses élus comme ailleurs. On y trouve des chrétiens d'une piété solide ; j'en connais qui ont généreusement confessé la Foi dans les tourments. Toutes les années on baptise un certain nombre d'adultes ; il en est même qui sont obligés de faire des sacrifices assez pénibles. Mgr l'Evêque qui est plus à même de juger des dispositions de ce peuple, prétend que s'il y avait à Siam un plus grand nombre de Prêtres européens, il y aurait bien des infidèles qui se convertiraient. En effet, la chrétienté de Pinang, qui est soignée par deux Prêtres français, prospère et s'augmente d'une manière sensible ; un nombre de fidèles très-grand, relativement à la population, demandent à se faire instruire.

Il est vrai que plusieurs de ces néophytes, tels que les Chinois, retournent dans leur patrie ; mais qu'importe ? ils n'en sont pas moins enfants de l'Eglise, quoiqu'ils ne soient plus de notre mission. Les Siamois se convertissent difficilement, mais cette difficulté ne doit pas décourager un missionnaire ; il y a bien d'autres nations auxquelles il peut prêcher, comme les Chinois, les Cochinchinois, les Cambogiens ; car dans le royaume de Siam il y a au moins autant d'étrangers que de Siamois d'origine. Il y a beaucoup d'adultes, surtout parmi les Chinois, qui demandent le Baptême à l'article de la mort. Il n'y a point d'hôpital à Bang-Kok ; lorsqu'un étranger est malade, il n'a d'autre ressource que la pagode : il y trouve un abri contre les injures de l'air, quelque peu de riz ; mais voilà tout. Mgr a jugé convenable de faire construire dans l'enclos de son séminaire une maison assez vaste et commode. Il y reçoit indistinctement tous les malades qui se présentent ; on les nourrit, on les soigne, on les instruit des principaux articles de la Religion chrétienne : presque tous reçoivent le Baptême. -

Quand les adultes refusent obstinément d'écouter le missionnaire, son ministère n'est pas pour cela infructueux ; il se console en baptisant les enfants qui sont en danger de mort, on ne trouve aucun obstacle de ce côté-là les parents croient qu'on leur administre un remède qui va leur rendre la santé. Il est remarquable que depuis près de deux siècles qu'on administre le Baptême dans ce pays-ci, il n'y ait presque aucun infidèle qui se doute qu'on baptise son enfant. Ils se présentent eux-mêmes, ainsi que leurs enfants, pour recevoir une eau qui produit de si merveilleux effets : nos chrétiens, qui souvent en baptisent plus que nous, sont d'une discrétion que je ne puis m'empêcher d'admirer ; ils gardent là-dessus un profond silence. Les princes et le peuple sont dans la persuasion que nous exerçons la médecine, ils appellent cela faire la bonne œuvre ; pour nous, nous leur laissons croire ce qu'ils veulent s'il n'est jamais permis de parler contre la vérité, il n'y a pas toujours obligation de dire toute vérité. Presque tous ces enfants meurent après avoir reçu le Baptême ; ce sont autant de prédestinés qui prient pour la conversion de leurs parents et la prospérité de la mission. Ce ministère ne flatte pas l'amour-propre, sans doute ; mais l'effet n'en est pas moins solide, et il est moins dangereux ; la pénurie de Prêtres oblige Mgr d'employer à cette bonne œuvre de simples fidèles. Les soldats chrétiens, qui se trouvaient dans le Laos, en ont baptisé un très-grand nombre. Il nous est facile de juger par-là que la présence d'un missionnaire n'est pas tout à fait inutile à Siam ; les Prêtres indigènes, soit ici, soit ailleurs, ne pourront jamais suppléer les missionnaires européens. On fait dans les Indes des Prêtres édifiants, assez instruits et zélés même ; mais ils n'ont pas l'activité, le talent nécessaire pour trouver des ressources dans les occasions où tout paraît désespéré, le courage pour pousser une entreprise périlleuse jusqu'au bout. Ils peuvent conserver et soigner les chrétiens qui existent déjà ; mais je ne crois pas qu'ils augmentassent beaucoup le nombre des néophytes, s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes ; ils sont doux, tranquilles et savent se posséder ; ils marchent bien quand ils ont un Prêtre européen à leur tête ; alors ils ont du courage et travaillent avec succès à la conversion des infidèles. Peut-être même font-ils plus de bien que les missionnaires, parce qu'ils connaissent mieux la langue et les usages du pays ; ils savent mieux comment il faut s'y prendre pour s'insinuer auprès des infidèles ; mais, encore une fois,

il leur faut un guide. Envoyez-nous donc des Prêtres humbles, obéissants et zélés ; il n'est pas absolument nécessaire qu'ils aient de grands talents pourvu qu'ils soient saints, c'est bien assez. Il ne faut pas avoir un génie transcendant pour disputer avec des infidèles ignorants, qui professent les erreurs les plus absurdes et les plus révoltantes. La sainteté du missionnaire a plus de force auprès d'eux qu'un syllogisme. Il faut cependant s'attendre à bien des difficultés ; c'est le caractère de la vraie Religion d'avoir toujours des ennemis et des contradicteurs. Jésus-Christ n'a promis à ses Apôtres d'autre récompense en ce monde, que des persécutions et des souffrances.

Les difficultés qui s'opposent aujourd'hui à la propagation de la Foi dans ces contrées, sont les mêmes que celles qu'on éprouvait dans les premiers siècles de l'Eglise la superstition dans les uns, l'indifférence les passions, l'amour de l'indépendance dans les autres, la crainte dans tous. Le prince craint ses sujets, et les sujets craignent d'encourir l'indignation du prince s'ils embrassent le christianisme. Il y a une autre tentation par rapport aux grands, c'est la polygamie et la crainte qu'ils ont des Européens. La puissance colossale des Anglais dans l'Inde a inspiré la terreur à tout l'Orient. Toute la presque île au-delà du Gange leur est soumise, sans compter la Perse dont le Sophi est devenu leur vassal en quelque sorte ; ils ont renversé l'empire des Mogols, et le dernier successeur des Gengiskan et des Tamerlan est devenu le pensionnaire d'une société de marchands : leur pavillon flotte sur un littoral de plus de seize cents lieues. Cette puissance formidable, qui va toujours croissant, a jeté la consternation dans toutes les cours de l'Asie. Le roi de Siam craint de se voir au premier jour renversé de son trône. Quand il voit un Européen, il croit toujours que c'est un émissaire anglais ; il ne distingue pas entre prêtre et laïque. Ma présence à Quéda a produit une vive sensation ; le roi en a été averti par un courrier extraordinaire ; et sans la protection du roi de Ligor, qui prit sur lui de lever toutes les difficultés, j'aurais été obligé de prendre une autre route. Le roi de Cochinchine a fermé tous ses ports aux Anglais. L'empereur de la Chine a expressément exigé de la compagnie anglaise qu'aucun de ses vaisseaux ne prît à son bord des missionnaires européens heureusement pour nous on ne fait pas grand cas de cette défense. On ne persuadera jamais à un prince asiatique qu'un Européen vienne de l'extrémité du monde seulement pour convertir des infidèles, aux dépens de sa propre vie ; ils soupçonnent toujours quelque dessein caché ; ils craignent que ce ne soit quelque espion envoyé dans leurs états par les Européens, pour y tramer quelque conspiration ou lever le plan des places, des villes, des provinces, etc. Une carte géographique, un livre écrit en langue inconnue quelques lignes tracées sur un morceau de papier, tombés par hasard entre les mains d'un gouverneur de province, suffisent pour mettre en mouvement un vaste empire et causer une violente persécution. Plusieurs ne distinguent pas entre chrétiens et Anglais ; les autres connaissent d'une manière assez distincte différents états européens. J'ai été étonné d'entendre des Malais des Siamois, des Chinois me parler de la France, de la révolution, de Bonaparte et de quelques traits de sa vie d'une manière assez détaillée ; mais ils s'imaginent que tous les chrétiens font cause commune ; ils croient même qu'à l'approche des Anglais tous leurs sujets chrétiens se réuniraient à eux, tant ils connaissent peu les principes du christianisme.

Voilà les difficultés qui retardent les progrès de l'Evangile, mais cela ne les arrête pas entièrement ; la grâce est plus forte que l'enfer, et Dieu est assez puissant pour retirer des ténèbres de l'infidélité ceux qu'il a élus de toute éternité. On trouve dans le vicariat apostolique de Siam, à Pinang surtout des chrétiens de toutes les parties du globe. Le respect, la vénération et l'affection pour les Prêtres ; la décence, la modestie et le recueillement dans les églises, sont les principaux caractères qui distinguent les chrétiens de ce pays-ci. On fait les offices publics avec un ordre et une solennité qui me causèrent autant de surprise que d'édification la première fois que j'en fus témoin. Je ne me serais pas attendu à voir à Siam un Evêque officier avec une pompe qui ne le cède pas aux cathédrales de France. Les jeunes Ecclésiastiques, et même les enfants de chœur font les cérémonies avec une exactitude et un ensemble qu'on ne trouve pas souvent ailleurs ; il est vrai que cela tient un peu à leur caractère. Presque tous nos chrétiens

savent lire, plusieurs connaissent le plain-chant. Ils ont des dispositions pour la musique ; leur voix est claire, faible et juste ; les Chinois, au contraire, n'ont ni goût ni aptitude pour le chant.

On fait à Bang-Kok plus d'instructions, de sermons, de catéchismes que dans aucune église de France. Croiriez-vous que l'on prêche ici des stations en carême, et que l'on fait trois sermons par semaine !

Le Prêtre n'éprouve pas, comme en France, des difficultés pour s'approcher des malades ; il n'a pas besoin d'user de ménagement pour les engager à se confesser : le malade et tous ses parents le préviennent ; ils appellent le Prêtre avant même que le danger soit imminent. Il ne leur est jamais venu dans l'esprit qu'un ministre de la Religion pût faire empirer la maladie.

Les chrétiens de Bang-Kok n'ont pas encore oublié leurs premiers pères dans la Foi, les missionnaires portugais. Ils tiennent à honneur de parler leur langue ; ils prennent tous des noms portugais ; plusieurs veulent même qu'on les regarde comme fils des anciens Portugais établis dans les Indes. Ils les imitent dans l'architecture et la décoration de leurs églises, dans l'ordre de leurs processions et en bien d'autres choses. Ils adoptent volontiers le costume européen, mais ils ne sont pas difficiles dans le choix l'un porte un gilet rond, l'autre un habit anglais ; celui-ci paraît en public habillé en garde-chasse, l'autre en gendarme avec deux énormes épaulettes de colonel. On voit des enfants affublés d'une robe de chambre à grandes raies, ou d'une espèce de pourpoint rouge, comme Henri IV, le plus souvent nu-pieds. Eux seuls ne s'aperçoivent pas de cette bigarrure ; ils sont persuadés que cela est le vrai costume européen.

Monseigneur fait sa résidence au séminaire. Je ne sais de quel terme me servir pour désigner le lieu que Sa Grandeur habite ; ce n'est ni un palais ni une maison bourgeoise. Représentez-vous quelques planches posées sur quatre solives, formant un petit carré long recouvert de paille de maïs et vous aurez une idée assez juste du réduit que Monseigneur a choisi pour son domicile. On y trouve pour tout meuble une vieille chaise, un banc sur lequel sont posés quelques livres, et une planche pour se coucher sa garde-robe n'est pas riche ; elle se compose de deux soutanes dont une est violette, elle est réservée pour les grandes solennités ; l'autre est noire, elle est rapiécée d'un côté et déchirée de l'autre ; c'est celle que Monseigneur porte ordinairement. Il a une paire de souliers, mais il ne s'en sert que pour dire la Messe. La chapelle répond à la simplicité de l'ameublement. Un petit calice d'argent des aiguères de cuivre, une mitre dont ses chrétiens lui ont fait présent une crosse de bois une bague dont le chaton renferme un morceau de verre en guise de pierre précieuse : voilà ce qui compose la chapelle du vicaire apostolique de Siam. Monseigneur se plaît dans cet état de pauvreté ; il n'a de sollicitude que pour son séminaire et pour ses pauvres. Il a été réduit à de terribles épreuves pendant plusieurs années ; il ne recevait rien de France. Il est facile d'imaginer quelle était sa détresse dans un pays qui n'offre aucune ressource. Aujourd'hui, grâce à la charité des âmes ferventes qui composent l'Association pour la Propagation de la Foi, Monseigneur peut espérer de pourvoir aux besoins de son séminaire. Au reste, si Monseigneur de Sozopolis est pauvre en meubles précieux, il est bien riche en vertus. J'admire surtout son égalité d'âme que rien ne peut troubler : de pareils exemples de douceur et de patience m'étaient bien nécessaires !... "

Nous jouissons pour le moment d'une assez grande tranquillité, mais il ne faut pas s'y fier ; c'est un jour serein sur une mer orageuse, et qui peut à chaque instant être suivi d'une tempête violente. Le roi que nous avons n'ose jamais exiger d'un chrétien quelque chose que ce soit si elle est défendue par notre sainte Religion. Quand il donne quelque ordre aux chrétiens, il leur demande d'abord s'ils peuvent le faire sans péché ; il voit que ses prédécesseurs se sont si mal trouvés d'avoir persécuté le christianisme, qu'il craint toujours d'encourir le même sort en imitant leur conduite. Il est surtout sévère sur la sanctification du saint jour de dimanche. Lorsqu'il mande les chrétiens un jour de fête on n'a qu'à lui représenter qu'ils sont occupés pendant ce jour-là aux exercices de leur religion, il révoque ses ordres à l'instant. Combien de Français traiteraient cette délicatesse de conscience de fanatisme ou de puérilité indigne d'un roi ! mais il sera leur juge au jugement dernier. "

Je ne dois pas vous laisser ignorer que l'homme ennemi est venu semer de l'ivraie parmi le bon grain ; mais heureusement ce mauvais germe n'a pas produit jusqu'à présent beaucoup de fruits ; je veux parler des missionnaires méthodistes que diverses sociétés protestantes ont envoyés à grands frais dans les quatre parties du monde. Ils prennent le titre de missionnaires apostoliques, quoique Dieu et ses Apôtres ne les aient point envoyés. Ils ont publié un journal de leurs missions, où ils ont mis ce qu'ils ont voulu. Il y en a qui ont osé comparer leurs travaux à ceux des Apôtres ; cependant, s'il faut juger du succès de leurs confrères par les succès de ceux que j'ai vus, le fruit de leurs travaux n'est pas consolant. Nous en avons un à Pinang qui répand les piastres à pleines mains ; sa femme seconde ses efforts en usant des mêmes moyens ; mais ils travaillent en vain. Personne, ou presque personne ne veut se joindre à eux.

Lorsqu'un infidèle veut se faire instruire de la Religion chrétienne, il s'adresse directement aux missionnaires catholiques ; il voit dans le même lieu plusieurs sociétés opposées les unes aux autres, qui se disent toutes la vraie église de Jésus-Christ ; et cependant il choisit toujours la société des catholiques, qui ne lui promet aucun avantage temporel. D'où vient cette préférence, qu'un Chinois, un Malais, un Cafre donne aux catholiques sur les anglicans, les arméniens et les méthodistes ? N'est-ce pas parce que la légitime épouse de Jésus-Christ, la vraie mère des enfants de Dieu, porte avec elle des caractères si évidents de légitimité qu'il est facile, même aux infidèles les plus ignorants, de la distinguer de toutes celles qui ne sont que des marâtres ? Le plus grand danger ne vient pas des prédicateurs anglais cette foule d'Européens sans mœurs, sans religion et presque sans aucun principe de morale, qui inondent les Indes-Orientales, est encore plus à craindre. Mais parmi tous ces voyageurs les Français sont peut-être les plus dangereux ; leur ton léger et badin ; la mauvaise habitude où ils sont de plaisanter sur tout, de parler de tout à tort et à travers, est très-propre à faire les plus funestes impressions sur l'esprit des infidèles et des néophytes que voulez-vous que pensent ces pauvres Indiens, quand un étourdi qui se fait gloire d'être compatriote du Vicaire apostolique et des Missionnaires, de professer la même Religion, attaque les principes de cette même Religion par ses discours indiscrets, ses plaisanteries impies, et la déshonore par sa conduite immorale ? Que voulez-vous qu'ils pensent lorsqu'ils ne le voient assister à aucun office, ou n'y venir que pour causer du scandale ? Les Anglais, il est vrai, ne sont pas plus édifiants ; mais on a une réponse toute prête : ce sont des Anglais hérétiques ; cela suffit pour détruire l'impression que peut avoir causée le mauvais exemple. Mais que peut-on dire, quel moyen y a-t-il d'arrêter le scandale, quand c'est un Français catholique qui le donne ? Aussi Monseigneur est-il malade toutes les fois qu'on annonce l'arrivée de quelque Européen ; mais la divine Providence ne permet pas heureusement que ces visites soient fréquentes ; il vient peu de Français à Siam. Qu'il est triste d'être réduit à redouter la présence d'un compatriote, dont la vue devrait être si propre à produire les plus vifs sentiments de joie et de satisfaction dans cette terre étrangère, si éloignée de la patrie !

Je dois maintenant vous parler des mœurs et même de la constitution physique des Siamois ; mais comme je vous ai fait observer que Siam renfermait beaucoup d'étrangers, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché que je vous parlasse en même temps des usages et des préjugés de tous ces peuples, lorsqu'ils ne seront pas conformes à ceux des Siamois ; encore je ne rapporterai que ce que je jugerai digne de remarque.

Les Siamois sont d'une taille médiocre et assez uniforme, sans presque aucun de ces défauts physiques qui sont si communs en Europe. Peut-être une seule province de France renferme-t-elle plus d'aveugles, de boiteux, etc., que tout le royaume de Siam. Leur tête est plutôt carrée que ronde ; leur visage est plat et en losange ; ils ont les joues un peu creuses, l'os de la pommette, les lèvres et la partie de la mâchoire qui y correspond, un peu saillants, le nez écrasé, les yeux noirs et assez bien fendus, les cheveux très-noirs, rudes et hérissés. Les Siamois, hommes et femmes, se rasent volontiers la tête, mais le plus souvent ils se contentent de couper

leurs cheveux très-ras ; ils en conservent sur le devant une touffe qu'ils relèvent un peu en arrière en les oignant d'une espèce d'huile : les femmes n'ont pas cette touffe de cheveux. Leur teint est dans les uns d'un rouge couleur de cuivre, et dans les autres d'un jaune couleur de citron. J'ai vu des Asiatiques de tous les royaumes et presque de toutes les provinces qui sont comprises entre le cinquième et le quarante-unième degré de latitude (nord), et le 91 et 118. de longitude (est), méridien de Siam, c'est-à-dire, depuis Lygor jusqu'à la Tartarie chinoise, et depuis le Gange jusqu'à la mer. Il m'a paru que tous ces Asiatiques avaient entr'eux plusieurs traits de ressemblance, soit par la forme du corps, soit par la couleur : chacune de ces nations a bien sans doute des traits caractéristiques ; on distingue, en effet, facilement un Cochinchinois d'un Siamois ; d'un Chinois et même d'un Tongkinois ; mais cette différence n'est guère plus sensible que celle qui existe en Europe entre un Français, un Espagnol et un Allemand. Les Malais font un peuple à part : ils sont plus noirs et ont des traits plus prononcés que les Siamois : il y a quelques peuples qui sont très près de l'équateur, et qui sont néanmoins aussi blancs que ceux des Européens qui ont la couleur très-foncée ; tels sont les habitants de l'île de Nias, qui n'est que par le deuxième degré trente minutes de latitude (nord), et le 95 de longitude (est), du méridien de Paris. C'est un peuple très-doux, qui a des mœurs simples et pures : tous ceux qui viennent dans les lieux occupés par les Européens se font chrétiens. Dans tous les différents peuples dont je viens de parler le teint est uniforme ; on ne voit point sur le même visage, comme en Europe, les nuances de chatain-blond, de blanc, et d'incarnat. On dirait qu'ils portent tous un masque de papier jaune. Les Chinois ont les yeux plus petits que les Siamois ; leur paupière est fendue en diagonale et forme un angle en descendant vers le nez ; on dirait qu'ils sommeillent continuellement, mais il n'en est rien, car c'est le peuple le plus fin et le plus rusé qu'il y ait au monde : tromper un Chinois, ou n'en être pas trompé si on a souvent des affaires avec lui, c'est presque un prodige (je parle des Chinois païens). Toutes les nations qui habitent la côte Malabare et de Coromandel, le Bengale, et en un mot tous les habitants de l'Indostan sont plus noirs, par une égale latitude, que ceux qui sont en deçà du Gange ; mais leurs traits sont semblables à ceux des Européens on observe sur leur visage des nuances bien marquées ; peut-être leur corps est-il plus sec et plus fluet que celui des Européens.

Le costume des Siamois est très-simple ; ils vont nu-pieds et nu-tête, et ils n'ont pour tout habit qu'une pièce d'étoffe peinte qu'ils attachent à leur ceinture ; ils la relèvent par derrière, ce qui donne à ce linge la forme d'un caleçon (je l'appellerai langouti) : c'est le commun aux hommes et aux femmes. Les personnes de condition médiocre se servent rarement de parasol ; les grands, au contraire, en ont toujours un les femmes de la halle se couvrent la tête d'un chapeau qui n'est autre chose qu'une corbeille de roseaux. Quand un inférieur paraît devant son supérieur, il ajoute une ceinture de soie à son costume ; la CON-leur varie selon la dignité de celui qui la porte : les mandarins de la première classe ont la ceinture blanche. Le premier jour qui correspond aux quatre phases de la lune, que l'on peut regarder comme le jour de dimanche des Siamois, toute la cour porte le langouti blanc. Le Roi ne se distingue nullement de ses sujets soit par la forme, soit par la richesse du costume. Les Princes portent quelquefois une chaussure qui re-semble à des sandales. Lorsque des inférieurs se présentent devant un mandarin, ou toute autre personne constituée en dignité, ils ôtent leur chaussure, s'ils en ont, ce qui est très-rare ; il en est de même lorsqu'ils entrent à l'église. A Pulopinang, les Malaises qui ont embrassé la Religion chrétienne observent scrupuleusement cet usage. A Siam, les petits garçons sont dans un état de nudité complète jusqu'à l'âge de dix à douze ans. On donne le langouti aux petites filles à l'âge de cinq à six ans ; les infidèles sont si abrutis qu'ils n'aperçoivent ni l'indécence, ni les dangers d'une si abominable coutume. Quelque indécent que soit le costume des Siamois, il est tolérable quand on le compare à celui de certains Indiens de l'autre côté du Gange, dont l'impudence effrontée égale la brutalité. Les femmes chrétiennes connaissent mieux les règles de la modestie qui sied si bien à leur sexe ; elles sont toujours décentement habillées lorsqu'elles paraissent en public. Les Siamois ne se servent pas de mouchoirs de poche ; ils ont un moyen

très-simple pour nettoyer leur nez ; ils ne peuvent voir sans horreur un Européen prendre son mouchoir, s'en servir et le remettre dans sa poche ; ne vous paraît-il pas qu'ils ont raison ?

Le luxe des Siamois n'est pas dans la richesse des habits, ils sont presque tout nus ; il consiste dans les pierreries et les bijoux de toute espèce. On voit des enfants qui sont couverts d'or et de pierreries de la tête aux pieds. Le faste asiatique et le peu de soin que certaines personnes prennent de leurs enfants sont quelquefois la cause de bien des malheurs, et il est arrivé que des voleurs, rencontrant ces enfants dans des lieux écartés, leur ont coupé les bras, les ont même égorgés pour s'emparer de leurs bijoux. On trouve des Indiens qui portent des anneaux jusqu'aux doigts des pieds ; il y a des femmes qui portent des pendants ou des broches d'or suspendus à leur nez ; je crois qu'elles viennent de l'Indostan.

Le costume des Chinois, Tongkinois et Cochinchinois est fort décent : ils portent tous, hommes et femmes, un large pantalon avec une veste ou chemise par-dessus (Les femmes chinoises et cochinchinoises portent un pantalon comme les hommes, mais les femmes tongkinoises n'en portent pas, à l'exception de celles qui sont mariées à des mandarins (car alors elles adoptent le costume cochinchinois) ; elles ont une espèce de jupe qui descend jusque sur les pieds, mais qu'elles relèvent un peu haut quand elles travaillent dans les champs, ou qu'elles ont à marcher dans la boue. Elles portent par-dessus une robe qu'elles croisent par-devant, et attachent au côté droit avec deux rubans de la même toile ou étoffe que l'habit ; cette robe descend jusqu'au-dessous des genoux. Leur poitrine est couverte d'un morceau de toile ou d'étoffe de soie qu'elles attachent avec des cordons ; quand elles s'habillent en habits de cérémonie, elles mettent par-dessus leur robe une seconde robe qui souvent est de soie, dont les manches sont très-larges, et qui croise par-devant comme la robe de dessous. Au Tongking les hommes ne portent pas tous des pantalons ; les mandarins et les militaires en portent, parce qu'ils ont l'habit cochinchinois ; les riches, les hommes de lettres et un grand nombre de ceux qui mènent une vie sédentaire en portent communément ; les missionnaires, les prêtres du pays et tous les catéchistes et élèves de la maison de Dieu en portent toujours. Parmi les autres habitants du Tongking, il y en a beaucoup qui n'en portent jamais ; d'autres qui n'en portent que très-rarement : le pantalon des Tongkinois est plus court et plus large que celui des Cochinchinois. Tous les Tongkinois, soit qu'ils portent des pantalons, ou non, ont les reins ceints d'une ceinture dont un des deux bouts est passé entre les deux cuisses ; cette ceinture est un morceau de toile teint en rose pâle, large de six ou huit pouces, qui fait deux ou trois fois le tour du corps : dans les grandes chaleurs de l'été, il y a des Tongkinois qui, quand ils sont dans leurs maisons, ou occupés dans les champs, ne gardent d'autre vêtement que leur ceinture ; depuis quelques années cet usage est prohibé.). Les personnes d'une condition honnête, en Chine, portent une longue robe de soie, et par-dessus une espèce de rochet de soie bleue, et ordinairement fourrée ; ils ont de petites bottes de soie blanche et des souliers d'étoffe ouverts par derrière ; leur semelle est moitié cuir et moitié carton ou fil ; il y en a de richement brodés. Les Chinois ont les cheveux si longs, qu'ils descendent quelquefois jusqu'à terre ; ils se rasent une partie de la tête, ils ne conservent que les cheveux qui sont au milieu, dont ils forment une tresse qu'ils laissent pendre par derrière ; quelquefois ils s'en ceignent la tête : les Cochinchinois ne tressent pas leurs cheveux, mais ils les nouent sur la tête. Tous ces peuples aiment à porter la barbe, mais ils ne l'ont pas fort belle ; ils admirent celle des Européens : les Siamois au contraire ont la barbe en horreur, ils se l'arrachent avec de petites pincettes. Le costume des femmes chinoises ne diffère de celui des hommes qu'en ce que leur robe est plus longue ; elles conservent tous leurs cheveux qu'elles nouent à la manière des Cochinchinois. Dès l'âge de cinq à six ans on leur tord les doigts des pieds, à l'exception du gros orteil, et on les renverse sous la plante des pieds. Cette coutume barbare a commencé quelque temps après notre ère vulgaire. C'est l'empereur Schou, de la 16.^e dynastie, qui l'introduisit afin que les femmes fussent plus sédentaires ; en effet, elles marchent difficilement ; on dirait qu'elles ont des entraves ou qu'elles marchent sur des épines. Cet usage n'est pas généralement adopté. Les

dames chinoises ont toujours un grand éventail à la main ; lorsqu'elles sortent, ce qui est très-rare, elles se placent sur un siège qui a la forme d'une stalle ; ce siège est couvert par devant et porté par deux hommes. A Macao elles jouissent d'un peu plus de liberté ; en plusieurs endroits elles fument comme leurs maris ; elles sont imitées en cela par les dames espagnoles de Manille. J'ai vu à Macao des Portugaises qui fumaient, mais j'ignore si cet usage est général ; les Malaises et les Siamois mâchent le tabac comme les matelots, mais elles y mêlent divers ingrédients.

A Siam, et dans toutes les parties de l'Asie où le christianisme n'a pu améliorer leur sort, les femmes sont toutes, à quelque chose près, esclaves de leurs maris ; on voit visiblement se vérifier la menace que Dieu fit autrefois aux personnes de leur sexe dans la personne d'Eve. Chez les grands, les femmes sont enfermées dans le Harem, d'où elles ne sortent presque jamais. Lorsque les Princes donnent audience, elles se placent au fond de la galerie, mais dans un lieu plus bas, ou derrière un tissu de paille qui leur donne la facilité de tout voir et de tout entendre, sans être aperçues de personne. Elles ne mangent jamais avec leurs maris ; en leur présence elles font en sorte de ne pas se trouver de niveau avec eux. Si une femme s'asseyait dans un lieu où elle fût plus élevée que son mari, ou si elle suspendait par mégarde un mouchoir ou une ceinture qui dominât sur sa tête, il n'en faudrait pas davantage pour mettre le trouble dans le ménage, et peut-être pour en venir à une rupture ouverte. Le mari regarderait cette action comme une insulte faite à sa personne, et comme une preuve incontestable que sa femme veut dominer dans la maison. Demander à un mandarin des nouvelles de sa femme, la saluer, lui adresser la parole, même en présence du mari, ce sont autant de choses qui sont défendues à Siam et ailleurs ; de pareils procédés causeraient autant d'étonnement que de scandale. On ne persuadera jamais à un Asiatique qu'une femme soit un être assez important pour qu'un homme sensé s'occupe de ce qui la concerne, ou prenne intérêt à sa santé : dans une province de ce royaume, les hommes se croiraient déshonorés s'ils passaient par un endroit qui a été souillé par la présence d'une femme. Un de nos Prêtres ayant été en mission auprès de ces peuples, on lui disait quelquefois : Ne passez pas par-là, les femmes y passent. Les hommes ne veulent pas qu'elles entrent dans la maison par la même porte qu'eux. Par le même principe d'équité, ils leur refusent l'entrée du ciel. Ils pensent qu'il serait indigne d'un homme de se trouver au ciel avec une femme. Les personnes du sexe de basse condition peuvent sortir de leurs maisons, mais ce n'est pas pour aller à la promenade ; c'est seulement pour travailler à la campagne ou pour faire quelque petit trafic. Pendant que le plus souvent le mari joue, boit, dort ou travaille au service du Prince, la femme pourvoit à l'entretien de toute la famille par son travail et son industrie. Les chrétiens sont les seuls qui ne partagent pas ces préjugés. Ils se conduisent à l'égard de leurs femmes à peu près comme les Européens.

La polygamie est permise à tous les hommes. Le Roi ne donne le titre de Reine qu'à une seule de ses femmes, à laquelle toutes les autres sont inférieures sous tous les rapports. Elle s'appelle Ackhamaessi. Les simples particuliers qui ont plusieurs femmes, ont aussi le droit d'en choisir une qui porte le titre de Mia-jai, c'est-à-dire, épouse grande ; elle a autorité sur toutes les autres. Lorsqu'un Siamois veut se marier, il ne prend pas une femme, il l'achète : le prix n'est pas fixe ; cela dépend de la volonté des parents de la future. En vertu de ce contrat, la loi accorde au mari le droit de la battre, de la renvoyer ou de la vendre comme esclave. Il n'a le droit de la tuer que dans un seul cas. Ces droits ne sont pas réciproques. Ainsi si la femme s'enfuyait chez ses parents pour cause de mauvais traitements, le mari a la faculté de la réclamer comme un objet qui lui appartient par contrat de vente ; mais les femmes poussées à bout empoisonnent très-souvent leurs maris. Les parents ont le droit de vendre leurs enfants, et ils en usent fréquemment. Rien de plus commun à Siam que de voir des enfants vendus comme esclaves. La condition de ces pauvres enfants n'est pas bien dure, les Siamois sont naturellement doux. Leurs parents peuvent les racheter en rendant l'argent qu'ils avaient reçu. Cette coutume, toute inhumaine qu'elle est, est moins barbare que celle des Chinois qui

étouffent leurs propres enfants. Dans la province de Fokien, les parents conservent la vie à tous les garçons, mais ils ne conservent guère plus de deux filles. Toutes celles qui naissent ensuite sont mises à mort impitoyablement. Ce sont les mères qui deviennent elles-mêmes les bourreaux de leurs propres enfants : lorsque la femme est accouchée, le mari rentre et demande si elle est accouchée d'un garçon ; si, sur la réponse négative, il sort en manifestant sa mauvaise humeur, l'arrêt de mort est dès-lors prononcé contre l'innocente créature qui vient de naître. La mère dénaturée prend à l'instant sa fille et l'étouffe de ses propres mains ! Le gouvernement est bien éloigné de sévir contre les coupables. C'est une maxime généralement reçue en Chine, que la nature accorde aux parents le droit de faire périr leurs enfants ou de les élever selon leur volonté. Durant le temps d'une persécution intentée contre les chrétiens, on se saisit de quelques-uns de nos livres. On nomma une commission de mandarins lettrés pour les examiner ; tous, à l'exception d'un seul, déclarèrent que ces livres ne contenaient rien de mauvais. Celui qui était d'un avis contraire soutenait que cette Religion était mauvaise et les livres pernicioeux, parce que, dit-il, un de ces livres rapporte que le Dieu des chrétiens a sévèrement puni un père qui avait fait mourir sa fille injustement (il avait lu la Vie de sainte Barbe) ; ce qui, ajouta-t-il, est évidemment dangereux. Un père n'a-t-il pas le droit de faire périr sa fille selon son bon plaisir ? Je ne crois pas que ces horreurs aient lieu dans toutes les provinces de l'empire. Peut-être même pourrait-on assurer que cette coutume exécrable a sensiblement diminué en certains endroits : depuis que le christianisme a paru en Chine, les infidèles commencent à rougir de leur barbarie. Il faut espérer que le nombre des chrétiens augmentant toujours, l'infanticide deviendra un crime presque inconnu dans ce malheureux pays.

Les Siamois sont, dit-on, moins vicieux que bien d'autres peuples infidèles ; mais il ne faut pas croire pour cela qu'ils aient de grandes vertus morales, Le christianisme seul fait des hommes vraiment vertueux. L'orgueil, l'insensibilité, la cruauté même, l'impudicité poussée souvent jusqu'aux plus honteux excès, ont toujours été et seront à jamais l'apanage des infidèles. Tous ces Indiens, qu'on a tant vantés sans doute parce qu'ils étaient païens, ne sont rien moins que des hommes parfaits. Il est impossible qu'ils soient de bonne foi sur certaines choses qu'ils se permettent ; leur sort est bien à plaindre sans doute, et il n'est point de sacrifice qu'un chrétien charitable ne doive faire pour obtenir leur conversion. Mais après tout, il est facile de voir que leur réprobation est leur ouvrage, et que la justice divine ne punit en eux que leur endurcissement volontaire ; au contraire, tous ceux qui sont fidèles à suivre leur conscience sont toujours ceux qui se font chrétiens. Les Brames, les Samnias chez les idolâtres, les Santons et les Derviches chez les Mahométans, ne se distinguent du commun des infidèles que par un orgueil plus arrogant et par une plus profonde hypocrisie.

Les Siamois sont d'un caractère assez doux, léger, irréfléchi, timide et gai ; ils aiment les personnes qui ont de la gaîté. Ils n'aiment point les disputes ni rien qui sente la colère ou l'impatience : j'entends les disputes scientifiques, car pour d'autres matières, ils poussent souvent la dispute jusqu'à un combat en forme où se trouvent plusieurs champions. Ils seraient presque scandalisés de voir un Prêtre continuer la Messe après avoir parlé avec zèle et véhémence dans son prône. Ils sont paresseux, amis de l'amusement, inconstants ; un rien fixe leur attention et un rien les distrait ; ils sont grands demandeurs ; tout leur plaît, et ils demandent tout, depuis les objets les plus précieux jusqu'aux choses de la moindre valeur. Ce défaut est commun au peuple et aux grands. Un prince du sang ne croit pas au-dessous de sa dignité de demander du tabac un crayon, une montre, un cochon ; cela m'est arrivé à moi-même. Le roi n'est pas plus délicat que ses sujets. Il est vrai qu'ils ne sont pas fâchés qu'on leur fasse à son tour quelque demande. La politesse siamoise exige que l'on se fasse mutuellement des présents. Dans les visites, les premières choses que l'on offre, sont le thé et le béthel. Il m'est arrivé en voyageant de visiter certaines personnes ; au sortir de leurs maisons je me voyais accompagné de plusieurs domestiques portant les uns du riz, des légumes, des fruits, les autres de la viande,

du poisson, etc. Ils mettent tous ces différents comestibles dans de grands vases d'airain, qu'ils ont soin de porter de manière que tout le monde voie ce qu'ils contiennent. Au milieu de tous ces gens on a l'air d'un fournisseur de vivres qui vient de faire ses emplettes. Les Laotiens font leurs présents d'une manière fort délicate et très-ingénieuse. Ils se présentent devant celui qu'ils veulent honorer de leur bienveillance et lui font leurs compliments. Pendant le cours de leur conversation, ils placent adroitement auprès de lui, sans qu'il s'en aperçoive, le présent qu'ils veulent lui faire, le saluent encore et se retirent ; ils disent qu'il ne faut pas faire parade de ses dons.

Les Siamois sont généralement aumôniers. Le roi doit, selon un ancien usage, faire des aumônes publiques, plusieurs fois l'année. Dans ces occasions on donne en son nom à tous les pauvres qui se présentent, du riz, du linge, de l'argent. Le roi actuel fait, dit-on, distribuer tous les jours aux mendiants de Bangkok une certaine quantité de comestibles.

Le roi et le peuple aiment beaucoup les jeux de pur amusement ou d'exercice ; ils ont d'autres jeux qui sont moins fréquents, tels que la lutte, le pugilat, le combat de coqs, de petits poissons ou de deux serpents. Ils ont un jeu qu'ils appellent Nang à cause du cuir qui y est employé ; ce jeu est toujours très-dangereux à cause des épées, des poignards, des hallebardes dont la corde et le sauteur sont hérissés. C'est une grande lanterne magique. Ils ont aussi des sauteurs de corde ; mais le jeu qui leur plaît le plus et auquel ils courent avec une espèce de fureur, est celui qu'ils nomment lameng-lakhong : c'est une espèce, de drame partie comique partie pantomime. On dit que c'est l'école de tous les vices. Les talapoins, qui assurément ne sont pas scrupuleux, condamnent ce jeu où ils assistent cependant eux-mêmes, déguisés sous l'habit séculier ; ceci soit dit sans médisance. Je pense que vous aurez assez de charité pour ne pas croire que je sois témoin oculaire de ces derniers faits. Ce ne sont pas les assistants qui paient les acteurs, c'est l'individu qui fait représenter les jeux. Quand c'est le roi qui fait donner des jeux publics, son trésorier fournit aux dépenses. Il fixe le salaire du baladin selon le plus ou le moins de plaisir que le roi a paru y prendre.

On voit rarement à Siam des fanatiques qui se mutilent ou se suicident par une criminelle ostentation de courage ou de piété envers leurs faux dieux. Ils abandonnent ces scènes atroces aux habitants de l'Indostan ; ils sont persuadés que leur vie est trop précieuse pour en faire si facilement le sacrifice. On a vu cependant un malheureux, il y a deux ans environ, qui annonça qu'il se brûlerait publiquement ; il monta en effet sur le bûcher, mais à peine eut-il ressenti l'ardeur des flammes qu'il alla se jeter dans la rivière.

Les Siamois passent pour avoir de l'esprit et être intelligents ; mais comme le Roi prend à son service toutes les personnes qui réussissent dans quelque profession que ce soit, leur paresse et l'état de servitude dans lequel ils vivent, ne leur permettent point de développer leurs talents et leur industrie : ce sont les Chinois qui font tout. Ils exercent seuls les arts mécaniques. La plupart des Siamois n'ont pas les moyens de se procurer les ouvriers dont ils auraient besoin. Ils sont obligés de faire tout par eux-mêmes : ils sont à la fois maçons, charpentiers, tisserands, tailleurs, etc. ; je vous laisse à juger en quel état de perfection sont les ouvrages qui sortent de leurs mains. Ils ont le même genre d'architecture que les Chinois. Ce ne sont que des colifichets, des pavillons, plusieurs toits placés les uns sur les autres, des colonnes, des pyramides qu'ils couvrent en partie de feuilles d'or. Cette architecture a bien quelque agrément, mais on y chercherait en vain ce caractère de noblesse et de grandeur que l'on trouve dans les monuments européens. Ce luxe d'architecture, tout défectueux qu'il est, est réservé pour quelques pagodes, et pour les monuments publics qui sont en très-petit nombre. Les simples particuliers n'y regardent pas de si près. Ils dressent tout simplement quelques pieux sur lesquels ils placent une cabane de paille ou de roseaux, qui ressemble assez à un nid d'oiseau. Là sont entassés, père, mère, aïeux, enfants, et de plus tous les animaux domestiques. La richesse de l'ameublement répond à la magnificence de l'architecture : une natte pour s'asseoir (la natte est un tissu de paille, ou de cette espèce de jonc qui ressemble à l'espart), une

planche ou une claie pour se coucher, une pierre pour placer la marmite, quelques petits vases, un filet pour suspendre les petits enfants quand ils veulent dormir, voilà tout ce qui décore l'intérieur de ces tristes réduits. Les plus élégants ou les moins pauvres ont des maisons de bois. Les princes, quoiqu'ils soient fort riches, ne sont guère mieux logés. Ils donnent quelquefois audience sous un hangar. La ville de Bangkok ainsi que la banlieue est construite dans ce goût-là. Elle est coupée en tous sens d'un grand nombre de canaux, sur lesquels voguent une grande quantité de barques et de gondoles. Celles du roi et des princes sont décorées ; celles des simples particuliers et même des grands mandarins ne doivent pas l'être : on ne peut sortir et faire des visites qu'en bateau. Il y a peu de chevaux et point de palanquins. On croirait être à Venise, si le costume et le langage des habitants, et les misérables cabanes qui bordent le rivage, n'avertissaient bientôt qu'on est à Siam. On trouve à Bangkok ce que l'on voit fréquemment en Chine. Les marchands chinois, pour s'épargner de plus grands frais, construisent leurs maisons sur la rivière. Ils forment des radeaux avec des bambous (Le bambou est un gros roseau ; il y en a de plusieurs espèces : cet arbre est très-utile aux Siamois, il est bon à manger), ils les amarrent des deux côtés à des solives plantées le long du courant. Ils construisent leurs maisons et leurs boutiques sur ces radeaux ; comme les cordes qui tiennent ces radeaux attachés aux solives sont coulantes, la maison monte ou descend selon la marée. Au besoin on peut dans un instant transporter le magasin et les marchandises en un autre endroit. On lève l'ancre, et à l'aide des rames la maison et les habitants voyagent à peu de frais. Bangkok a des remparts, mais ils sont faibles et découverts de tous les côtés. Depuis quelques années on a construit à l'entrée du port quelques murailles de briques garnies de canons. Les Siamois les appellent forts. Je ne sais quel nom Vauban leur aurait donné.

Puisque j'en suis à l'article qui concerne les remparts de Bangkok, je vous rapporterai un fait qui prouve combien une fausse religion peut quelquefois faire d'un peuple naturellement doux et humain, un peuple féroce. Lorsqu'on construit une nouvelle porte aux remparts de la ville ou lorsqu'on en répare une qui existait déjà, il est fixé par je ne sais quel article superstitieux, qu'il faut immoler trois hommes innocents. Voici comment on procède à cette exécution barbare. Le roi, après avoir tenu secrètement son conseil, envoie un de ses officiers près de la porte qu'il veut réparer. Cet officier a l'air de temps en temps de vouloir appeler quelqu'un ; il répète plusieurs fois le nom que l'on veut donner à cette porte. Il arrive plus d'une fois que les passants, entendant crier après eux, tournent la tête ; à l'instant l'officier, aidé d'autres hommes apostés tout auprès, arrêtent trois de ceux qui ont regardé. Leur mort est dès-lors irrévocablement résolue. Aucun service, aucune promesse, aucun sacrifice ne peut les délivrer. On pratique dans l'intérieur de la porte une fosse, on place par-dessus, à une certaine hauteur, une énorme poutre ; cette poutre est soutenue par deux cordes et suspendue horizontalement à peu près comme celle dont on se sert dans les pressoirs. Au jour marqué pour ce fatal et horrible sacrifice, on donne un repas splendide aux trois infortunés. On les conduit ensuite en cérémonie à la fatale fosse. Le roi et toute la cour viennent les saluer. Le roi les charge en son particulier de bien garder la porte qui va leur être confiée, et de venir avertir si les ennemis ou les rebelles se présentaient pour prendre la ville. A l'instant on coupe les cordes, et les malheureuses victimes de la superstition sont écrasées par la lourde masse qui tombe sur leur tête. Les Siamois croient que ces infortunés sont métamorphosés en ces génies qu'ils appellent Phi. De simples particuliers commettent quelquefois cet horrible homicide sur la personne de leurs esclaves, pour les établir gardiens, comme ils disent, du trésor qu'ils ont enfoui. Il n'y a pas encore cinq ans que l'on a vu se renouveler à Bangkok cette cérémonie digne des cannibales. Parmi les trois infortunés qui furent arrêtés, il y avait le fils d'un riche négociant chinois. Le père offrit une grosse somme d'argent pour racheter son fils. Ce fut inutilement, l'arrêt fut irrévocable. Le démon a de tout temps désiré d'être adoré par des sacrifices humains. Ainsi le même homme qui n'ose tuer un insecte, crainte de commettre un crime irrémissible, n'éprouve pas le moindre scrupule quand il s'agit d'égorger trois de ses semblables. Il pense

avoir fait une action qui va procurer la paix et la prospérité à tout un empire ! La divine Providence protégea les chrétiens, dans cette occasion, d'une manière particulière ; elle permit qu'un des princes du sang, qui favorise beaucoup les chrétiens, fût appelé au conseil où l'on prit cette barbare résolution. Dès le lendemain il les fit avertir secrètement de ne pas passer par cette porte de quelque temps, ou du moins de ne pas regarder après eux, quelques cris ou quelque bruit qu'ils entendissent, parce qu'il y allait de leur vie.

La profession la plus ordinaire des habitants de Bangkok est la pêche et la navigation ; mais pour être souvent sur l'eau, ils n'en sont pas meilleurs navigateurs. Ils n'ont aucune notion de la science nautique : s'ils n'ont pas le vent derrière eux et la terre à côté, ils perdent la tête. Cela est cause qu'ils sont des années entières pour faire un voyage de deux mois ; quoiqu'ils ne se mettent en mer que dans la saison la plus favorable, ils ne sont pas toujours heureux : j'entends fréquemment parler de naufrages. Il est vrai que ce n'est pas tout-à-fait la faute des matelots et du capitaine ; la mauvaise construction des vaisseaux y entre pour beaucoup. Ce ne sont, pour la plupart, que des jonques chinoises, qui au moindre vent contraire ne peuvent plus tenir la route et vont en dérive. Ces jonques ont presque la forme d'un croissant ; elles n'ont pour agrès que trois mâts simples sans vergues, les voiles sont de paille ou de roseaux, les câbles de rotin et les ancres de bois. Je ne me suis pas aperçu qu'ils eussent ni mâts, ni voiles de rechange. Depuis peu de temps on a commencé à construire des vaisseaux à l'européenne, mais je crains que le vice de la manœuvre ne rende pas la navigation plus sûre. Si les Siamois ne consultent pas souvent la carte lorsqu'ils sont sur mer, il faut convenir qu'ils consultent souvent le démon. Ils tracent sur les mâts et sur le gouvernail des caractères superstitieux. Quand j'étais avec eux, je leur manifestais mon mécontentement ; ils se mettaient à rire, mais ils ne s'amendaient pas. Les Chinois sont peut-être plus superstitieux encore dans leurs vaisseaux : ils ont toujours une idole avec eux, ils l'adorent plusieurs fois le jour, la consultent, la prient, lui demandent le beau temps, un vent favorable. Ils ne sauraient manger sans lui avoir d'abord offert tous les mets. Il est vrai que le pilote sait quelquefois tirer avantage de la superstition de ses confrères. Lorsqu'il veut manger de la chair fraîche, il fait prévenir le capitaine que l'idole demande un canard ou une poule pour son dîner. Le capitaine n'ose rien refuser quand l'idole exige quelque chose, il craindrait son ressentiment : cela tourne au profit de l'équipage, car l'idole ne mange pas, elle se contente de l'odeur des viandes. Un rien les fait trembler, et l'idole est toujours leur dernière ressource. Un de nos confrères ayant jeté à l'eau quelque chose qui l'embarrassait, il n'en fallut pas davantage pour mettre le trouble dans tout le vaisseau. Plusieurs prétendaient que cette action était de très-mauvais augure, les autres ne savaient qu'en dire. On alla demander au diable ce qu'il pensait de ce cas-là ; mais le bon Dieu permit qu'il donnât une réponse si ambiguë que personne n'y put rien comprendre : ainsi le tumulte s'apaisa insensiblement, et le missionnaire fut hors de danger. Il courait risque d'être jeté à la mer si le démon eût donné une réponse défavorable. Outre l'idole, ils ont encore assez souvent un gros serpent. Ils s'imaginent que le naufrage est inévitable si le serpent s'échappé. Je vous ferai observer à cette occasion que plusieurs peuples de l'Asie ont une grande vénération pour le serpent ; on dirait que le démon aime à se faire adorer dans le reptile dont il s'est servi pour séduire la première femme.

A Siam, les sciences ne sont pas plus florissantes que les arts. Les docteurs siamois savent tout juste lire et écrire. Ils n'ont aucune idée de la physique ni de l'astronomie ; vous pouvez en juger par l'échantillon que je vous en ai donné lorsque je vous ai parlé de leur mythologie et de leurs dieux visibles. Ils ne savent point encore faire un almanach. J'ai entendu dire qu'ils avaient besoin du secours des Chinois, qui ne sont guère meilleurs astronomes. Ils ont un moyen plus facile que nous pour découvrir les secrets de la nature ou pour expliquer un phénomène ; ils ne se perdent pas en conjectures comme nos profonds physiciens ; quand quelque fait les embarrasse, ils ont leur réponse toute prête, pen-phra, pen-phi, disent-ils, c'est-à-dire, c'est un dieu, c'est un démon. Voient-ils un baromètre annoncer la tempête ou le calme ?

ils s'écrient, saisis d'étonnement : Pen-phi, c'est un diable qui est là-dedans. Les mathématiques sont absolument inconnues aux Siamois. Ils ont cependant quelque connaissance de l'arithmétique ; ils expriment les quantités à l'aide de dix chiffres, les voici : nung, song, sain, si, hoc, hok, tchet, peet, kaou, soun ๑ ๒ ๓ ๔ ๕ ๖ ๗ ๘ ๙ 10 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, Le calcul des décimales est admis par tous les peuples civilisés de l'Asie. Les Siamois procèdent de la même manière que nous pour la multiplication des unités, jusqu'à dix millions ; ils n'ont pas de terme dans leur langue pour exprimer les quantités supérieures, ils ne soupçonnent pas même qu'on puisse en trouver. Ils ont des mots particuliers pour désigner les nombres cent, mille, dix mille, cent mille, million, dix millions, 100, roi ; 1,000, phan ; 10,000, mun ; x00, 000, sèn ; 1,000,000, kot ; 10,000,000, lan.

Ils ne sont pas plus versés dans la géographie que dans les autres sciences, ils prennent toutes les villes dont ils entendent parler pour autant de royaumes. Il faut du temps pour leur faire comprendre qu'on peut être, par exemple, Français et Narbonnais tout à la fois. J'en ai trouvé qui m'ont demandé sérieusement si les Cafres étaient originaires de France.

Aucun Siamois, pas même les talapoins, ne s'occupent de littérature ni d'histoire. Le seul ouvrage qui existe en ce genre, ce sont les Annales du royaume. On dit qu'elles sont exactes ; elles sont sous la garde d'un mandarin qui ne permet pas à tout le monde d'en prendre connaissance, surtout lorsqu'il est de mauvaise humeur. D'après un ancien usage, le roi doit se faire lire ces annales lorsqu'il est libre de toute occupation sérieuse. Presque tous les Siamois se mêlent de médecine, mais presque personne n'étudie cette science ; il n'est pas nécessaire d'aller prendre des grades dans une faculté, ni d'aller subir des examens ; il suffit d'être muni de quelques herbes et de quelques recettes. Le premier, et souvent l'unique remède que les médecins siamois ordonnent à leurs malades, est le bain. Avez-vous froid, avez-vous chaud, êtes-vous enrhumé, avez-vous la fièvre ? ils vous font baigner. Ils ordonnent le bain dans des circonstances qui feraient frémir un médecin français ; mais l'expérience prouve qu'ils ont raison. Au contraire, il est démontré que les traitements selon les principes de la médecine européenne, sont toujours dangereux et causent souvent la mort ; je l'ai vu de mes propres yeux. Le régime que l'on fait observer aux malades n'est pas moins extraordinaire que le traitement. En France, on prescrit la diète la plus sévère dans les grandes maladies ; ici on fait manger le malade, fût-il à l'agonie : s'il refuse de prendre de la nourriture, on l'y force, et en effet c'est ce qui le sauve. Il est prouvé qu'un malade qui s'obstine à ne prendre que du bouillon pendant qu'il a la fièvre, guérira difficilement. En Europe, on donne aux malades du poisson frais, de la volaille, des œufs frais, du riz bien cuit et liquide. A Siam, de pareils aliments aggraveraient le mal ; on fait manger au malade du porc frais, du pois son salé et séché au soleil, du riz à peine gonflé, et quelquefois des œufs salés ; la chair de poule, dans l'Inde, est un aliment malsain, elle contient du mercure. Les médecins siamois tâtent rarement le pouls : c'est tout le contraire dans les médecins chinois, ils sont quelquefois une demi-heure à l'examiner ; ils passent pour être très-experts en ce point. Quant à la chirurgie, c'est un art à peu près inconnu à nos médecins. Dans ces pays-ci, les malades poussent souvent des cris plaintifs pour les plus légères infirmités ; ils disent que cela les soulage.

Les Siamois se baignent fréquemment, même lorsqu'ils se portent bien. Leur manière de prendre le bain est très-simple et beaucoup plus salutaire qu'en Europe. Ils descendent habillés dans une marre d'eau ou dans la rivière, ils se jettent de l'eau à plein seau sur la tête. Ils disent que c'est l'unique moyen de faire sortir la chaleur intérieure du corps. Ils n'aiment pas moins le feu que l'eau. Ils en allument partout, ils jettent de petits charbons de côté et d'autre dans leurs maisons qui sont toutes de paille ou de bois ; ces imprudences causent souvent des incendies. L'année dernière il y en eut jusqu'à onze. Celui qui eut lieu au mois de décembre dernier a consumé près de quinze cents maisons. Quand ces calamités arrivent, le tumulte et le désordre sont extrêmes. La foule est immense, on n'entend de toutes parts que des pleurs et des cris confus. Les uns fuient avec ce qu'ils ont pu sauver des flammes ; les autres accourent afin

d'emporter tout ce qui tombe sous leurs mains. Quelques-uns sont écrasés ou étouffés sous les débris de leurs maisons embrasées. Un grand nombre est foulé aux pieds, plusieurs périssent victimes de leur imprudence et de leur avarice. Les vieillards et les enfants sont ceux qui courent le plus grand danger ; dans ces tristes conjonctures chacun ne pense qu'à soi, et le désir de se sauver soi-même du péril fait qu'on s'occupe peu du malheur des autres. Cette pensée étouffe tout autre sentiment ; car ce n'est pas parmi les infidèles qu'il faut chercher des actes de dévouement héroïque pour ses semblables. Autant ils sont communs parmi les chrétiens, autant ils sont rares parmi les païens.

Si l'incendie menace la ville d'un entier embrasement, le roi, les princes et tous les mandarins se transportent en personne sur les lieux pour donner les ordres convenables. On fait venir tous les éléphants ; ces animaux, dont la force est prodigieuse, renversent toutes les maisons que les flammes n'ont pas encore atteintes et en jettent au loin les débris. Ils arrêtent ainsi l'incendie en enlevant la matière nécessaire pour l'entretenir. Je ne dois pas vous laisser ignorer que les maisons des chrétiens sont les seules que le feu épargne. Cette protection particulière de la Providence en faveur des chrétiens est de temps immémorial. Les infidèles en conviennent ; plus d'une fois, transportés de fureur et poussés par l'effet d'une jalousie diabolique, ils ont tenté de brûler de leurs propres mains les camps des chrétiens ; mais ils n'ont jamais pu réussir ils ont été déconcertés, ou le feu n'a point fait de progrès.

L'étiquette et la politesse siamoises diffèrent beaucoup des vôtres. Lorsque les Siamois saluent, ils joignent les mains et les portent devant leur visage et quelquefois au-dessus de leur tête ; ils s'asseyent à terre, ou se couchent, selon que la personne à laquelle ils s'adressent est plus ou moins élevée en dignité. S'ils sont obligés de changer de place, ils marchent profondément inclinés, ou ils se traînent sur leurs genoux et sur leurs mains ; s'ils sont devant un grand prince, devant le roi et le vangna, ils sont toujours prosternés sur leurs coudes et sur leurs genoux : cette posture est très-pénible lorsque l'audience se prolonge. Quelque situation qu'ils prennent, ils tâchent toujours de se placer plus bas que leurs supérieurs. Quand ils parlent à un égal, ils l'appellent monsieur, than, et se désignent eux-mêmes par le mot kha, qui veut dire serviteur. S'ils s'adressent à un supérieur, ils lui donnent le titre de monseigneur, chankha ; mais si le supérieur est très-élevé en dignité, ils l'appellent khorap, c'est-à-dire, daignez recevoir mes hommages ; en ce cas ils prennent eux-mêmes l'humiliante dénomination de dixan, c'est un diminutif de dierevan, qui signifie animal. Dans les audiences, lorsqu'un Siamois parle à son souverain, il le désigne par le mot de thoun-xramong, c'est-à-dire, placé sur ma tête. Si le sujet parle de lui-même, il se désigne par le mot de la phom-cheveu, ou bien Touli-phrabat, c'est-à-dire, poussière de ses pieds divins. Lorsqu'ils parlent du roi entr'eux, ils lui donnent des titres dont plusieurs, à coup sûr, ne plairaient pas à un roi de France. Par exemple : khoun-loang, le nourricier des talapoins ; chauxivith, le maître de la vie ; chau-pheendin, le maître de la terre ; chau-muang, le maître ou propriétaire du royaume, de la ville, etc. Dans les livres ils l'appellent phra-ong, c'est-à-dire, personne divine ou dieu. Régner, en siamois, se traduit par savenirat, qui veut dire manger le peuple ; on dit aussi saverinaja sombat, c'est-à-dire, jouir ou dépenser les richesses. On ne dit pas d'un tel mandarin qu'il est gouverneur de telle ville ; on dit : il mange telle ville ; et souvent on dit plus vrai qu'on ne pense.

Les Siamois parlent toujours à la troisième personne, soit lorsqu'ils parlent à quelqu'un, soit lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes. Quand ils répondent affirmativement (il est bien rare qu'ils disent non, ils répètent simplement le titre honorifique de la personne qui les interroge. Par exemple : Avez-vous fait telle chose ? -Monseigneur. Ils ont des pronoms personnels, mais ils ne s'en servent guère. Kou, qui répond au pronom moi, je, désigne l'orgueil ou la colère dans celui qui s'en sert. Meung, qui veut dire toi, tu, est un terme très-offensant. Man, c'est-à-dire lui, n'est guère plus honnête. Le roi, parlant de lui-même, s'appelle kha, qui signifie votre serviteur. Il désigne ceux à qui il parle par le titre dont ils sont décorés. On donne ordinairement

aux personnes du sexe le titre de Nang, qui répond au mot français madame. Après trente ans on donne assez communément le titre de vieillard, thachei, à quiconque n'en a pas d'autre.

Les magistrats et tous ceux qui sont constitués en dignité, se placent dans un lieu élevé et éloigné de leurs inférieurs ; ils ont toujours des carreaux pour s'appuyer ; ils s'asseyent, ils se couchent, selon leur bon plaisir. La posture la plus noble consiste à mettre la jambe droite sur le genou gauche et à tenir le pied avec la main. Le roi, quand il donne audience, est placé sur une haute estrade dorée ; son siège est fermé par des glaces, les assistants sont prosternés sur un riche tapis qui s'étend dans toute la longueur et la largeur de la salle. Si l'on offre des présents au roi, ils sont étalés devant la personne qui les offre. La salle d'audience est carrée et très-vaste, elle est peinte en rouge avec quelques dessins en or ; il n'y a aucun siège, on n'y voit d'autres meubles que quelques cristaux et quelques lustres assez beaux. On dit qu'un ambassadeur européen, admis à l'audience du roi, fut fort surpris lorsqu'on lui fit défense de se tenir debout ; comme il ne trouva point de siège pour s'asseoir, il prit aussitôt son parti en homme de résolution, il se coucha tout de son long devant le roi. Le prince, au désespoir de voir qu'un autre que lui prît une si noble posture, lui fit au plus vite présenter un siège.

Les grands ne font guère que trois questions aux étrangers dont ils sont visités pour la première fois, encore sont-elles toujours peu importantes et quelquefois ridicules ; mais avant tout, on vous demande votre âge. Les Siamois d'une condition moins élevée ne font point de question plus spirituelles ; j'en ai trouvé qui, après m'avoir demandé, selon l'usage, quel était mon âge, m'accablaient de questions tout-à-fait impertinentes, telles que celles-ci Etes-vous Dieu ? Etes-vous bien riche ? Combien de fois mangez-vous par jour ? Priez, prêchez-nous en votre langue, etc.

Les Cochinchinois saluent en unissant les mains du bout des doigts ; ils les portent aux genoux, s'inclinent, se relèvent et portent leurs mains à la tête ; ils font cette cérémonie debout. Les Chinois saluent à peu près de même dans leur salut ordinaire ; mais dans le grand salut ils se mettent à genoux l'un devant l'autre et inclinent leur tête jusqu'à terre à plusieurs reprises. Devant l'empereur de la Chine on se tient debout et couvert, mais on ne peut pas le regarder en face ; lorsqu'un mandarin lui parle, il fixe ses yeux sur un des boutons de sa veste. La majesté impériale ne permet point au prince d'adresser la parole à un de ses sujets qui n'est point constitué en dignité ; lorsqu'il veut parler à un simple particulier, il lui fait donner le bouton pour le placer sur son bonnet, et l'élève par-là à la dignité de mandarin. L'empereur a toujours vingt-quatre mandarins devant lui ; lorsque le prince rit, ils rient et finissent en même temps que lui ; s'il est triste, tous les visages sont tristes et sérieux ; on dirait que leurs visages sont à ressort et que l'empereur a le secret de les faire mouvoir à sa volonté. Se découvrir devant un Chinois, c'est lui faire injure. A Pékin, les Prêtres ont obtenu la permission de célébrer la Messe la tête couverte d'un bonnet. J'ai vu des Pékinois qui entendaient la Messe ; ils étaient à genoux, les bras pendants et la tête couverte, quoique le Saint-Sacrement fût exposé ; c'est pour eux la posture la plus modeste et la plus respectueuse. A Siam, lorsque le roi congédie ses officiers, ceux-ci doivent joindre les mains et baisser la tête jusqu'à terre par trois fois ; l'étiquette veut qu'ils aient chacun un linge blanc étendu devant eux. Chez les Birmans, lorsque les mandarins sortent de l'audience, ils joignent les mains derrière le dos jusqu'à ce qu'ils soient hors de la salle.

Les Siamois prennent leurs repas à sept heures du matin et vers cinq ou six heures du soir ; à midi, les gens d'une condition honnête font une espèce de collation. Ils n'ont ni tables, ni sièges ; on met le couvert sur une natte ou un tapis : avant de servir, on met les plats dans de grands vases d'airain ; ces vases sont ronds et couverts d'un couvercle qui a la forme d'un cône. La viande est coupée en petits morceaux et placée dans des assiettes de porcelaine quelquefois plus petites qu'une soucoupe. Ils n'ont ni cuillers, ni fourchettes, ni couteaux ; ils ont seulement une petite cuiller de nacre pour prendre dans les plats, les doigts leur suffisent pour tout le reste ; dans plus d'une occasion les ongles leur servent de couteau, de cure-dent et de cure-oreille. Les

Siamois aiment les ragoûts fortement épicés ; le porc frais, le poisson, les fruits, les confitures et la pâtisserie sont les mets ordinaires des riches ; les pauvres se contentent d'une poignée de mauvais riz et d'un peu de poisson sec. Ils mangent quelquefois une espèce de terre qu'ils font frire, c'est un aliment très-malsain. La boisson des Siamois est l'eau ; ils boivent aussi beaucoup de thé. Les gens de basse condition usent souvent avec excès d'une liqueur qu'ils appellent lau ou arac ; on l'extrait du riz par distillation ; c'est une liqueur fort dangereuse. Le roi et les princes ont en horreur toutes les personnes qui boivent de l'arac. Un mandarin qui serait soupçonné d'en faire usage serait disgracié. Boire tour à tour la sauce qui est dans le plat commun, est un trait de politesse siamoise. Le roi ne se distingue de ses sujets que par la richesse de sa vaisselle ; personne ne peut entrer dans les cuisines du palais lorsque les mets sont préparés ; un officier, qui a la confiance du prince, fait sceller les plats et les accompagne jusque dans la salle à manger le roi seul rompt les sceaux ; mais avant de toucher aux plats, il fait goûter tous les mets qu'on lui a servis par un officier ; ce n'est qu'après avoir pris cette précaution qu'il ose manger. Le moment du repas est un temps sacré pour les Siamois. Si un maître a besoin de son esclave pour une affaire pressante lorsque celui-ci est à prendre son repas, il attend qu'il ait fini, ou il appelle une autre personne. Le roi lui-même respecte cet usage. Je n'ai pas encore pu obtenir de mon clerc qu'il interrompît son dîner ; s'il est à table lorsque j'ai besoin de lui pour donner les Sacrements à un moribond, je suis obligé d'en prendre un autre, car il me répond laconiquement : Je mange. Quoique les Siamois ne soient pas difficiles sur le choix des mets, ils peuvent cependant passer pour délicats, si on les compare aux Chinois et aux Cochinchinois ; ces peuples font leurs délices d'un ra goût de chien, de vers, de rats, de lézards, de serpents, de vers à soie. Les œufs couvés, lorsque le poussin est déjà formé, sont un mets très-recherché, que l'on ne sert guère que sur la table des princes et des mandarins. Ils mangent aussi des nids d'oiseau. Je voulais ajouter que les Cochinchinois mangeaient avec délectation la vermine dont leurs cheveux sont abondamment fournis, mais j'ai craint de vous donner des nausées.

Ils aiment beaucoup le poisson cru, lorsqu'il est encore en vie. C'est du bon ton, parmi eux, de bien remplir la bouche quand on mange ; au lieu de cuiller et de fourchette, ils se servent de deux petits bâtons ronds qui ont la forme d'un fuseau. Ils se moquent des Européens parce qu'ils boivent du lait et mangent du fromage, et parce qu'ils sont tout décontenancés s'ils n'ont leurs mains armées d'un couteau, d'une cuiller et d'une fourchette. J'oubliais de vous dire que les Chinois offrent toujours dans leurs repas le premier morceau au démon. Depuis quelques années l'opium, qui était inconnu à Siam et à toutes les nations voisines, est devenu un des plus grands jets de commerce. Tout le monde prend ce suc dangereux en fumée comme on prend le tabac. Je ne sais si dans les ports on pourrait trouver un homme d'une condition médiocre qui n'en fit point usage ; les gouvernements ont beau le prohiber, la force de l'habitude l'emporte sur la crainte du châtement ; on voit tous les jours les malheureux effets de l'opium, et on préfère cependant se donner la mort que de s'en priver. Jusqu'à présent, je n'ai pas entendu dire que les chrétiens eussent contracté cette malheureuse habitude ; mais elle est très-répandue parmi les infidèles, et c'est là une nouvelle difficulté qui s'oppose à leur conversion. Aucun missionnaire ne donne le Baptême à un catéchumène s'il n'a d'abord renoncé à l'usage de l'opium. Il y en a bon nombre qui font généreusement ce sacrifice, quelque pénible qu'il soit. Ce sont les Européens qui ont répandu l'usage de l'opium dans toute la haute Asie ; ils vendent à ces malheureux Indiens, au poids de l'or, le poison qui doit leur donner la mort, et leur fait commettre plusieurs crimes pour s'en procurer.

Avoir du mérite auprès des Siamois, c'est avoir un gros ventre et manger avec excès. Si un homme de ce calibre passe dans une rue, on entend les bons Siamois s'écrier avec admiration : Oh ! que cet homme a de mérite ! Le roi actuel ne crut pas devoir donner une preuve plus convaincante de celui de la reine mère, qu'en rapportant la quantité de fruits que la princesse mangeait à son dîner. On dirait que ces gens-là ne savent apprécier le mérite d'un individu que le poids et la toise à la main, Les peuples de Siam partagent leur préjugé en ce

point ; ils poussent ce préjugé jusque dans le jugement qu'ils portent des autres objets. Ainsi lorsqu'ils vous entendent dire qu'un tel tableau, une telle statue, sent des chefs-d'œuvre, ils vous disent avec bonhomie a Ils sont donc bien gros ? Si à tous les avantages dont nous venons de parler, un homme joint celui d'avoir une taille bien carrée, le visage large et plat, presque point de nez, les yeux petits et fendus de travers, les dents bien noires, les ongles de trois pouces de longueur, une longue tresse de cheveux, un tel individu est, au jugement des Chinois, l'homme qui réunit dans sa personne la perfection au plus haut période, le beau idéal, le beau par excellence. Si un Chinois ainsi bâti paraît devant ses compatriotes tenant un éventail d'une main et une lon-gue pipe rouge de l'autre, tous les assistants s'empresent de lui donner des marques de respect et de vénération : « Que cet homme, se dit-on mutuellement, doit être favorisé du ciel ! Voyez ces beaux ongles noirs ! Admirez son gros ventre ! » Vous croyez peut-être que c'est une plaisanterie ? c'est cependant vrai à la lettre. Un chrétien chinois m'a assuré qu'un de ses compatriotes devait sa fortune à la longueur de ses ongles. Les Birmans se tatouent ou se bariolent le corps ; ils disent que ce beau dessin donne à l'homme un air martial.

Si tant d'usages et de préjugés opposés aux vôtres ont quelque chose de choquant pour vous, sachez qu'il y a bien des choses parmi les Européens, qui déplaisent aux Asiatiques. Par exemple, ils méprisent les Européens parce qu'ils ont un grand nez, les cheveux blonds, les dents blanches, les joues vermeilles, les yeux grands et bleus pour la plupart. Ils manifestent leur mépris assez ouvertement. Ils trouvent singulier que les Européens rognent leurs ongles ; mais l'article des yeux bleus est ce qui leur fait le plus de peine. Ils ont en horreur tous les animaux qui ont les yeux tirant sur le bleu. Un voleur enleva, il y a quelque temps, un cheval à un chrétien ; mais il le lui rendit le lendemain matin, parce qu'il s'aperçut que ce cheval avait les yeux un peu comme un Européen, c'est la raison qu'il donna. Quoiqu'il fût onze heures de la nuit quand j'arrivai à Bangkok, les élèves du séminaire, qui vinrent me rendre visite, s'aperçurent bientôt que j'avais les yeux bleus ; cela ne leur fit pas plaisir ; ils allèrent rejoindre leurs condisciples et leur annoncèrent cette désagréable nouvelle. Notre costume, notre manière de nous asseoir, de manger, l'usage où sont les Européens de se promener, les font beaucoup rire à nos dépens. Il m'est souvent arrivé, lorsque je me promenais, de voir accourir un grand nombre d'hommes qui considéraient avec surprise ce que je faisais. Une fois, un d'eux demanda à celui qui m'accompagnait : Que fait donc là ce chrétien allant et revenant toujours dans le même lieu ? Mais ils ne peuvent retenir leur indignation quand ils voient les dames européennes s'asseoir à table, sortir de leur maison, aller à la promenade, monter à cheval. Quoi ! disent-ils, est-il possible qu'une nation civilisée puisse tolérer de tels abus ? Peut-on concevoir qu'un homme se respecte assez peu pour permettre à sa femme de manger avec lui ? Les Chinois crient encore plus haut que les autres contre cet usage.

Lorsqu'un Siamois est mort, les parents déposent le corps dans un cercueil bien couvert ; ils ne le font pas passer par la porte, ils le descendent dans la rue par une ouverture qu'ils pratiquent dans le mur. Ils lui font faire trois fois le tour de la maison en courant le plus promptement qu'ils peuvent. Ils croient que s'ils ne prenaient pas cette précaution, le mort se rappellerait le chemin par où il a passé, et qu'il reviendrait pendant la nuit jouer quelque mauvais tour à sa famille. Arrivés au bûcher, les parents découvrent le cercueil et remettent le corps entre les mains de celui qui, par office, est chargé de le brûler, moyennant une pièce de monnaie qu'on a soin de mettre dans la bouche du défunt. Le sampareu, c'est ainsi qu'on l'appelle, lui lave le visage avec de l'eau de coco. Si le défunt ordonné avant sa mort qu'il serait mangé par les vautours et les corbeaux, le sâmpareu le dépèce et donne les chairs aux oiseaux de proie qui ont soin de se rendre de bonne heure à la cérémonie ; c'est ce qui a engagé les Siamois à mettre ces oiseaux au rang des anges. Après cette horrible et dégoûtante opération, le squelette décharné est jeté au milieu des flammes ; il arrive quelquefois que les nerfs étant contractés par l'activité du feu, le cadavre se redresse ou saute hors du bûcher ; le sampareu a beau le retenir avec ses fourches de fer, il lui échappe souvent ; c'est vraiment un spectacle

affreux que la vue des convulsions qu'éprouve le cadavre la bouche fait des contorsions horribles, les yeux sortent de leur orbite, la graisse coule en abondance et cause une puanteur insupportable. De son côté, le sampafeu opère en quelque sorte sur ce squelette livide on croirait voir une scène de l'enfer. Les parents assistent à la cérémonie en habit de deuil. Dans les grands deuils, les Siamois sont habillés de blanc et ont la tête rasée.

Dès que le roi de Siam est mort, on lui couvre le visage avec un masque d'or ; les talapoins, au nombre de plusieurs milliers, viennent successivement prier auprès du corps. Quelque temps avant le jour fixé pour les funérailles, le nouveau roi fait représenter des jeux publics et donne de l'argent aux pauvres pour le repos de l'âme du défunt. Au lieu de faire cette distribution individuellement, on jette des billets payables à vue, ou bien on met plusieurs pièces d'argent dans des fruits et on les lance au milieu de la foule, ce qui est cause qu'un grand nombre d'assistants sont foulés aux pieds. Le corps du roi défunt est placé sur un lit de parade magnifique. Le lit est posé sur un corbillard doré : tout autour sont les gardes ; les uns portent des figures d'éléphants et de tigres, les autres des figures de géants. Le chef des talapoins fait de droit la cérémonie ; il est monté sur un char également doré, il précède celui du roi. Ces deux chars sont traînés par des hommes. Un prince de la famille royale mène le deuil ; il est muni d'un grand vase rempli de riz qu'il jette de côté et d'autre chemin faisant. Le roi, les princes et tous les mandarins forment le convoi. Les femmes du palais, au nombre de plusieurs milliers, suivent le deuil ; elles tâchent, le mieux qu'il leur est possible, d'exprimer une douleur qu'elles ne ressentent point ; elles versent des larmes, poussent des cris et des sanglots. Pour cet effet, avant de sortir du palais, elles usent d'un remède violent qui les force à verser des larmes. Rien ne manque à la scène, si ce n'est la réalité du sentiment. Elles racontent, dans les termes les plus élégants et les plus recherchés, les belles actions du prince que l'on vient de perdre ; elles rappellent le souvenir de sa justice, de sa douceur, de son administration et de toutes ses qualités ; elles se répandent en lieux communs sur la prospérité de son règne et le reste. Quoique la manière dont ces dames font l'oraison funèbre du prince soit peu propre à faire répandre des larmes, les bons Siamois cependant, qui considèrent plus le fond que la forme, sont attendris, ils pleurent de bon cœur. Du reste, on entend la voix et le cri de ces femmes, mais on ne les voit pas elles-mêmes ; elles sont dans une galère couverte d'une tenture de tapisserie. Le nouveau roi met le feu au bûcher. On ne se sert pas d'un feu ordinaire pour cette cérémonie, on se sert du feu allumé par un coup de foudre, que l'on conserve précieusement. Si la flamme monte droit, le roi est au ciel ; si elle vacille, c'est un fort mauvais signe ; on a soin de choisir un jour qu'il ne fait point de vent. L'amphithéâtre où les corps des princes sont brûlés, est composé de plusieurs colonnes et de plusieurs pavillons placés les uns sur les autres en diminuant toujours en grandeur. Les os que le feu n'a point entièrement consumés, sont recueillis et réduits en poudre ; on en compose une espèce de pâte et on en forme de petites statues. Ces statues sont placées dans un temple destiné pour cela. Le roi va les visiter souvent et les honore comme des dieux. Il est libre aux simples particuliers de faire aussi des statues avec les os de leurs parents, mais ils ne peuvent pas les placer dans les temples.

A la mort du roi, tous les sujets, hommes et femmes, doivent se raser la tête et prendre le deuil ; à la mort de la reine, il n'y a que les femmes et les officiers de sa maison qui prennent le deuil. La cérémonie des funérailles, chez les Chinois, diffère beaucoup de celle des Siamois. Dès qu'un Chinois est mort, son fils doit acheter au démon l'eau dont il a besoin pour lui laver le visage ; mais ce diable est si sot qu'il prend pour de l'or de bon aloi des morceaux de papier couverts d'une feuille de cuivre. On fait ensuite la tablette de l'âme, c'est-à-dire, on écrit sur une planche : Ici réside l'âme d'un tel ; et l'on croit bonnement que l'âme est assise sur ces caractères. Voici l'ordre que l'on observe dans les funérailles. Un bonze ouvre la marche, il frappe deux bassins l'un contre l'autre en récitant quelques prières, afin qu'aucun mauvais génie n'arrête le mort en route. Un autre achète au démon le droit de passage, mais il paie toujours en monnaie de papier. Le bonze est suivi de quatre hommes en habit de cérémonie, qui portent sur

un brancard l'âme ou la tablette du défunt. L'âme repose sur un assez joli pavillon soutenu par quatre colonnes. Deux petits enfants magnifiquement habillés sont placés à côté. Le mort vient ensuite, il est placé dans un riche cercueil. Derrière le cadavre il y a un bonze affublé d'une écharpe rouge. Les parents et le reste du convoi ferment la marche. On a soin de porter le cercueil de manière que les pieds du défunt soient toujours en avant ; sans cette précaution le mort pourrait observer tout à son aise la maison d'où il est sorti, ce qu'il faut soigneusement éviter, de crainte qu'il ne revienne la nuit suivante étrangler quelqu'un de ses parents. Si le convoi rencontre un pont dans sa marche, il faut bien se donner de garde de le passer sans en avoir demandé la permission au génie malfaisant qui y préside ; on compromettrait le mort avec cet esprit, qui pourrait lui susciter plus d'une mauvaise affaire dans l'autre monde : pour prévenir ce malheur, les parents lui déclarent avec franchise le motif du voyage ; ils lui demandent grâce pour leur importunité, et lui donnent pour redevance quelques bougies de papier ; moyennant ce léger tribut, le mort continue sa route en toute sûreté.

Les tombeaux des Chinois ont la forme d'un four, la porte est fermée avec une grosse pierre sur laquelle est écrit le nom du défunt. Il y a ordinairement devant le tombeau une petite enceinte pavée. Deux ou trois jours après la sépulture, les parents viennent visiter le lieu où le corps a été déposé. Cela s'appelle perfectionner le sépulcre. A certains jours de la lune, ils allument de petites bougies devant la porte du tombeau. J'ai été témoin à Macao de cette superstitieuse cérémonie.

Le convoi, à son retour, rapporte la tablette de l'âme. Elle est déposée dans une espèce de chapelle qu'on nomme la salle des ancêtres. On donne aux ancêtres trois tasses de thé tous les jours ; on va les visiter et les saluer le premier et le quinze de la lune, le jour anniversaire de leur naissance et de leur mort, et toutes les fois que l'on veut entreprendre une affaire de grande conséquence ; dans toutes ces différentes occasions on allume de petits cierges devant les tablettes. Deux fois l'année on donne un grand repas à tous les parents morts, mais ce sont les vivants qui mangent les mets, les morts se contentent de l'odeur ; à la fin de la cérémonie, ils les chassent et les renvoient dans l'autre monde ; cette fête dure plusieurs jours. Si un jeune homme meurt avant d'avoir contracté le mariage avec la personne du sexe qu'il a fiancée, celle-ci peut, si bon lui semble, épouser la tablette du défunt ; la cérémonie est la même que dans un mariage réel. Souvent les parents, craignant que l'âme du défunt ne se trouve sans ressource dans l'autre monde, et ne soit exposée à souffrir la faim, ont soin de lui envoyer un hôtel garni d'habits, de domestiques, d'argent et surtout de cochons ; du reste, la dépense n'est pas ruineuse, ce n'est que du papier, qui se convertit dans l'autre monde en or, en meubles, en maisons, en chevaux, en hommes, mais il faut qu'il soit d'abord réduit en cendres.

Les empereurs de la dynastie actuelle commencent à travailler à leurs tombeaux dès le jour qu'ils montent sur le trône. Ils font ordinairement creuser une montagne et y construisent une ville et un palais souterrain, afin que tout soit prêt lorsqu'ils iront l'habiter après leur mort.

Dans la province de Canton, dès que les parents ont terminé les funérailles, ils font venir un magicien afin de savoir de lui quel est le jour que le défunt a choisi pour étouffer un des membres de sa famille ; le sorcier désigne le jour qu'il lui plaît. Les parents, avertis à temps, dressent une table chargée de viandes délicates dans une chambre séparée et bien fermée. Au jour assigné, le revenant entre d'une manière invisible dans la chambre qu'on lui a préparée, il mange aussi d'une manière invisible ; après le repas, il réfléchit sur la noirceur de l'action qu'il va commettre ; il pense combien il y aurait d'ingratitude à faire mourir des personnes qui l'ont si bien traité ; ces réflexions l'apaisent, il s'en retourne dans l'autre monde, et alors les parents n'ont plus rien à craindre. Les Cochinchinois que nous avons à Bangkok font les mêmes cérémonies funéraires que les Chinois, à cela près qu'ils portent une petite idole. Quand ils sont arrivés au lieu de la sépulture, les parents se couchent par terre et le mort leur passe par-dessus le corps.

Les Siamois ont deux ères, l'une civile et l'autre qui n'est en usage que parmi les talapoins ; ils sont aujourd'hui dans le douzième siècle de leur ère vulgaire, c'est-à-dire, l'an 1191. Ils ont une période de douze années qu'ils reprennent quand elle est terminée ; ils appellent cette période rop, c'est-à-dire, révolution. Chacune de ces années porte le nom d'une des douze constellations du zodiaque : tout cela est d'origine chinoise ; voici leur nom et leur ordre : la 1. s'appelle l'année du rat ; la 2.^o, de la vache ; la 3.^o, du tigre ; la 4.^o, du lièvre ; la 5.^o, du grand serpent ; la 6.^o, du petit serpent ; la 7.^o, du cheval ; la 8.^o, de la chèvre ; la 9.^o, du singe ; la 10.^o, de la poule la 11.^o, du chien ; la 12.^o, du porc. Ils ont deux années : l'une religieuse qui commence le premier jour de la lune de décembre, l'autre civile qui commence à peu près le premier jour de la lune d'avril.

L'année 1828 répond à l'année du porc. Leur année est composée de douze mois lunaires ; les deux premiers mois ont un nom particulier, les autres sont désignés par le nombre ordinal selon le rang qu'ils tiennent, savoir le troisième, le quatrième mois ; ainsi, si l'on demande à un Siamois en quelle année, en quel mois il est né : Je suis né, vous répondra-t-il, dans la cinquième lune de l'année de la poule. J'ai fait tel voyage dans la cinquième lune de l'année du cheval, etc. Tous les trois ans, l'année a treize mois ; alors seulement ils comptent deux fois le huitième mois qui répond à notre mois de juillet. Ils ont des semaines comme nous : le dimanche est le premier jour de leur semaine ; ils l'appellent jour du soleil, et le lundi, le jour de la lune. Les autres jours portent le nom de certaines étoiles que je soupçonne être des planètes ; en ce cas-là les jours de leurs semaines auraient les mêmes noms que ceux des anciens Romains. Le jour naturel se divise en huit portions égales de trois heures chacune, qu'ils appellent jam. Les jams du jour artificiel se divisent en trois mongs ou trois de nos heures ; les heures de la nuit s'appellent thoum ; le mong et le thoum contiennent trois malicas, chaque malica comprend huit bats, le bat se divise en seize nathés, le nathé est la dernière division du temps parmi les Siamois, notre heure en contient 384.

Toutes ces périodes et ces noms qui nous paraissent ridicules, ne le sont pas pour eux. Comme les Siamois sont très-superstitieux et, fort adonnés à l'astrologie judiciaire, ils disent que ces noms leur servent à connaître quelle année, quel mois, quel jour de la lune ou de la semaine il est bon d'entreprendre un voyage ; ils leur servent aussi à connaître quand il serait dangereux de le continuer. Ils prétendent encore découvrir par-là quel sera le sort de l'enfant né, par exemple, l'année du tigre ; quelles seront les inclinations de celui qui est venu au monde l'année du lièvre. Ils ont encore d'autres présages tirés ou des animaux ou des oiseaux. Souvent un accident qui n'a rien d'extraordinaire, suffit pour renverser toutes leurs idées et leur faire changer de résolution.

Je vous ai déjà parlé de quelques fêtes ou cérémonies siamoises ; mais je n'ai pas parlé de toutes : je vais vous donner une espèce de calendrier qui les contiendra toutes selon leur rang et le rapport qu'elles ont avec la lune ; car chez les Siamois, comme chez les autres nations idolâtres, la lune est le principal objet et la base de leur culte superstitieux.

1.^o Le 1.^o, le 8.^o, le 15.^o et le 22.^o jour de la lune sont des jours saints pour les Siamois, ils les appellent jours du Seigneur ; la pêche, la chasse et tous les autres ouvrages de cette nature sont sévèrement défendus ces jours-là. On ne trouve ni chair, ni poisson au bazar ; les contrevenants sont condamnés à l'amende et reçoivent la bastonnade par-dessus le marché. Toute la cour doit prendre, ce jour-là, le langouti blanc. Il y a cependant un lieu où l'on peut vendre de la viande, pourvu que ce ne soit que pour les talapoins.

2.^o Le 1.^{er} et le 15. de la lune, prédication à la cour et partout où l'on appelle les talapoins ; mais ces prédications ne sont rien moins qu'édifiantes : la veille, tous les talapoins se rasant la tête et les sourcils.

3.^o Les trois premiers jours de la lune d'avril sont des jours de fête solennelle pour les Siamois fidèles. Ce jour-là, Lucifer ouvre toutes les portes de l'abîme ; les âmes des morts qui y sont enfermés sortent et viennent prendre un repas sur la terre au sein de leurs familles ; elles

sont traitées splendidement. Un de ces trois jours, un des talapoins se rend au palais pour prêcher devant le roi ; à la fin de la prédication on donne un signal convenu, et à l'instant on tire le canon dans tous les quartiers de la ville, pour chasser le diable hors des murs, ou le tuer s'il ose résister. Dès le premier jour on nomme un roi précaire, qui porte le titre de phajapholla-thep ; il jouit pendant ces trois jours de toutes les prérogatives royales (le véritable roi reste enfermé dans son palais) ; il se compose une garde d'honneur de tous les forçats du royaume. Un drapeau le précède et il ne marche qu'au son des instruments. Tout ce qu'il rencontre sur ses pas lui appartient ; tout ce qu'il trouve au bazar ou dans les boutiques qui ne sont pas fermées, est confisqué à son profit. Il fait aussi vendre à son profit les vaisseaux qui entrent dans le port pendant ces trois jours. Il se rend le premier jour (c'est une imitation de la cérémonie qui a lieu ce jour-là dans le palais de l'empereur) dans un champ situé près d'une pagode. Il trace quelques sillons avec une charrue dorée, et va ensuite s'appuyer contre un tronc d'arbre, place son pied droit sur le genou gauche et se tient debout sur l'autre pied seulement. C'est ce qui lui a fait donner le nom de prince à cloche-pied. Pendant que le phaja est dans cette noble et commode posture, un de ses officiers sème du riz, des haricots et une espèce de pois. Après cette opération, on lâche trois vaches dans le champ que l'on vient de semer. La première espèce de grains qu'une de ces vaches mange sera fort chère dans le courant de l'année. Le public est dès-lors suffisamment instruit, et chacun prend ses précautions.

4.° Au commencement de la lune de juillet, le prince envoie en grande pompe, aux talapoins, des fleurs de nymphæa et de petits paquets de bois pour curer leurs dents et déterger leurs gencives.

5.° Le 15.° de la lune de juillet, ordination générale des talapoins, commencement de leur carême. C'est le temps de l'année où les talapoins ont le plus de liberté, font de plus grands excès dans le manger et tombent dans toutes sortes de crimes.

6.° Le 15.° de la lune de novembre, pâques des talapoins. Ils l'appellent passa en leur langue. Cette fête dure environ six semaines. C'est dans cet intervalle que le roi, accompagné de toute sa cour, se rend avec une magnificence extraordinaire aux principales pagodes, pour saluer les talapoins et leur donner des robes neuves. Le peuple célèbre la solennité de cette fête par toutes sortes d'excès. Il règne partout une licence effrénée.

Le gouvernement siamois est monarchique et féodal. Dans la capitale et aux environs tout se fait immédiatement au nom du roi ; mais dans les provinces éloignées rien ne se fait qu'au nom des gouverneurs dont la dignité est héréditaire dans la famille. A Siam, la couronne est héréditaire, mais l'aîné de la famille royale ne succède pas de droit, le roi a la faculté de choisir son successeur. Ce mode d'élection cause souvent du trouble dans le palais. Chacune des femmes du prince ambitionne l'honneur de devenir reine-mère. Les intrigues se forment, les différents partis emploient toutes sortes de moyens pour porter sur le trône le prince qu'ils favorisent, Cela a lieu principalement lorsque le roi régnant meurt avant d'avoir désigné son successeur. Il ne paraît pas cependant que ces intrigues de cour produisent jamais des ruptures ouvertes. Si l'empire éprouve des révolutions, la cause vient presque toujours du mécontentement des peuples, de la révolte des gouverneurs, de l'ambition des particuliers et souvent des guerres étrangères. Je ne sais quelle était la situation de ce royaume il y a cinquante ans, mais depuis cette époque, et surtout depuis la mort funeste de l'infortuné Constance, si cruellement égorgé par ceux qu'il avait comblés de bienfaits (Constance n'était pas un aventurier ambitieux, comme certains historiens français ont voulu le faire croire) ; depuis cette époque, dis-je, il a été en butte à bien des révolutions ; dans moins de quarante ans on a vu trois dynasties différentes. Il n'y a que les chrétiens qui aient montré une fidélité inviolable à leurs légitimes souverains. On n'en a pas vu un seul, au milieu de toutes les secousses, qui ait pris parti parmi les rebelles ; quoiqu'ils fussent persécutés par ces mêmes princes, ils ont toujours été leur dernière ressource.

Lorsqu'un prince est déclaré roi, il doit faire, avec tout l'appareil de la majesté royale, le tour des murs de la capitale. Il est porté sur un brancard qui a la forme d'un lit de repos, il jette au milieu de la foule une grande quantité de petites pièces d'argent. Je reviendrai plus bas sur cette cérémonie. Quand le roi sort, ce qui arrive rarement, il est précédé par un officier qui porte une verge entre ses mains ; cet officier a ordre de faire écarter la foule. Il y a peine de mort pour quiconque ose approcher le prince sans en avoir obtenu la permission. On doit se tenir à une très-grande distance et se prosterner la face contre terre ; il faut même prendre garde de ne pas choisir un lieu élevé, on courrait risque de la vie, quoique d'ailleurs on fût couché ventre à terre. Dans une occasion, une sentinelle, placée sur le rempart, n'ayant pas eu le temps de descendre lorsque le roi passait, fut sur le point d'être mise à mort ; mais le prince ; qui est naturellement bon, lui pardonna. On serait très-mal reçu à Siam, si l'on se portait avec empressement au-devant du prince pour lui faire des acclamations. Les Siamois qui connaissent à fond l'étiquette de la cour, prennent la fuite dès qu'ils entendent le signal qui annonce que le roi approche. Dans tous les gouvernements asiatiques, les rois et les sujets vivent isolés les uns des autres, ils se craignent et se fuient réciproquement. Le roi de Siam ne permet pas à ses enfants qui ont atteint l'âge de treize à quatorze ans de rester dans le palais, il leur forme une maison ; lorsqu'ils viennent à l'audience ou lorsqu'ils assistent à quelques cérémonies, ils doivent être toujours dans un endroit séparé et à une grande distance.

Le palais que le prince occupe est composé de plusieurs bâtiments particuliers qui n'ont guère plus d'apparence qu'une maison bourgeoise ; l'architecture en est très-simple. Ce palais est enfermé dans trois enceintes de murailles, Les enceintes extérieures et les portes qu'on y a construites sont confiées à des hommes. L'enceinte intérieure est confiée à la garde des femmes ; elles sont, au nombre d'environ quatre mille, et font un corps d'armée qui a son commandant et ses officiers ; celles qui n'ont que le rang de simple soldat montent la garde à la porte principale, armées d'un bâton en forme de mousquet ; ces femmes ne sont pas comptées parmi les épouses du roi, elles reçoivent leur solde et leur étape comme les militaires en Europe. Dans la troisième enceinte, qui est confiée à la garde de ces femmes, on trouve un jardin curieux ; c'est un vaste enclos qui contient en miniature tout ce que l'on trouve en grand dans l'univers. Il y a des bois, des montagnes, des champs cultivés, des rivières, une mer avec des îles et des écueils, des vaisseaux de guerre, des vaisseaux marchands de toute nation, des barques, une ville, des villages, un bazar, un marché tenu par les dames du palais, une forteresse avec ses canons, des temples de toutes les religions connues des Siamois, des mannequins représentant les différents peuples de la terre avec leur forme et leur costume particulier. Enfin, on y a rassemblé tous les quadrupèdes, tous les oiseaux, tous les arbres et toutes les plantes les plus rares que le roi a pu se procurer. Les Siamois appellent ce jardin Suam-uthajam, c'est-à-dire jardin de délices, ou paradis terrestre ; il est sur le modèle de celui de Pékin. Comme dans ces palais asiatiques se trouvent renfermées des personnes qui n'ont jamais vu le monde et qui ne le verront jamais, on ne veut pas les priver de la consolation de s'en former une légère idée. Pendant la nuit on éclaire ce vaste jardin au moyen d'une quantité infinie de lustres. Les dames du harem descendent dans le Suam-uthajam, et s'amusent jusqu'au retour de l'aurore, si bon leur semble. Quand il y a quelque réparation à faire, on y introduit les ouvriers par billet. Je tiens tous ces détails de plusieurs de nos chrétiens que le roi a appelés pour travailler dans ce jardin singulier. Lorsqu'on passe devant le pavillon qui est en face du palais, tous les rameurs doivent s'asseoir et tout le monde doit baisser le parasol ; il y a des archers qui veillent à ce que personne n'y manque.

Le roi de Siam ne marche et ne mange qu'au son des instruments, c'est-à-dire que l'on frappe en sa présence des cymbales, des bassins et des tambourins ; l'on joue en même temps de quelques autres instrumens grossiers ; nos musiciens en tirent des sons rauques et bizarres, dont le moindre désagrément est la monotonie. Les marques distinctives de la dignité royale sont 1.^o la manière de frapper sur le bassin qu'ils appellent chong-keck ; 2.^o le parasol de drap

d'or ; 3.^o la chaise d'ivoire dorée avec un appui de chaque côté en forme de balustrade. Les princes du sang n'ont qu'un parasol de soie, ils peuvent choisir entre la couleur blanche et la verte ou la rouge ; leur chaise ressemble à celle du roi, à cela près qu'elle est plus petite et moins ornée. Les grands dignitaires du premier ordre, qu'on appelle chau-phaja, ont le parasol rouge, mais l'étoffe n'est point de soie ; leur chaise est unie et sans appui. Les grands dignitaires du second ordre ont le parasol rouge, mais leur chaise est semblable à un filet. Les simples mandarins n'ont ni parasol ni chaise. Le roi donne aux princes une boîte qui contient cinq vases d'or, le premier pour mettre de l'eau, le second pour l'arec, le troisième pour le béthel, le quatrième pour la chaux, le cinquième pour le tabac à fumer. Les gouverneurs généraux reçoivent cette boîte, mais les vases sont de vermeil ; les dignitaires qu'on nomme phra ont la boîte, mais les vases ne sont que d'argent ; les mandarins inférieurs ne reçoivent point ordinairement ces marques distinctives. Un mandarin, ou toute autre personne constituée en dignité, ne sort jamais sans un cortège ; parmi ses officiers il y en a toujours un qui porte son parasol, un second sa boîte à béthel, un troisième sa chiroute, un quatrième une mèche allumée, et quelquefois un cinquième qui reçoit dans un vase d'or le résidu de la mastication du phaja.

Après le roi, le vangna est la première personne du royaume, il commande en chef toutes les armées lorsque le roi est absent ; il a plus de puissance que les anciens connétables de France : il a un palais et une cour en particulier ; il a même le titre de second roi. Le vauglang vient immédiatement après le vagna. Ces deux dignités ne sont point héréditaires. Les chau-phaja ont aussi beaucoup de pouvoir ; plusieurs ont des gouvernements héréditaires ; ils ont le droit de percevoir des impôts dans leurs provinces respectives, sans être obligés d'en rendre compte au roi ; ils sont hauts-justiciers ; ils sont tenus à quelques redevances ; en cas de guerre, ils doivent fournir des troupes. On peut les regarder comme les grands feudataires de la couronne ; ils ont sous eux des gouverneurs inférieurs ou arrière-vassaux. Ils peuvent être cassés, ou même condamnés à mort pour crime de félonie.

Je n'ai pas voulu vous donner des détails sur la cérémonie qui a lieu lorsque le roi de Siam monte sur le trône, avant de vous avoir parlé des grands dignitaires et de leurs marques distinctives. Voici la description de cette cérémonie. Tout le chemin par lequel le roi doit passer est bordé des deux côtés d'une quantité infinie de petits autels très-riches ; ils sont chargés de vases de fleurs, de tableaux, de cassolettes dans lesquelles on brûle continuellement des parfums. Ce sont les mandarins chinois qui sont chargés de cet office. Les archers et leurs officiers ouvrent la marche, tous avec leur uniforme particulier ; ils n'ont que des verges ; leur commandant est porté sur un brancard ; ils sont suivis de quatre grands mandarins : ceux-ci sont à cheval, habillés d'une longue robe ; ils portent un arc en sautoir et ont plusieurs petits drapeaux de différentes couleurs attachés à leur dos.

L'armée vient ensuite ; elle marche sur deux rangs ; les différents régiments sont distingués par un uniforme particulier. Ils ont le mousquet et la baïonnette. L'artillerie est à l'arrière-garde. Les chefs sont au centre ; au milieu des rangs, deux officiers chrétiens portent chacun un étendard d'une grandeur démesurée ; ils sont à cheval et sont habillés à l'euro péenne. Celui qui fait la fonction de généralissime ou méethop, porte en cette occasion seulement un turban qui a je ne sais combien d'aunes de long ; sa tête paraît être de la grosseur d'un muid ; ce turban est blanc et bordé d'un galon d'or. Le roi vient immédiatement après : de si loin qu'on peut l'apercevoir, tout le monde se prosterne ; tous les musiciens, placés à côté des autels dont je vous ai parlé, exécutent leurs accords. Les Siamois trouvent cette musique admirable ; je ne me permettrai pas de les contredire, mais je ne rétracte pas ce que j'ai dit plus haut. Le roi est assis sur un trône assez riche ; on y monte par plusieurs gradins. Ce trône est placé sous un magnifique baldaquin soutenu par quatre colonnes. Un de ses officiers est placé devant lui, tenant à la main un grand éventail qu'il agite continuellement. Deux autres mandarins, placés aux deux côtés du trône, portent les deux grands parasols d'or du monarque. Le prince n'a pour tout costume qu'un lan-gout une riche ceinture de drap d'or et un chapeau de feutre ; ce chapeau

est noir, à grands bords rabattus ; il a peut-être une aune de diamètre, il est surmonté d'un panache et est orné de galons et de glands d'or. Le roi est le seul qui n'ait point de robe : toutes les personnes qui font partie du cortège, soit princes, soit mandarins, soit militaires, sont décemment couvertes de la tête aux pieds. Le roi a d'un côté un grand cimenterre, et de l'autre un grand vase d'or rempli de petites pièces d'argent qui valent chacune soixante et quinze centimes : il tient à la main un gobelet d'or, il s'en sert pour puiser dans le grand vase cette monnaie qu'il répand continuellement au milieu du peuple pendant tout le temps que dure le trajet ; un jeune prince qui suit immédiatement le roi, fait de même : comme ces vases sont bientôt vides, on a eu soin de placer tout près du prince des hommes chargés de sacs d'argent pour y suppléer. Cette profusion, toute considérable qu'elle est, n'est rien si on la compare à cette quantité de billets que l'on jette au milieu de la foule ; les uns représentent la valeur d'un cheval, d'un éléphant ; les autres la valeur d'une maison, d'un vaisseau, etc. Quiconque trouve un de ces billets, n'a qu'à se présenter devant le trésorier-général, et il reçoit à l'instant la valeur des objets mentionnés dans le billet. A la suite du roi viennent quatre princes à cheval et la tête couverte d'un chapeau de plumes. Tous les autres princes de la famille royale, au nombre de quatre-vingts, suivent en cavalcade et ferment la marche ; ils sont tous accompagnés des officiers de leurs maisons. L'un de ces officiers tient la bride du cheval, un second porte le cimenterre, un troisième étend le parasol sur la tête du prince, les autres portent le béthel, l'arec, la chaux, le tabac, le feu, etc., dont les Siamois ne sauraient se passer un seul moment. Pendant tout le temps que dure la cavalcade, le vagna reste au palais dont il garde la porte, tenant l'épée nue à la main.

Lorsqu'un prince est élevé à la dignité de vagna, il doit sortir du palais qu'il a occupé jusqu'alors, pour prendre possession du palais affecté à celui qui est revêtu de cette dignité ; mais lorsqu'il se rend à la ville, il en trouve la porte fermée ; il est obligé de dégainer son cimenterre et d'escalader les remparts. Ce n'est qu'à cette condition que lui et son cortège peuvent entrer dans le palais qui lui est destiné.

Les cérémonies dont je viens de parler, quelque singulières qu'elles soient, ne sont pas superstitieuses ; il n'en est pas tout-à-fait de même de celle qui a lieu à l'égard des enfants du roi qui sont parvenus à l'âge de puberté.

Lorsqu'un prince de la famille royale a atteint l'âge de treize à quatorze ans, le roi, comme je l'ai, dit plus haut, lui compose une maison et l'éloigne de sa personne ; mais avant tout, il faut qu'il prenne un nouveau langouti, et qu'un talapoin lui coupe les cheveux. A cet effet, on fait venir à la cour les personnes les plus qualifiées parmi les quatre nations qui sont à Siam ; chacun doit porter le costume particulier à son pays. On forme une espèce de montagne avec un sentier pour parvenir jusqu'au sommet. On dresse leur tente au plus haut de cette montagne ; on place un peu plus bas la figure d'un ou de deux éléphants qui donnent de l'eau ; cette eau tombe dans un bassin qui est tout-à-fait au bas de cette montagne factice. Lorsque tout est prêt, les mandarins et les militaires se placent sur deux rangs. Le cortège sort dans cet ordre du palais pour aller faire une assez longue procession. Le prince qui est l'objet de la cérémonie est assis sur sa chaise et porté sur le dos de ses officiers ; il a sur la tête un bonnet fort haut, mais qui n'est pas pointu ; il a des pantoufles à ses pieds ; il a ses bras couverts de bracelets d'or ; on agite devant lui une espèce de grelots, comme pour signifier qu'il est encore dans l'enfance, On ' joue d'un instrument qui a la forme d'une flûte, on bat le tambourin, on sonne de la trompette. La princesse qui doit devenir son épouse marche devant lui les mains jointes ; elle tient, entre le pouce et l'index, un paquet de plumes de paon, Quand le cortège rentre dans le palais, le prince va se prosterner aux pieds du roi son père ; le roi le prend par la main et le conduit dans le temple où sont déposées les cendres de leurs ancêtres. Le jeune prince les salue, ou plutôt les adore ; cette cérémonie se répète pendant trois jours consécutifs : le quatrième jour, le talapoin lui coupe les cheveux dans le temple des ancêtres, et on lui donne le langouti blanc, au lieu du rouge qu'il portait dans la cérémonie ; le même jour, il se rend à la

montagne factice, accompagné toujours d'un grand cortège, se lave dans le bassin ; cela fait, il monte avec trois ou quatre grands seigneurs au haut de la montagne et entre dans le pavillon. Que fait-il là ? personne ne le sait hors ceux qui l'accompagnent ; on croit que ' ce sont encore des cérémonies superstitieuses. Ceci a beaucoup de rapport avec les cérémonies en usage chez les Romains, lorsque leurs enfants mâles prenaient la robe virile.

A Siam, il est réglé par l'étiquette de la cour que le roi doit avoir près de sa personne un devin ; le prince le consulte sur les succès de la guerre, sur les résultats d'une bataille et sur d'autres cas qui jettent souvent le pauvre devin dans l'embarras ; lorsque celui-ci rencontre passablement juste, le roi le paie largement ; si la prédiction se trouve fausse, le prince lui fait donner la bastonnade et le fait exposer en cet état à un soleil ardent, pour lui apprendre à être plus circonspect à l'avenir. Ce devin qui prédit quelquefois ce qu'il doit faire lui-même, annonça, il y a quelque temps, qu'un village chrétien serait brûlé tel jour. Pour n'être pas cette fois accusé d'ignorance, il envoya un de ses affidés pour y mettre le feu ; heureusement le mandataire fut arrêté au moment même qu'il allait exécuter sa commission ; il dévoila toute l'intrigue, et le devin reçut une rude bastonnade ; mais il n'en conserva pas moins la confiance du roi. Selon un antique usage, le roi de Siam a un trésor auquel il ne doit toucher que dans les cas extraordinaires ; le successeur ajoute toujours à ce que son prédécesseur a déjà amassé : on dit que le roi actuel est fort riche. Il paraît que tous les princes asiatiques sont dans cet usage. L'empereur de la Chine fait fondre toutes les années de l'argent monnayé pour environ trente millions de francs. On donne à ces lingots la forme d'une grande brique carrée. Le prince fait transporter tout cet argent en Taitarie, et le fait jeter dans un étang qu'il a fait creuser près d'un fleuve. Il y a des mandarins et un corps de troupes considérable qui veillent à la garde de ce trésor. Voilà la destinée de ces sommes énormes que les Européens envoient régulièrement toutes les années à Canton, pour prendre en échange quelques soieries, de la porcelaine bien inférieure à celle de France, et du thé. Il me semble qu'il aurait mieux valu que cet argent fût resté à jamais enfoui dans les entrailles de la terre, au moins on aurait épargné à de malheureux esclaves de pénibles travaux.

Dans ce pays-ci, le droit des gens n'est pas le même qu'en Europe : on fait la guerre comme la faisaient jadis les Assyriens. On détruit les villes, on dévaste les campagnes et on emmène les habitants en captivité. On voit dans la banlieue de Bangkok des villages composés de Birmans, de Péguans, de Laotiens, de Malais, etc. Ces dévastations sont également funestes et aux vainqueurs et aux vaincus. Dans le cours d'une seule campagne qui a eu lieu l'année dernière et qui n'a duré que six mois, la quantité d'hommes qui sont morts de faim, de fatigue, de misère et de maladie, est innombrable.

La profession militaire est héréditaire, il en est à peu près de même du grade. On ne sait ici ce que c'est que licencier des troupes ; on est soldat jusqu'à la mort. Les Siamois n'ont de costume, ou bien pour parler plus exactement, les Siamois n'ont d'habit que lorsqu'ils sont sous les armes. Les différents régiments sont distingués par la couleur de l'uniforme. Les chefs ont pour costume une petite robe de soie brochée d'or. Les chrétiens sont habillés à l'européenne ; ils sont tous ou officiers de génie, ou officiers de santé, ou canonniers. Ils entendent fort mal leur métier ; quelques-uns d'entr'eux conviennent que sans une protection particulière de la Providence, ils auraient été plusieurs fois victimes de leur ignorance ; et cependant ce sont eux qui en savent le plus. On dit que les Siamois ne manquent pas de courage, mais ils n'ont aucune connaissance de l'art militaire.

Au moment du départ, l'armée monte sur de petites barques et se place au milieu de la rivière. Les talapoins, qui se trouvent partout, consultent les présages, prient le démon, font lever un pied au général, et puis l'autre ; ils lui font faire mille autres singeries de cette espèce. Un d'eux monte sur un siège très-élevé, de là il jette à pleins seaux une espèce d'eau lustrale sur toute l'armée. Les soldats chrétiens se tiennent cependant à l'écart, pour ne pas recevoir sur eux cette eau infernale ; le roi n'y trouve rien à dire. On dresse un mannequin, qui représente le

prince ou le rebelle que l'on va combattre : c'était autrefois un criminel condamné au dernier supplice ; le roi actuel, qui est très-humain, y a substitué un mannequin. Le bourreau lui décharge un grand coup de hache sur la tête ; si elle tombe du premier coup, le présage est favorable ; dans le cas contraire, on en tire un fort mauvais augure. La cérémonie étant terminée, le général dégaine fièrement son cimenterre, et l'armée, se met en marche au son des instruments de toute espèce. Quoique les Siamois soient grands observateurs de présages en toute occasion, ils le sont bien davantage quand ils sont à la guerre le vol d'un oiseau, le cri de quelque animal suffisent pour faire trembler tous ces braves militaires ; ils craignent plus les gambades d'un singe qui vient se fourrer au milieu des rangs, que toute l'armée ennemie. Ces idées superstitieuses ont souvent de bien tristes résultats. Ils croient, par exemple, que si une barque traverse la rivière au moment où le ballon (ce mot signifie ici petite barque) qui porte le général va passer, l'armée est menacée de quelque grand désastre. Pour détourner ce funeste présage, ils mettent à mort tous les infortunés qui sont dans la barque. Pour prévenir de si fâcheux accidents, l'armée est toujours pré-cédée de crieurs publics envoyés par le prince, qui avertissent toutes les barques qu'ils trouvent dans la rivière, de se ranger le long du rivage à l'approche de l'armée ; mais il est rare, malgré ces précautions ; qu'il n'arrive pas quelque malheur.

Quand l'armée quitte la rivière, on met les munitions de guerre sur les éléphants. Les différents bataillons marchent sous leurs drapeaux, mais avec peu d'ordre. Ces drapeaux sont rouges avec quelques dessins de diverses couleurs. Le pavillon, de l'armée navale porte pour armoirie une figure d'éléphant ; c'est à l'aide de ces drapeaux que le général fait connaître ses ordres ; la différente manière dont on les agite annonce à l'armée s'il faut avancer ou songer à la retraite. On dit que les Siamois se battent par pelotons. Ils se cachent derrière les arbres et les broussailles pour tirer sur l'ennemi avec plus d'avantage. S'ils sont fort nombreux, ils forment un croissant afin d'envelopper l'armée ennemie. Quand les éléphants sont bien dressés, ils font plus de carnage que plusieurs soldats ensemble. Ils combattent avec leurs défenses, leur trompe, leurs pieds et la masse énorme de leur corps. Il est bien difficile de les blesser mortellement avec une arme à feu.

Les Siamois ont quelques lois assez bonnes, mais ils en ont d'autres qui sont bien loin d'être parfaites. Le mal serait néanmoins tolérable, si ces lois étaient observées ; la justice est très-mal administrée. Lorsque les parties se présentent devant le juge pour plaider leur cause, celui-ci fait mettre les deux contendants en prison, afin que l'accusateur paie les frais, si l'accusé, quoique coupable, n'a pas d'argent pour payer les dépens. Le juge a le talent de faire traîner l'affaire en longueur, afin d'extorquer de l'argent des deux côtés Il n'y a pas moyen de se plaindre au roi, le magistrat a toujours raison ; il sait si bien embrouiller l'affaire, qu'il est presque toujours absous, et le malheureux accusateur est puni pour avoir dit la vérité et avoir demandé justice d'une injuste vexation.

L'argent est dans ce pays-ci un moyen infailible pour éluder les lois et se tirer d'embaras. Un criminel même peut faire diminuer et rendre presque nulle la peine qui lui a été infligée ; il n'y a qu'à promettre de l'argent à l'exécuteur. La coutume, qui a force de loi dans le royaume, permet aux créanciers d'exiger trente pour cent ; mais il est rare qu'ils se contentent d'un intérêt si énorme : si la personne qui emprunte est pauvre et a un besoin pressant d'argent, le prêteur exigé soixante et même cent vingt pour cent ; si, à l'expiration du terme, le débiteur ne peut pas payer la dette, le créancier a le droit de le prendre pour être son esclave ; à son défaut il peut prendre sa femme et ses enfants. Je dois dire, à la louange du roi actuel, qu'il prête de l'argent à ses sujets, sans exiger aucune usure ; mais les grands phajas ne sont pas si délicats. Si un maître frappe son esclave avec l'instrument dont il remue le riz, ou avec les petits fuseaux dont les Chinois se servent en guise de fourchette, l'esclave est libre, et le maître perd son argent ; mais s'il l'assomme à coups de bâton, l'esclave ne peut pas se plaindre. Voilà, ce me semble, un préjugé bien extraordinaire.

La loi permet aux parents qui ont vendu leur fille à son mari, de la garder dans leur maison pour être leur domestique, pendant tout le temps que l'arbre, planté devant leur cabane le jour des noces, reste sur pied. Les nouveaux mariés ont soin de choisir un aréquier, qui se pourrit facilement. La coutume a fixé ce terme à trois ans. Ainsi, en vertu de ce contrat singulier, l'épouse devient l'esclave du mari et domestique des parents. Cet abus n'existe pas parmi les chrétiens.

Le droit d'asile est admis à Siam. Nos églises et l'enclos qui les environne jouissent aussi du droit d'asile. Le roi, sous aucun prétexte, n'a donné atteinte à ce privilège. Un criminel qui se sauve dans une pagode ne peut pas en être retiré de force. Le roi peut seulement prier les talapoins de le livrer. S'il prend la robe de talapoin, il est rare qu'il n'obtienne pas sa grâce. Cela seul suffit pour vous donner une idée de la sainteté de ces bonzes. Depuis que je suis ici j'entends souvent parler de quelque délit commis par ces prétendus dieux siamois. Il n'y a pas encore quinze jours qu'un de ces saints personnages a assassiné un homme qui le reprenait de sa mauvaise conduite. Il n'a pas été puni de mort, quoique convaincu. Dans ce moment-ci, il y en a soixante qui sont juridiquement accusés de différents crimes.

Le code pénal n'est pas sévère. Le roi se décide bien difficilement à signer une sentence de mort ; il craint toujours de commettre un péché. On donne cependant la question. Il y a aussi quelques supplices affreux inconnus aux Européens, et qui sont réservés pour les grands criminels ; mais je doute qu'on les emploie une seule fois dans un siècle. Un simple particulier condamné au dernier supplice a la tête tranchée. Les grands seigneurs sont assommés, cousus dans un sac et jetés dans la rivière. Cela me paraît être un triste privilège. Après la peine capitale, la peine la plus grande et la plus déshonorante, est d'être condamné à nourrir les éléphants. Les malheureux auxquels elle est infligée, sont obligés d'aller tous les jours ramasser une certaine quantité d'herbes. Lorsque malgré leurs recherches et leur fatigue ils ne peuvent pas fournir leur tâche, ils sont frappés rudement. Ils ne peuvent ni se faire remplacer, ni se faire aider, ni acheter l'herbe de leur propre argent. Ils sont marqués au front ; leur peine dure autant que leur vie. En général on marque au visage tous les criminels dont il faut se défier. Les esclaves amenés de loin et qui ne doivent pas être rachetés portent empreint sur leurs bras le nom de leur maître. Tous les Chinois qui entrent à Siam doivent porter au bras une certaine ligature pour prouver qu'ils ont payé au roi une espèce de personnel. Un criminel condamné à mort est obligé de faire trois fois le tour des murailles de la ville, et d'avertir les passants, que lui N... convaincu de tel crime, est condamné au dernier supplice.

Je dois enfin terminer ; je crois avoir rempli ma commission, peut-être ai-je été au-delà de vos désirs. Vous trouverez sur une feuille séparée une notice sur la langue du pays ; elle vous donnera une idée des langues orientales, car elles ont toutes beaucoup d'affinité entre elles.

Je recommande à vos ferventes prières et à vos saints sacrifices les infidèles, les chrétiens et les missionnaires qui se trouvent dans le vicariat apostolique de Siam ; mais je vous recommande surtout celui qui a l'honneur d'être

Votre très-humble serviteur et votre très-fidèle ami, BRUGUIÈRE, miss. apost

